

DELLY

# Sous le masque



BeQ

**Delly**

Le Maître du silence I  
**Sous le masque**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 281 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes  
Gilles de Cesbres  
Esclave... ou reine ?  
L'étincelle  
L'exilée  
Le rubis de l'émir  
La biche au bois  
Aélys aux cheveux d'or  
L'orgueil dompté  
La maison des Rossignols  
Le sphinx d'émeraude  
Bérengère, fille de roi  
Le roi de Kidji  
Elfrida Norsten

# **Sous le masque**

## **Première partie**

# I

Donna Paola Tecci donnait une réunion dansante, cet après-midi-là, dans les jardins de sa villa sise aux portes de Florence... Bien qu'elle eût atteint la soixantaine, le mouvement, les fêtes, les distractions de tous genres restaient pleins d'attrait, pour cette femme qui avait été l'une des beautés choyées de Rome et de Paris, où son mari avait exercé longtemps des fonctions diplomatiques. Veuve depuis cinq ans, elle s'était retirée dans sa ville natale, et très vite avait groupé autour d'elle un cercle d'amis attirés par sa large hospitalité, son esprit resté vif et brillant, et par l'atmosphère de gaieté que l'on était sûr de trouver chez elle.

Car son veuvage ne lui pesait guère, et si par hasard quelque pensée mélancolique lui venait, elle s'empressait de la secouer au plus vite.

Sa nature frivole était incapable de

méchanceté tout aussi bien que de dévouement. Une certaine bonté facile faisait dire d'elle : « C'est un cœur d'or... » En réalité, elle s'occupait d'autrui quand elle devait en recueillir quelque avantage – ou tout au moins n'en éprouver aucun dérangement.

C'est ainsi qu'elle chaperonnait en ce moment une jeune orpheline dont elle avait connu les parents à Paris. Fabienne de Varsac, une jolie fille de vingt-deux ans, intelligente et gaie, était une compagnie fort agréable. En outre, donna Paola, qui aimait faire des mariages, projetait d'unir la charmante Française, pourvue d'une belle dot, à un sien cousin dont le jeu venait de dévorer les derniers deniers.

La réunion de cet après-midi était donnée en l'honneur de M<sup>lle</sup> Varsac. Vêtue de rose pâle, simple et gracieuse, la jeune fille se trouvait fort entourée. Donna Paola, tout en recevant les invités qui continuaient d'arriver, jetait de son côté des coups d'œil satisfaits... Sa petite fête serait un succès, grâce à cette délicieuse Fabienne... Et Camillo se montrait fort empressé,

visiblement conquis, lui qui se prétendait fort difficile. Pourtant, abstraction faite de son physique assez avantageux, il n'avait guère le droit de l'être... car enfin... hum !... ce charmant garçon n'avait rien d'un aigle, donna Paola le reconnaissait avec sincérité, en son for intérieur. Sans parler de ses nombreuses fredaines qui avaient fait mourir de chagrin sa pieuse mère...

— Ah ! vous voilà, cher monsieur Belvayre ! C'est aimable à vous, de quitter votre travail pour venir à ma petite réunion... Où en est-il, ce chef-d'œuvre ?

— Oh ! donna Paola, ne me confondez pas ! Je suis un modeste romancier, n'ignorant pas ce qui lui manque pour atteindre seulement au réel talent.

Celui à qui la maîtresse du logis venait d'adresser la parole en français était un homme jeune et de belle taille, aux traits assez fins, à l'allure distinguée. Une calvitie précoce dégarnissait les tempes ; mais sur le crâne, les cheveux blonds, disposés avec art, donnaient encore l'illusion d'être abondants.

Le personnage était agréable, au premier abord ; il fallait quelque temps et une certaine dose d'observation pour remarquer dans les yeux gris, caressants et presque câlins, de fugitives et inquiétantes lueurs, ou, parfois, une expression de dureté qui changeait toute cette physionomie.

— Allez offrir vos hommages à votre charmante compatriote, mon cher ami, dit gaiement donna Paola. Elle est déjà fort entourée, comme vous voyez... Ciel ! quelle surprise !

Laissant là le romancier, elle se précipitait vers un nouvel arrivant.

— Vous, don Gaëtano !... De quel astre nous tombez-vous ?

— J'arrive de Chine, en droite ligne, donna Paola.

— Un vrai revenant !... Voici combien de temps qu'on ne vous a vu ?... Deux ans, trois ans ?

Un sourire entrouvrit les lèvres sérieuses du jeune homme qui inclinait devant donna Paola sa taille d'une élégante robustesse.

— Trois ans et six mois.

– Et qu'avez-vous fait pendant tout ce temps ?

– Exploré ce Thibet mystérieux qui attire nos curiosités... Puis parcouru des contrées peu connues du non moins mystérieux Empire du Ciel.

– Vous me raconterez cela !... Demain, tenez, venez dîner avec nous ?

– Je regrette beaucoup, mais je crains de n'être pas libre.

– Oh ! vraiment... Libre, qui donc le serait, sinon vous, seul dans votre vieux palais ?

Une ombre de tristesse voila pendant un instant les yeux noirs au regard vif, qui donnaient un grand charme à ce visage masculin dont les traits, s'ils manquaient de beauté, révélaient par contre une grande énergie, une intelligence réfléchie, une nature à la fois ardente et concentrée.

– Oui, maintenant personne ne m'y attend plus, à mon retour.

– Il faudrait vous marier, mon cher comte !... Tenez, je connais une jeune veuve délicieuse...

Fortune modeste, mais très noble famille...

Don Gaëtano l'interrompit avec une fermeté hautaine.

— Je suis un irréductible célibataire, donna Paola, du moins pour plusieurs années encore.

— Bah ! bah ! on dit cela !... et puis quand vient l'occasion... Fabienne, chère petite amie, venez donc, que je vous présente notre jeune et célèbre explorateur...

M<sup>lle</sup> de Varsac passait en ce moment, au bras de Belvayre, le romancier. Elle s'arrêta, et tourna vers don Gaëtano son délicat visage éclairé par de grands yeux bleu foncé, gais et très doux.

— Le comte Mancelli... M<sup>lle</sup> de Varsac... M. Belvayre, un charmant romancier français...

Fabienne répondit avec une réserve gracieuse au profond salut du jeune homme, tandis que donna Paola ajoutait :

— Je demandais au comte de venir dîner demain avec nous, pour nous narrer ses aventures. Dites-lui donc avec moi, chère petite, quel plaisir il nous ferait.

— Mais oui, j'aime tant les récits d'explorateurs !

Les beaux yeux bleus regardaient Gaëtano en souriant... Le comte sourit aussi, et dit courtoisement :

— Je ne puis que me rendre à ce double désir... Donna Paola, je serai votre convive demain et je tâcherai de ne pas vous endormir avec mes histoires chinoises.

— Vous revenez de Chine, monsieur ?

C'était Belvayre qui adressait cette question, dans un excellent italien.

Le comte Mancelli tourna son regard vers le Français auquel il n'avait jusqu'alors accordé qu'un coup d'œil distrait, en échangeant un salut avec lui au moment de la présentation. Sur sa physionomie passa cette expression qui signifie : « Tiens, j'ai déjà vu cette tête-là ! »

Il répondit avec la froideur un peu hautaine qui lui était habituelle à l'égard des étrangers :

— Mais oui, directement... Vous connaissez peut-être ce pays ?

— Aucunement, à mon grand regret. J'aurais un vif plaisir à vous en entendre parler.

Donna Paola s'écria vivement :

— Eh bien, cher ami, venez donc aussi partager notre repas, demain soir. Vous jouirez des récits de don Gaëtano, qui possède si bien l'art de donner de la vie à tout ce qu'il raconte.

Le comte eut un léger froncement de ses sourcils noirs. Et Fabienne retint avec peine une moue de contrariété.

Belvayre remercia, en acceptant l'invitation... Tandis qu'il s'éloignait avec M<sup>lle</sup> de Varsac, Gaëtano le suivait des yeux, le front plissé, comme cherchant au fond de sa mémoire.

— C'est curieux, cette figure me rappelle quelqu'un... Ce Français est un romancier, dites-vous ?

— Mais oui... pas très connu. Il écrit bien, sur des sujets très osés. Je vous prêterai ses livres, dont il m'a fait hommage. Vous me direz votre avis... Lui est un aimable garçon, très bien élevé, très complaisant.

– Que fait-il ici ?

– Il écrit un roman dont la plus grande partie se passe à Florence. Je crois qu'il a l'intention de me le dédier ; mais n'en dites rien, c'est un secret !

– Vous le connaissez depuis longtemps ?

– Mais non depuis l'année dernière seulement... Il m'a été chaudement recommandé par un de mes excellents amis parisiens.

Gaëtano murmura pensivement :

– Je me demande où j'ai vu cette tête-là ?

– Peut-être à l'un de vos passages à Paris ?

– Peut-être.

Comme un groupe d'invités entrait, le comte quitta la maîtresse de maison et se dirigea vers l'une des portes-fenêtres ouvertes sur le jardin, agréablement ombragé, où les hôtes de donna Paola formaient des groupes animés.

L'élément militaire y était largement représenté. Le frère de donna Paola avait commandé une brigade à Florence jusqu'à

l'année précédente et l'aimable signora n'avait pas manqué cette occasion de se donner un entourage gai, brillant, qui appréciait fort les distractions de la villa Tecci.

Parmi les jeunes officiers réunis là aujourd'hui, Gaëtano retrouvait quelques visages de connaissance. Il fut bientôt accaparé par deux d'entre eux, qui le questionnèrent sur ses voyages... Tandis qu'il leur répondait, son regard, machinalement, suivait Fabienne emportée quelques pas plus loin dans le rythme d'une danse, au bras de Belvayre.

Donna Paola passa, affairée, la soie de sa robe bruissant autour d'elle et menaça du doigt les officiers et Gaëtano.

— Allons, allons, jeunes gens, que faites-vous ici ?... Il y a là-bas de charmantes filles qui attendent des danseurs.

Gaëtano déclara :

- Je ne danse jamais, donna Paola.
- Bah ! bah ! on s'y met !... En tout cas, vous, Sanfredi, vous, Alforda, vous ne pouvez me

donner cette raison...

Elle s'éloigna tout en continuant sa phrase.

L'officier qu'elle avait appelé Sanfredi se mit à rire, en regardant son compagnon.

– Allons-y, Alforda !... Sans quoi, elle serait capable de ne plus nous inviter.

– Ah ! bien oui, la plus punie serait elle !...

– Possible. Mais enfin, il faut bien lui faire ce petit plaisir, à cette excellente femme... Dis donc, Mancelli, viens chez moi, un de ces jours... Le samedi soir, j'ai une petite réunion d'amis, civils et militaires. Tu nous raconteras tes aventures au pays des jaunes.

Gaëtano répondit évasivement... Sanfredi était un camarade d'enfance, aimable garçon, mais noceur et joueur effréné. Pour ce motif, le jeune comte Mancelli, de nature sérieuse et réfléchie, ne tenait pas à avoir avec lui des relations trop intimes.

Quelques instants plus tard, la danse terminée, Fabienne quittait le bras de Belvayre et se dirigeait vers un groupe de jeunes femmes. Au

passage, elle s'arrêta devant Gaëtano que venaient de quitter les deux officiers.

– Vous ne dansez pas, comte ?

Elle parlait en italien, avec l'hésitation d'une personne peu accoutumée à se servir d'une langue étrangère.

Gaëtano répondit dans un très pur français :

– J'ai le regret d'ignorer complètement le pas le plus simple, mademoiselle.

– Ah ! quelle chance, vous savez le français ! Nous pourrons causer plus facilement... Pensez-vous rester quelque temps à Florence ?

– Cinq ou six mois, probablement... Après quoi, je repartirai, cette fois pour le Turkestan.

– Quelle existence !... Elle vous plaît ainsi ?

– Mais oui, jusqu'ici... Que ferais-je d'ailleurs dans mon logis désert ?

Elle interrogea, d'un air d'intérêt sympathique :

– Vous n'avez plus de famille ?

– Plus personne. Ma mère est morte il y a sept

ans, mon père peu de temps après.

— Comme je vous plains !... Car je suis orpheline aussi, je n'ai comme parent qu'un vieux cousin, qui a été mon tuteur et ne m'a jamais aimée.

Une vive émotion faisait frémir le charmant visage de Fabienne... Et cette émotion parut se refléter dans le regard de Gaëtano, qui devenait très doux.

M<sup>lle</sup> de Varsac ajouta :

— Je comprends que vous ne puissiez demeurer dans cette demeure vide. J'éprouve la même impression quand je reviens au vieux château périgourdin où j'ai vécu près de ma mère et de mon père, tous deux enlevés à trois ans d'intervalle... Et pourtant il m'est cher toujours, à cause des souvenirs qu'il renferme.

— Oui, je ne voudrais pour rien au monde voir des étrangers dans mon vieux palais... Mais seul, je n'y puis rester sans éprouver une mortelle tristesse.

Fabienne pensa : « Pourquoi ne vous mariez-

vous pas ? » Mais sa réserve de jeune personne bien élevée l'empêcha de faire verbalement cette observation.

Elle dit, avec le joli sourire qui était un des grands charmes de sa physionomie :

— Je vois que nous avons un sort presque semblable, don Gaëtano, et que nous nous comprendrons...

Elle s'interrompit, en voyant s'avancer un élégant jeune homme fort poseur.

— Vous venez me rappeler que je vous ai promis cette danse, don Camillo ?... Bien, allons...

Elle sourit encore à Gaëtano et s'éloigna sans empressement au bras du neveu de donna Paola.

Le comte la suivit d'un regard où s'éveillait un ardent intérêt... Cette étrangère ranimait en lui le souvenir d'une jeune fille qu'il avait aimée, dix ans auparavant. Angiolina avait aussi de beaux yeux bleus, doux et gais comme ceux de Fabienne, elle était gracieuse, élégante, parée d'un rien. Mais elle appartenait à la petite

bourgeoisie et don Pietro, le père de Gaëtano s'opposait à cette mésalliance... Le jeune homme n'avait que vingt ans, il ne pouvait passer outre à la défense paternelle. D'ailleurs les parents d'Angiolina, braves gens honnêtes et très chrétiens, n'auraient pas accepté de lui donner leur fille en de telles conditions... C'est alors que Gaëtano, pour endormir son chagrin, commença de voyager. L'année suivante, se trouvant à New York, il apprenait la mort de la jeune fille, enlevée par une fièvre typhoïde.

Depuis lors, son cœur s'était refermé. Il se donnait tout entier à cette profession d'explorateur qui passionnait sa nature intelligente, aventureuse sous des dehors froids, et il avait résolu de ne songer au mariage que bien plus tard, quand il aurait dépassé la quarantaine, ne voulant pas se soustraire au devoir de maintenir la vieille et très noble lignée des comtes Mancelli, l'une des premières familles de Florence.

Mais voici que la jolie Française l'intéressait vivement, parce que certains de ses traits, et

surtout son regard, lui rappelaient Angiolina... Un peu rêveur, contre sa coutume, il s'écarta des groupes animés, erra un moment dans le jardin embaumé de la senteur des roses, puis revint dans la direction de la villa, avec l'intention de prendre congé de donna Paola, les réunions mondaines n'ayant pas grand attrait pour lui.

Ne trouvant son hôtesse dans aucun des deux salons, il entra dans un boudoir, qui était désert, et, habitué aux autres – il avait souvent joué enfant ici, avec le fils de donna Paola, mort à douze ans – il poussa une porte derrière laquelle se faisait entendre un bruit de voix.

Cette pièce était le fumoir du défunt Guido Tecci... Quatre hommes s'y trouvaient réunis autour d'une table à jeu... Gaëtano reconnut aussitôt les lieutenants Sanfredi et Alforda, puis le romancier français.

Le quatrième personnage était inconnu du comte Mancelli.

Absorbés dans leur jeu, les jeunes officiers ne remarquèrent pas l'apparition de leur ancien camarade. Mais Belvayre, lui, jeta un coup d'œil

rapide de son côté... Il ne dit pas un mot, d'ailleurs, et Gaëtano se retira silencieusement.

Tandis qu'il s'en allait dans le jardin à la recherche de l'introuvable maîtresse de maison, le jeune explorateur se demandait de nouveau où il avait vu cette figure que lui rappelait le Français. Mais la mémoire des physionomies n'était pas chez lui une faculté dominante, et le vague souvenir évoqué par la vue de Belvayre demeura encore dans la pénombre.

## II

En toute autre circonstance, le comte Mancelli aurait considéré comme une corvée ce dîner chez donna Paola. Si, en homme bien élevé, il continuait de témoigner des attentions courtoises à cette amie de sa famille, aucune sympathie réelle ne le portait vers cette nature frivole, chez laquelle tous les sentiments, et l'intelligence elle-même, étaient superficiels... Mais il lui plaisait de revoir M<sup>lle</sup> de Varsac, de rencontrer à nouveau le doux regard de ces yeux bleus. Aussi fut-ce presque allègrement qu'il quitta la vieille demeure ancestrale, le lendemain soir, pour gagner la villa Tecci.

Fabiienne, vêtue d'une élégante toilette blanche, lui parut plus charmante encore que la veille. Son joli sourire accueillit l'arrivant, et la douceur de son regard fit palpiter ce cœur qui se croyait maintenant inaccessible à l'amour.

Presque aussitôt apparut Belvayre... Puis don Camille, invité aussi par sa cousine. Celle-ci, après réflexion, avait jugé prudent de faire paraître son candidat à ce dîner où Fabienne allait se trouver en présence de deux jeunes gens, lesquels, chacun dans leur genre, ne manquaient pas de séduction.

Le parent de donna Paola était indifférent à Gaëtano qui le considérait comme un fat imbécile. Mais la présence de Belvayre lui fut désagréable... Le romancier, dès le premier abord, lui avait inspiré une certaine antipathie. Cette impression se fortifia ce soir, quand il remarqua les regards de caressante admiration que le Français attachait sur sa jolie compatriote.

Il constata également, avec une vive satisfaction, que M<sup>lle</sup> de Varsac témoignait à Belvayre une froideur polie, et qu'elle ne semblait pas s'apercevoir des empressements de don Camillo.

Tout le succès de la soirée fut d'ailleurs pour l'explorateur. Ainsi que l'avait dit donna Paola, Gaëtano avait le don de rendre vivant tout ce

qu'il contait... Le récit de ses aventures au Thibet intéressa vivement les deux dames. Belvayre écoutait aussi avec attention, en homme accoutumé à glaner partout des éléments pour son travail. Quant à don Camillo, il s'ennuyait poliment, tout en caressant d'une main très soignée son menton rasé à l'américaine.

Comme au hasard d'un récit, Gaëtano mentionnait l'aide qu'il avait trouvée, en plusieurs circonstances dangereuses, dans sa parfaite connaissance des dialectes du pays, il s'interrompit pour demander :

— Mais, dites-moi donc, donna Paola, ce qu'est devenu cet excellent don Luciano Pellarini qui m'initia si bien aux mystères de la langue chinoise ?

À ce nom, Belvayre eut un léger tressaillement, une imperceptible contraction des sourcils.

Donna Paola s'écria :

— Comment, vous ne savez pas ?... Il est vrai que tout cela est arrivé pendant votre absence...

Une chose terrible ! Le pauvre don Luciano !

– Quoi donc ?

– Figurez-vous qu'il y a trois ans – bien peu de temps après votre départ, je m'en souviens maintenant – don Luciano revint d'un assez long séjour en Chine, pendant lequel sa correspondance fut rare et irrégulière, au grand désespoir de cette pauvre Agnese qui s'inquiétait si fort pendant les absences de son père. Hélas ! combien avait-elle raison !

« Donc, il revint, mais parla presque aussitôt de repartir, et cette fois en compagnie de son fils.

Gaëtano dit avec surprise :

– Son fils ?... Mais il n'entendait rien aux questions dont s'occupait don Luciano ?

– Je crois bien ! S'amuser, il n'a jamais su faire que cela, le beau Fabrizzio... Mais enfin, le fait est là, sans explication, car le père comme le fils n'en donnèrent pas, à Agnese non plus qu'à tout autre. Ils lui dirent seulement :

– Nous t'expliquerons tout au retour, en t'annonçant, je l'espère, une bonne nouvelle.

« Ainsi donc, ils partirent, laissant la pauvre petite bien tourmentée, en compagnie de sa vieille servante... Ils écrivirent en cours de route... puis Agnese reçut encore deux lettres de là-bas... Puis plus rien.

« Un mois passa encore... Et, par l'entremise du consulat italien, Agnese apprit l'affreuse chose... Don Luciano avait été trouvé aux portes d'une ville... Je ne me souviens plus du nom... Dites, Belvayre ?

Le romancier répondit :

– Hang-Tsin, je crois.

– Oui, peut-être... Enfin, peu importe ! Le pauvre homme fut donc trouvé là, les bras inertes, ayant complètement perdu l'usage de la parole...

Gaëtano ne put retenir un léger mouvement, tandis qu'une lueur de vif intérêt s'allumait dans son regard.

Belvayre, lui, abaissa un instant ses paupières comme s'il souhaitait dérober à l'explorateur, assis en face de lui, l'expression de son regard.

La narratrice continuait :

– Quant à Fabrizzio, jamais plus on n'entendit parler de lui... Le pauvre père fut ramené en Italie, et depuis lors Agnese l'entoure de soins. Mais il est toujours dans le même état... et le plus horrible c'est l'impuissance où il se trouve d'exprimer sa pensée. Ce malheureux ne peut rien dire, ni faire un geste... Ses yeux seuls parlent, mais nul ne les comprend... On n'a donc pu savoir ce qui s'était passé là-bas, comment il se trouvait seul quand il fut frappé de cette paralysie à laquelle les médecins ne comprennent rien, car il y a des symptômes qui les déroutent, paraît-il.

Fabienne, qui écoutait avec un vif intérêt, demanda :

– Mais le consulat n'a-t-il pas essayé de faire faire une enquête, là-bas ?

– Certes, mais il s'est heurté à une ignorance réelle ou simulée...

Gaëtano murmura :

– Naturellement.

– Bref, le sort du pauvre Fabrizzio reste

inconnu... et c'est affreux de se demander s'il n'est pas tombé entre les mains de bandits qui lui ont infligé ces horribles tortures en usage là-bas !

Fabienne frissonna.

Le comte Mancelli eut un lent hochement de tête.

– Il est à craindre, en effet... Ce pauvre don Luciano ? Il faudra que je l'aille voir.

De nouveau Belvayre eut un tressaillement de contrariété, en jetant vers le comte un coup d'œil assombri.

Donna Paola dit avec un petit frisson :

– Moi, je n'ai pas eu le courage d'y aller. Il paraît que c'est tellement impressionnant de le voir en cet état... N'est-ce pas, Belvayre ?

– Très impressionnant... Très douloureux... surtout, je pense, pour ceux qui l'ont connu auparavant... Et je crois d'ailleurs que le pauvre homme souffre beaucoup lui-même, quand on vient ainsi le voir.

Gaëtano demanda :

– Vous le connaissez, monsieur ?

– Le petit appartement meublé que je loue se trouve sur le même palier que celui des Pellarini. Nous sommes, de ce fait, quelque peu en relations...

Donna Paola l'interrompit :

– M. Belvayre est très bon, plein d'attentions pour don Luciano. Il lui fait la lecture, un peu de musique aussi, car il est excellent violoniste.

Le romancier déclara :

– C'est un plaisir pour moi de distraire pendant un moment ce malheureux.

– Agnese vous en est bien reconnaissante, cher ami... Pauvre petite, quelle triste vie pour elle !... Et son frère qu'elle aimait tant !

Fabienne fit observer :

– Peut-être n'est-il pas mort ?... Peut-être reparaîtra-t-il quelque jour ?

Gaëtano secoua la tête.

– Il y a, je crois, peu d'espoir à conserver. Son père et lui ont dû être victimes d'une vengeance...

Peut-être cherchaient-ils à pénétrer quelque secret...

De nouveau, Belvayre glissa vers le comte un coup d'œil méfiant.

M<sup>lle</sup> de Varsac demanda :

– Est-il vrai qu'il y ait encore beaucoup de choses mystérieuses, dans cet Empire du Ciel ?

– Il y en a... oui.

– Et ces sociétés secrètes dont on parle parfois, qui ont des noms si romantiques, existent-elles vraiment ?

– Elles existent.

En répondant ainsi, brièvement, Gaëtano avait un peu frémi, et son regard s'était couvert d'ombre, comme si tout à coup, il revoyait des choses terribles...

Belvayre dit, avec un rire forcé :

– Quant à moi, je n'y crois guère. Mais si vous aviez des renseignements à me donner là-dessus, comte, je les accueillerais avec plaisir, car tout peut être utile au romancier.

Gaëtano répondit avec une froideur polie :

– Je n'en ai aucun, monsieur. Il serait fort dangereux de chercher à percer le mystère dont s'entourent ces associations, et j'ajoute que ce serait chose impossible, pour un Européen surtout.

– Oui, en effet... Les Célestes ont une grande défiance des étrangers, paraît-il. Vous avez dû en faire vous-même l'expérience ?

– Quelquefois, certainement. Mais j'ai aussi là-bas de vrais amis... L'âme chinoise est complexe, difficile à saisir, pour nous autres Occidentaux...

La conversation s'engagea sur ce sujet, et il ne fut plus question de don Luciano.

Mais plus tard, en revenant vers sa demeure, le comte Mancelli se reprit à penser au malheureux si tragiquement frappé !... Don Luciano Pellarini avait été le camarade de collège du comte Pietro Mancelli, dont il était ensuite resté l'ami. Sinologue remarquable, il s'adonnait à ses travaux avec une dévorante passion. Gaëtano

tenait de lui sa connaissance de la langue chinoise et des dialectes qui en dérivent... Mais le fils de ce savant n'avait rien hérité des goûts paternels. Fabrizzio était un beau garçon, intelligent, fort nonchalant pour tout ce qui n'était pas son plaisir, aimant le monde et la vie brillante. Son père, bien que l'ayant en grande affection, ne s'en était jamais fort occupé, sa mère était morte jeune encore et son unique sœur avait dix ans de moins que lui. Aussi avait-il de bonne heure multiplié les sottises et donné de forts assauts à la fortune paternelle. Gaëtano se souvenait d'avoir entendu dire, au moment de son départ, trois ans auparavant, que cette fortune naguère fort belle était déjà considérablement diminuée.

Pourquoi ce jouisseur, cet élégant mondain, qui ne s'était jamais intéressé aux travaux de son père, avait-il accompagné celui-ci dans ce dernier voyage ?... Et surtout, pourquoi ce silence gardé par eux, même à l'égard d'Agnese, leur fille et sœur ?

Gaëtano songeait : « Il ne s'agissait pas seulement d'un but scientifique, cette fois... du

moment où Fabrizzio se dérangeait... Mais dans quel guêpier sont-ils allés se mettre, les malheureux ? »

À ce moment, le jeune homme arrivait devant sa demeure... Il sonna, et le vieux serviteur gardien du palais Mancelli vint ouvrir.

– Pas de courrier ce soir, Adolfo ?

– Rien que des journaux, Excellence.

Gaëtano monta le large escalier de marbre qui s'élevait entre des murs peints à fresque... Le palais Mancelli avait été une des plus somptueuses demeures de Florence. Mais depuis un siècle, ses possesseurs manquaient des gros revenus nécessaires à son entretien, fort coûteux, et peu à peu, le vieux logis tombait dans le délabrement.

Adolfo éclaira son maître jusqu'à la grande chambre meublée avec un luxe sévère, lui alluma sa lampe et se retira... Gaëtano s'assit près d'une table sur laquelle il appuya son coude, puis se mit à songer...

Sa pensée revenait à don Luciano... et de

nouveau comme chez donna Paola, quand celle-ci avait dit : « Il a été trouvé les bras inertes, ayant perdu l'usage de la parole... » de nouveau, une vision se dressait devant lui...

Était-ce « cela » ?... Était-ce la même puissance mystérieuse qui avait réduit au silence don Luciano Pellarini ?... peut-être trop curieux ?

Le front entre ses mains, Gaëtano revivait toute la scène terrible... Et subitement, il tressaillit, laissa échapper une exclamation...

Maintenant, il savait où il avait vu Belvayre... du moins, celui à qui Belvayre ressemblait.

### III

Au début de l'automne, deux ans auparavant, Gaëtano se trouvait à Canton, hôte d'un riche négociant chinois de ses amis... S'étant attardé un soir chez un de ses compatriotes, il prit pour revenir au logis un raccourci qui le faisait passer par des petites ruelles mal éclairées. Bien armé, connaissant parfaitement la ville, il n'éprouvait aucune crainte, dans ce quartier généralement désert.

Comme il tournait l'angle d'une de ces ruelles, un coup de feu retentit... À quelques pas de lui, Gaëtano vit un homme arrêté, tandis que plus loin un autre s'enfuyait dans l'obscurité.

Le jeune homme s'élança vers l'inconnu... Celui-ci dit tranquillement :

– Je suis atteint au bras. Ce ne sera rien.

Gaëtano avait devant lui un Chinois d'un

certain âge, vêtu en personnage aisé. La faible lueur d'une lanterne voisine permettait de distinguer son visage ridé, à la bouche pensive, aux yeux extraordinairement intelligents et scrutateurs.

Il ne semblait aucunement ému. Avec la politesse raffinée en usage parmi ses pareils, il demanda en regardant fixement le jeune homme :

– Qui aurai-je le grand honneur de remercier pour l'aide précieuse donnée à ma pauvre personne ?

– Je m'appelle don Gaëtano Mancelli.

– Ah ! je sais... l'explorateur.

Gaëtano dit avec surprise :

– Vous me connaissez ?

Un singulier sourire glissa entre les lèvres du Chinois.

– Certainement. Vous êtes l'hôte de Ha-Phu-Song, mon voisin. Moi, je me nomme Li-Wang-Tsang... Et maintenant, jeune homme, rentrons, puisque nous allons du même côté, je vous demanderai l'aide de votre bras.

Le trajet se fit en silence. Li-Wang-Tsang marchait d'un pas alerte, et rien ne décelait que sa blessure l'incommodât... Gaëtano, habitué au fatalisme chinois, ne s'étonnait qu'à demi de cette totale absence d'émotion. Mais il ressentait une impression singulière, une sorte de crainte, lui qui pourtant était la bravoure même, près de cet inconnu dont le bras serrait le sien, comme s'il eût voulu ne jamais s'en détacher.

Près du riche yamen de Ha-Phu-Song s'en trouvait un autre de plus simple apparence. Gaëtano, jusqu'alors, l'avait cru inhabité... Ce fut devant celui-là que Li-Wang-Tsang s'arrêta.

– Me voici chez moi... Dix mille remerciements, don Gaëtano.

– Mais pourra-t-on vous donner les soins nécessaires ?... Il vous faudrait sans doute un médecin ?

Le Chinois eut de nouveau son étrange sourire.

– C'est inutile, j'ai ici tout ce qu'il me faut... Bonne nuit, comte Mancelli, et croyez à ma plus

entière reconnaissance.

Il disparut dans le yamen qu'ouvrait devant lui quelque personnage invisible, qui, sans doute, guettait son retour.

Gaëtano entra chez Ha-Phu-Song, non sans s'étonner un peu que cet étranger connût son titre, qu'il n'avait pas mentionné... Le négociant, à qui tout aussitôt il raconta son aventure, ne put maîtriser un tressaillement, quand il prononça le nom de la victime de l'agression. Il dit d'une voix quelque peu changée :

– Li-Wang-Tsang ?... Lui ?... On l'a attaqué ?

– Qui est ce personnage, dont je ne vous ai jamais entendu parler, bien qu'il soit votre voisin, mon cher ami ?

Ha-Phu-Song avait déjà maîtrisé son premier émoi. Il répondit avec aisance :

– Un lettré... un homme fort intelligent, très au courant de tout le mouvement littéraire à l'étranger. Il voyage beaucoup et occupe très rarement ce yamen. Depuis trois jours seulement, il y est revenu.

- Vous êtes en relations avec lui ?
- En relations... Non. Nous échangeons seulement des saluts, comme il convient entre voisins.
- Il l'a échappé belle, ce soir !... Quelque malfaiteur, sans doute, désireux de le dévaliser...
- Probablement. Mais votre présence opportune a heureusement empêché le misérable d'accomplir son dessein.

Gaëtano eut l'impression que son ami ne lui disait pas tout ce qu'il savait au sujet de Li-Wang-Tsang. Mais il était trop discret pour le presser à ce sujet... Cependant, ce Chinois l'intriguait. Son regard lui avait semblé renfermer une singulière force cachée. Puis il flairait quelque mystère dans cette agression qui semblait avoir laissé indifférent l'étrange personnage.

Dans la matinée du lendemain, on lui remit une carte. Avec toutes les formules en usage chez un habitant de l'Empire du Milieu, Li-Wang-Tsang le priait de se rendre chez lui, vers quatre heures de l'après-midi.

Ha-Phu-Song, en apprenant cette invitation, regarda son ami d'un air bizarre en disant :

– Vous lui avez plu, sans doute.

Mais il y avait dans ce regard de l'inquiétude.

Gaëtano, lui, pensait que le lettré voulait lui renouveler ses remerciements. Il n'était pas fâché, au reste, de le revoir, d'étudier un peu cette physionomie qui lui semblait intéressante.

Donc, à l'heure dite, il se présentait au yamen voisin.

Un serviteur l'introduisit dans une pièce simplement meublée, où se tenait Li-Wang-Tsang, entouré de livres. Le lettré accueillit son visiteur avec une grave politesse, le fit asseoir près de lui, parla de l'Italie qu'il semblait connaître dans tous ses détails.

– Oui, j'y ai fait de fréquents séjours, répondit-il à une remarque de Gaëtano. L'Italie... l'Autriche... Oui, je visite souvent les deux ennemis alliées.

Gaëtano secoua la tête et son regard s'assombrit.

– Étrange alliance, en effet... Mais la politique a des raisons que le cœur ne connaît pas.

Le Chinois eut un ricanement léger.

– Peu importe ! Votre pays ne combattrra jamais côté à côté avec la nation qui le hait... avec l'alliée de votre pire ennemie : l'Allemagne.

– Notre pire ennemie ?

– L'ennemie de tous les peuples... la goule avide qui voudrait aspirer, pour s'en gorger, le sang de toutes les nations.

Il y avait dans l'accent de cet homme, une haine si profonde que Gaëtano tressaillit, en le considérant avec surprise.

– Vous n'êtes donc pas, comme beaucoup de vos compatriotes, acquis à l'influence germanique ?

– Moi !

Les yeux du Chinois flambèrent et Gaëtano frissonna, sous leur lueur sinistre.

Li-Wang-Tsang reprit d'un ton calme :

– L'homme qui a tiré sur moi hier soir était un

Allemand. Je ne vous dirai pas le motif de cette agression, car ce n'est pas mon secret. Mais je veux vous montrer comment leurs espions trouvent plus fort qu'eux et sont pour jamais réduits au silence.

Il fit une pause, puis ajouta :

– Revenez ce soir à huit heures. Je vous emmènerai avec moi.

– Vous m'emmènerez, où ?

Le Chinois attacha sur son interlocuteur un regard profond.

– Ayez confiance en moi, jeune homme. Vous m'êtes sympathique, je ne vous veux donc que du bien... Venez ce soir, et si votre hôte vous interroge sur le motif de cette sortie, dites seulement : « Je vais voir Li-Wang-Tsang. » Il n'insistera pas.

Gaëtano resta un moment fort perplexe... Tout cela lui paraissait bien bizarre... Il regardait Li-Wang-Tsang dans la pleine lumière du jour, et cet examen le confirmait dans la certitude qu'il avait devant lui une personnalité peu ordinaire.

L'impression de crainte ressentie la veille près de lui subsistait ; mais à cette crainte se mêlait une instinctive confiance, car dans le pénétrant regard qui semblait le fouiller, il discernait une froide loyauté.

En outre, il avait avec cet homme un point de contact : la haine pour la race germanique... Son grand-père maternel, le marquis Renazzi, avait été assassiné par ordre du bandit militaire stigmatisé sous le nom de « boucher de Brescia ». L'horreur de l'Autrichien était héréditaire dans sa famille. Et l'on n'y aimait guère non plus l'Allemand, qui aux siècles passés avait saisi toutes les occasions propices de ravager, piller, incendier sur les terres des Renazzi.

Enfin, l'humeur aventureuse de Gaëtano l'incitait à accepter l'invitation du mystérieux personnage... Il répondit donc après un instant de réflexion qu'il viendrait à huit heures, comme le lui demandait Li-Wang-Tsang.

– Très bien. Vous ne le regretterez pas, don Gaëtano... Veuillez seulement me promettre que vous ne direz mot à personne de ce que vous

verrez ce soir.

— Je vous le promets volontiers.

— Cela suffit. Vous êtes de ceux à qui l'on peut se fier, sans autre serment.

Puis la conversation changea de sujet, s'engagea sur la littérature. Li-Wang-Tsang se révéla fort au courant des productions de l'esprit chez les différentes nations européennes. Il parlait couramment le français, l'italien, l'allemand, l'anglais... Quand Gaëtano se retira, au bout d'une heure, après avoir pris deux tasses d'un thé exquis, il s'avoua que bien peu, parmi les lettrés de sa connaissance, pouvaient prétendre à la supériorité intellectuelle que possédait ce Chinois.

Son hôte, à sa grande surprise — car Ha-Phu-Song, un peu curieux, questionnait volontiers — ne l'interrogea pas sur sa visite chez le voisin... Et quand le jeune homme lui dit après le dîner : « Je vais chez Li-Wang-Tsang », il ne témoigna d'aucune surprise et répliqua simplement, comme si le fait lui paraissait tout naturel :

– Très bien, mon ami.

De plus en plus intrigué, Gaëtano fut exact au rendez-vous. Comme chez lui, l'esprit d'aventure n'excluait pas la prudence, il n'avait pas négligé de glisser dans sa poche un revolver... Li-Wang-Tsang l'attendait, en fumant une cigarette. Il l'enveloppa d'un long regard, et dit avec un sourire léger :

– Vous n'aurez pas besoin de votre revolver, don Gaëtano. Je vous promets la sécurité absolue.

Le jeune homme eut un brusque mouvement de surprise... Enfouie dans une poche de son veston, sous le large manteau dont il était enveloppé à cause du froid pénétrant de cette soirée automnale, l'arme était invisible.

Le Chinois sourit encore.

– Vous vous étonnez de cela, jeune homme ?... Le Créateur de toutes choses a répandu dans la nature bien d'autres facultés insoupçonnées, que certains seulement ont le privilège d'utiliser... Mais partons, car il ne faut pas laisser passer l'heure favorable.

Ils sortirent du yamen. Une pluie froide tombait depuis le matin, rendant plus glissantes que jamais les dalles dont sont pavées les rues de Canton... Les deux hommes marchaient d'un pas égal. Gaëtano songeait avec un peu de malaise à ce don de double vue que possédait son compagnon. Il avait maintenant la presque certitude que Li-Wang-Tsang lisait dans sa pensée, aussi facilement qu'il avait pu apercevoir le revolver invisible pour tout autre... Et l'idée que cet étranger pouvait ainsi pénétrer en son for intérieur lui paraissait très désagréable.

C'était vers le quartier habité par les Européens que Li-Wang-Tsang conduisait son compagnon... Bientôt, quittant les rues peu animées ce soir, à cause du temps défavorable, ils s'engagèrent dans une longue ruelle presque complètement obscure. Des murs de jardins seuls la bordaient... Un peu avant d'en atteindre l'extrémité, le Chinois s'arrêta. Il poussa une petite porte encastrée dans le mur, et entra, suivi de son compagnon, dans un jardin où il s'engagea avec l'assurance d'un homme connaissant les aîtres.

Gaëtano se laissait guider, un peu anxieux malgré tout... Vers quelle aventure le conduisait cet énigmatique personnage ?

Une lueur arrivait maintenant jusqu'aux deux hommes... Elle s'échappait des fenêtres d'un logis d'assez vaste apparence, qui se dressait à l'extrémité du jardin.

Li-Wang-Tsang obliqua à gauche, dans un sentier. Par un détour, son compagnon et lui parvinrent près de la maison, juste devant une petite porte basse qui leur livra passage, comme l'autre, sur une simple poussée.

Ils longèrent un étroit corridor obscur, montèrent à tâtons un escalier, se retrouvèrent dans un autre corridor, plus large... Li-Wang-Tsang saisit alors la main de Gaëtano.

– Suivez-moi, chuchota-t-il.

Il s'appuya contre le mur, qui céda doucement... Gaëtano eut l'impression de se sentir attiré dans un étroit espace, puis il comprit que le mur se refermait sur eux. En même temps, il perçut un glissement léger... Et les complètes

ténèbres furent tout à coup atténuées par un rai de lumière qui filtrait entre les plis d'une tenture.

Gaëtano se rendit compte alors que son compagnon et lui se trouvaient dans un espace juste suffisant pour les contenir, serrés l'un contre l'autre.

Devant eux tombait la tenture... Li-Wang-Tsang l'écarta légèrement et fit signe au jeune homme de regarder.

Gaëtano vit une grande pièce meublée en bureau, avec certains détails luxueux d'un goût contestable. Face à lui, sur un divan, un homme demi-étendu fumait un cigare... C'était un Européen, grand, fort, doué de quelque embonpoint. Il paraissait avoir une cinquantaine d'années. Son visage coloré s'encadrait d'une barbe roussâtre un peu grisonnante. La physionomie était dure et intelligente, l'ensemble de l'individu donnait l'impression d'une force brutale mais réfléchie.

Cet homme lisait un journal, tout en fumant... Près de lui, sur une table, se voyaient des bouteilles de champagne et deux coupes.

En ce moment, un serviteur chinois entra... Il apportait un volumineux courrier qu'il déposa près de son maître. Celui-ci leva les yeux – de froids yeux clairs où se lisait une tenace volonté – et ordonna en excellent chinois, mais avec un fort accent germanique :

– Quand le comte Martold viendra, tu l'introduiras aussitôt ici.

Le serviteur s'inclina et quitta la pièce.

Alors Li-Wang-Tsang regarda Gaëtano et dit très bas :

– Ne bougez pas... et silence, quoi que vous voyiez.

Puis, d'un geste vif, le Chinois écarta la tenture et marcha vers l'étranger.

Celui-ci avait repris sa lecture... Il leva la tête au bruit léger, sursauta, jeta une sourde exclamation et fit un mouvement pour se lever...

Mais déjà Li-Wang-Tsang était près de lui.

Son regard se rivait à celui de l'homme... Et dans les yeux bleus surgissait une stupeur... puis un affolement terrible.

Le Chinois étendit sa main, la posa sur les lèvres de l'étranger, pendant quelques secondes... Puis il la retira et, lentement, recula jusqu'à la tenture, derrière laquelle il disparut.

L'homme était là immobile, le visage convulsé... Ses bras tombaient inertes, le long de son corps. Il ouvrit la bouche, mais aucun son ne s'en échappa... Dans son regard, l'épouvante se mêlait à une fureur impuissante, à une épouvantable haine.

Il se leva péniblement, marcha vers la porte, jeta contre elle plusieurs coups de pied.

Elle fut précipitamment ouverte. Un jeune homme, que suivait le domestique, apparut...

Il arrivait sans doute, car il avait son chapeau sur la tête, un manteau sur le dos. En allemand, il s'écria :

– Qu'y a-t-il, Nordenbach ?... Que vous arrive-t-il ?

L'autre ouvrit encore la bouche, essaya d'émettre un son... Vainement. Et ses bras, eux aussi, lui, refusaient tout geste.

L'arrivant lui avait saisi la main et répétait anxieusement, tandis que le domestique levait les bras au plafond :

– Mais qu'y a-t-il ?... Voyons, Nordenbach ?

Alors celui que l'on appelait ainsi se tourna vers la tenture derrière laquelle avait disparu Li-Wang-Tsang, y attacha son regard, le ramena vers le jeune homme... Ses yeux cherchaient à faire comprendre ce qu'il ne pouvait plus exprimer par la parole ni par le geste...

– Que voulez-vous dire, Nordenbach ?... Il y a quelque chose qui vous inquiète par là ?

Les paupières de Nordenbach s'abaissèrent plusieurs fois... Jugeant que c'était là un signe d'assentiment, le jeune homme se dirigea vers la tenture.

Alors Gaëtano entendit de nouveau le glissement léger... Les ténèbres enveloppèrent Li-Wang-Tsang et son compagnon... Puis le mur s'ouvrit derrière eux, et ils se trouvèrent dans le corridor.

Sans encombre, ils refirent le chemin parcouru

à l'aller, pour gagner la sortie du jardin... Gaëtano, jusque-là, n'avait pas prononcé un mot. Il demeurait encore sous le saisissement causé par l'imprévu de ce spectacle, la tragique vision de cet homme réduit à l'impuissance, le pouvoir mystérieux dont semblait disposer Li-Wang-Tsang... Mais quand ils furent hors du jardin, le jeune homme dit d'une voix étouffée :

– Que signifie cela ?... Qui est cet homme ?

Sans s'arrêter, de son pas toujours égal, Li-Wang-Tsang répondit :

– Celui qui m'a attaqué hier.

– Un Allemand ?

– Oui... un de leurs espions. Maintenant, il ne parlera plus, jamais, dût-il vivre mille ans encore.

– Jamais ?... Que lui avez-vous fait ?

– J'ai mis sur ses lèvres le sceau du silence... le sceau du Maître.

La voix de Li-Wang-Tsang s'était faite grave et profonde en prononçant ces paroles.

Gaëtano eut un léger frisson.

Il demanda :

– Quel maître ?

Li-Wang-Tsang s'arrêta, et posa ses mains sur les épaules du jeune homme. Dans l'obscurité presque complète en cette ruelle, Gaëtano sentit le regard de ses yeux scrutateurs qui s'attachait à lui.

– Don Gaëtano, ne cherchez jamais à pénétrer les mystères des Fils du silence. Vous vous briseriez contre une force toute-puissante... comme cet homme, cet Allemand, un des meilleurs agents d'espionnage de l'empire germanique... Vous avez vu ce que j'en ai fait ?

Gaëtano eut de nouveau un petit frisson, au souvenir de cette tragique figure convulsée, où les yeux criaient la terreur et la haine impuissante.

– J'ai vu... Mais dans quel but m'avez-vous emmené là ? Je ne vous connaissais pas, et vous-même, jusqu'à hier...

– Moi, je vous connais depuis longtemps, comte Mancelli, et je suis au courant de tous les

faits et gestes de votre carrière d'explorateur... Mais marchons maintenant. Chemin faisant nous causerons...

Et tandis qu'il revenait avec son compagnon dans la direction du logis, Gaëtano entendit le Chinois faisant l'itinéraire des voyages accomplis par le jeune Italien, avec des détails qui prouvaient en effet combien il avait été minutieusement informé.

Stupéfait, quelque peu irrité aussi, le comte demanda :

– Vous me faisiez donc espionner ?... Dans quel but ?

– Les Fils du silence connaissent tout, sont partout. Leur but ?... Ils en ont plusieurs. Mais souvenez-vous seulement de celui-ci, don Gaëtano : ils veulent empêcher qu'une puissance de rapine et de sang arrive à dominer le monde. Or, vous, descendant du martyr de Brescia, vous êtes désigné par le Maître pour devenir un de nos instruments les plus actifs.

Gaëtano eut un haut-le-corps.

— Je suis désigné ?... Ah ! par exemple, c'est trop fort !

Li-Wang-Tsang posa sur son bras une main douce.

— Nous ne vous y forcerons pas, don Gaëtano. C'est de vous-même que vous viendrez à nous.

Ils arrivaient en ce moment devant le yamen de Ha-Phu-Song. Tous deux s'arrêtèrent... Et Li-Wang-Tsang ajouta :

— Quand vous aurez besoin de moi, écrivez-moi ici. Où que je sois, vos lettres me parviendront... Et je serai toujours prêt à vous rendre service, don Gaëtano.

Il tendit sa main au jeune homme, qui la serra machinalement. Puis il gagna le yamen voisin dans lequel il disparut.

Tels étaient les souvenirs qu'évoquait ce soir le comte Mancelli... Et la tragique vision de l'homme condamné au silence se dressait devant lui, avec tous ses détails.

Il revoyait la face grimaçante, les yeux fous...

et cette bouche large, aux lèvres épaisses, qui s'ouvrait en vain... et ces bras sans vie qui pendaient comme des loques, de chaque côté du grand corps robuste...

Un regard, un geste de Li-Wang-Tsang avaient suffi pour réduire à ce pitoyable état l'homme vigoureux, l'homme d'action, qu'avait deviné Gaëtano dans ce Nordenbach, tandis que par la fente de la tenture il le regardait, fumant et lisant paisiblement, sans se douter de la terrible chose toute proche.

Mais près de cette figure, Gaëtano en apercevait une autre, entrevue seulement, celle-là. Il l'avait presque oubliée, car elle n'était qu'un accident sans importance dans cette vision dramatique... Et c'était Belvayre qui la lui rappelait. Le romancier, en effet, ressemblait à ce jeune homme que le serviteur de Nordenbach introduisait près de son maître, au moment où celui-ci commençait d'ébranler la porte à coups de pied pour appeler du secours.

Cependant il avait dit n'être jamais allé en Chine... Et qu'aurait-il eu à faire avec cet espion

allemand ?

Il s'agissait évidemment d'une simple ressemblance, comme il en existe parfois entre gens complètement étrangers l'un à l'autre.

D'ailleurs, ce jeune homme devait être le comte Martold, que Nordenbach avait donné l'ordre d'introduire, quand son domestique était venu apporter le courrier... Donc, un Autrichien, Gaëtano se souvenait en effet qu'un comte Martold, récemment décédé, occupait à Vienne un poste important.

Sa pensée, quittant ce sujet, se reporta sur don Luciano Pellarini. D'après ce que donna Paola avait dit hier, il se trouvait dans un état semblable à celui de Nordenbach. Était-il donc, lui aussi, victime des êtres mystérieux que Li-Wang-Tsang – l'un d'eux – avait appelé « les Fils du silence » ?

« J'irai le voir demain », pensa le jeune homme. « Il faut que je me rende compte... Ce pauvre don Luciano ! Ce serait affreux ! »

Minuit sonnait. Gaëtano se coucha mais fut

long à trouver le sommeil. La figure de Belvayre revenait de nouveau hanter sa pensée... Il trouvait à ce Français un type germanique. Cela ne l'eût pas frappé, d'ailleurs, sans la ressemblance avec « l'autre ».

« Ce sont des idées », songea-t-il. « D'ailleurs, il sera facile de me renseigner à son sujet. Comme écrivain, il est naturellement connu à Paris, et j'ai là-bas des amis qui feront discrètement la petite enquête nécessaire, pour que j'en aie le cœur net. »

## IV

Dix mois auparavant, Marcel Belvayre, arrivant à Florence, avait loué au premier étage d'une vieille maison un petit appartement meublé. Sur le même palier demeuraient don Luciano Pellarini et sa fille Agnese... Le malheureux infirme ne sortait jamais. Quelques amis venaient le voir, essayaient de le distraire par leur conversation, par des lectures ou de la musique. Son regard les remerciait. Puis, eux partis, il retombait dans les pensées terribles qui donnaient à son regard une tragique expression d'horreur, d'angoisse, de désespoir.

Un soir, il y eut dans sa chambre un commencement d'incendie. Belvayre, accouru au premier appel d'Agnese et de la servante, éteignit aussitôt le feu qui menaçait d'atteindre le lit du savant... Ce fut le début de relations fréquentes. Le romancier, discrètement, fit d'abord quelques

visites espacées... Puis il revint plus souvent, rendit à Agnese quelques menus services, lut à don Luciano des articles qui pouvaient l'intéresser. Enfin, il prit l'habitude d'entrer chaque jour pour distraire quelques instants l'infirme et s'informer s'il ne pouvait pas être utile à la jeune fille, très tenue près de son malheureux père.

En peu de temps, il avait gagné la confiance d'Agnese, nature expansive et faible. Un jour, elle lui montra deux papiers que le cordonnier venait de découvrir dans la semelle des chaussures que portait don Luciano, quand on l'avait trouvé aux portes de la petite ville chinoise. Ces chaussures, en mauvais état, avaient été mises de côté par Émilie, la vieille servante ; mais plus tard Agnese avait décidé qu'elles seraient réparées, puis données à un pauvre... C'est alors que le cordonnier avait fait cette découverte.

L'un des papiers était couvert de caractères chinois. L'autre semblait être une sorte de plan.

Belvayre les regarda d'un air intéressé, puis

déclara :

— Ceci ne nous sert pas à grand-chose, puisque ni vous ni moi ne savons lire le chinois. Mais si vous voulez me confier ces papiers, ainsi que les documents anciens que possédait don Luciano, je pourrai les soumettre à l'un de mes amis très au courant de cette langue, dès mon retour à Paris. Peut-être trouverons-nous dans les uns ou les autres quelque indication sur le but que poursuivait votre pauvre père, en cette aventure qui a si mal fini pour lui et votre malheureux frère.

Agnese acquiesça aussitôt, et remit les papiers au romancier.

À dater de ce jour, Belvayre se montra plus prévenant encore pour le père et la fille. Homme de bonne compagnie, d'esprit distingué, il savait plaire, et s'imposer, sous les dehors d'une grande discrétion... Agnese songeait parfois : « Je ne sais comment nous ferons quand il ne sera plus là. »

Très jeune, d'imagination vive, elle croyait l'aimer. En réalité, il la fascinait par la caresse du regard et l'ascendant d'une volonté autoritaire

sous des apparences aimables, enveloppantes... Au reste, très réservé, il ne lui avait jamais donné à penser qu'elle lui inspirât d'autre sentiment qu'une amitié dévouée, une affectueuse compassion pour ses chagrins.

Quant à don Luciano, son regard témoignait d'un contentement visible dès qu'apparaissait le romancier.

La seule personne qui vît celui-ci d'un œil prévenu était la servante, vieille femme très dévouée aux Pellarini. Elle grommelait après ce Français dont les yeux, prétendait-elle, n'étaient pas francs, et qui tournait la tête à donna Agnese... Mais, par ailleurs, elle n'avait rien à lui reprocher, car il paraissait avoir une vie privée irréprochable.

Le lendemain du dîner à la villa Tecci, Belvayre sonna chez les voisins, vers une heure de l'après-midi. Émilie vint lui ouvrir et répondit affirmativement d'un air bourru, à sa réaction :

– Puis-je voir Agnese ?

C'était l'heure de la sieste, pour don Luciano.

Agnese se trouvait seule au salon quand Belvayre y fut introduit... Elle lui tendit la main, tandis que son joli visage un peu pâle se nuançait de rose.

— Je viens un peu tôt, s'excusa le romancier. Mais je serai occupé cet après-midi, et toute la soirée.

— Oh ! vous savez bien que vous ne nous dérangez jamais. Vous êtes maintenant notre plus intime ami...

Ses yeux noirs, très beaux, très doux, sous leurs cils couleur d'or clair comme les cheveux, considéraient Belvayre avec une tendre émotion.

— Votre plus intime ami, oui... Mais pas le plus ancien. À ce propos, j'ai dîné hier avec un jeune explorateur retour de Chine, qui a beaucoup connu don Luciano, et est même, je crois, quelque peu son élève...

— Le comte Mancelli ?

— Oui, c'est cela.

— Certes, nous le connaissons beaucoup ! Mon père lui a enseigné la langue chinoise, et faisait grand cas de lui... Le voilà donc revenu ?... sans

encombre, lui !

La voix de la jeune fille trembla un peu, son regard se couvrit d'une ombre douloureuse.

Belvayre lui prit la main et la serra longuement.

– Courage, chère donna Agnese !... J'ai toujours l'espoir que votre père guérira.

Elle avoua :

– Moi aussi.

Pendant un moment, ils restèrent silencieux...  
Puis Belvayre reprit :

– Le comte Mancelli doit venir voir don Luciano.

– Ah ! tant mieux !... Cela fera plaisir à mon pauvre père.

Belvayre hocha la tête.

– Croyez-vous que dans l'état où il est, ces visites, tout amicales qu'elles soient, lui plaisent réellement ?... J'en doute, pour ma part. Il voit sur les physionomies l'impression produite par son malheur, et il en souffre... Je l'ai d'ailleurs

compris à son regard.

Agnese, l'air désolé, joignit les mains.

— Vous croyez ?... Moi qui pensais le distraire en introduisant près de lui ses amis !... Ce pauvre cher père ! Hélas ! il ne peut dire ce qui lui plaît ou lui déplaît ? Mais vous, monsieur, vous savez lire dans ses yeux mieux que moi.

— Oh ! non. Mais pour certaines choses, j'ai plus d'expérience... Et tenez, j'y songe, la vue du comte Mancelli serait peut-être particulièrement pénible à don Luciano, parce qu'elle lui rappellerait cette Chine où il a été si cruellement frappé.

— Vous avez raison !... Oui, il ne faut pas que mon père le voie. S'il vient, je lui ferai dire par Émilie qu'il est trop fatigué pour le recevoir.

— Ce sera peut-être préférable. Don Luciano souffre tant déjà... Il faut lui éviter des émotions inutiles.

Agnese réfléchit un instant, puis objecta :

— Le comte Mancelli reviendra peut-être un autre jour... et il sera difficile de lui opposer

encore la même réponse.

— Eh bien, faites-lui dire tout de suite que, les visites agitant beaucoup don Luciano, vous avez pris le parti de ne plus introduire personne près de lui... Mais en ce cas, il faudra adopter la même mesure pour les autres amis de votre père.

— En effet, je crois que c'est la meilleure solution... Je vous remercie, monsieur, de m'avoir conseillée en cette occurrence.

Puis, saisie d'une idée soudaine, elle s'écria :

— Mais j'y songe, le comte pourrait nous traduire les documents de mon père ! Rien ne serait plus facile pour lui.

— J'y ai bien pensé aussi. Mais à la réflexion, je crains que cela ne présente quelque danger... non pour don Luciano, mais pour le comte lui-même.

— Comment cela ?

— Je vous ai dit déjà, donna Agnese, quelle était mon idée au sujet de la triste aventure de votre père et de votre frère. Ils ont dû chercher à pénétrer quelque secret... trop bien défendu. Or,

ce plan, cette note cachés dans les chaussures de don Luciano, se rapportent peut-être à ce secret.

– Eh bien ?

– Eh bien, le comte Mancelli, de caractère fort téméraire, dit-on, serait peut-être tenté de reprendre l'aventure pour son propre compte... et risquerait fort, par conséquent, de subir le même sort que don Luciano et don Fabrizzio... Je crois, donna Agnese, que vous ne vous pardonneriez pas d'être la cause d'un nouveau malheur.

La jeune fille parut frappée par cet argument.

– C'est vrai... Mais alors, votre ami, à qui vous voulez faire traduire ce papier ?...

Belvayre sourit.

– Mon ami est un homme âgé, bien incapable, même s'il le voulait, de se lancer dans une pareille entreprise.

– Eh bien, en ce cas, nous n'en parlerons pas au comte Mancelli... J'aurais pourtant aimé savoir ce que contient cette note. Si, par hasard, on y trouvait une indication utile ?... Quelque chose éclairant un peu cette énigme ?

– J'y ai songé, donna Agnese. Les papiers sont depuis quelques jours entre les mains de mon ami, et j'attends la réponse d'un moment à l'autre.

Spontanément, Agnese saisit la main de Belvayre et la pressa avec chaleur.

– Comme vous êtes bon !... Merci ! merci !

– Je suis trop heureux de vous être utile, de vous témoigner aussi bien que possible ma sympathie... Mais je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Vous m'excuserez près de don Luciano, n'est-ce pas, de ce qu'il m'est impossible de lui tenir compagnie aujourd'hui ? Demain, je m'arrangerai pour rester plus longuement près de lui.

Comme il atteignait la porte, Belvayre ajouta :

– Peut-être aurai-je le plaisir de vous faire connaître ma mère, un de ces jours. Elle doit venir passer une semaine ou deux près de moi.

– J'en serai bien heureuse !... Et je lui dirai combien son fils a été aimable, dévoué pour nous.

Quand Belvayre fut sorti, Agnese se dirigea

vers la cuisine pour donner ses ordres à la servante, au sujet de la visite prévue.

Émilie n'était pas là. Sans doute faisait-elle quelque course... La jeune fille revint au salon et reprit l'ouvrage abandonné au moment de l'entrée de Belvayre.

Elle travaillait ainsi depuis une demi-heure, la pensée fréquemment tournée vers cet aimable Français qui témoignait à son père et à elle tant de dévouement, quand elle entendit un bruit de pas dans l'antichambre. Puis la porte s'ouvrit, et la servante annonça :

– Son Excellence le comte Mancelli.

Agnese eut un sursaut et son visage s'empourpra... Quel ennui d'être obligée de le recevoir et de lui opposer elle-même un refus, quand il demanderait à voir son père !

Gaëtano entrait et s'inclinait devant la jeune fille.

– Je viens de rencontrer au bas de l'escalier Émilie qui rentrait. Elle m'a assuré que je ne vous dérangerais pas, donna Agnese...

Le trouble de la jeune fille ne lui avait pas échappé. Mais il l'attribuait à la timidité, à la surprise.

Agnese balbutia :

– En effet, comte...

Elle lui tendit la main. Tout en la serrant, il expliqua :

– Je venais savoir des nouvelles de don Luciano dont j'ai appris hier le malheur...

– Oui... C'est affreux !... Mais asseyez-vous, don Gaëtano...

Il prit place sur le siège qu'elle désignait. Son regard s'attachait discrètement à la jolie créature mince et souple, très gracieuse, un peu indolente. Il l'avait connue fillette, assez laide, et se souvenait que don Luciano disait : « Fabrizzio a pris toute la beauté de la famille... » Mais elle avait changé, la petite Agnese, et vraiment elle était charmante, dans la fleur de ses dix-huit ans.

Le jeune homme dit avec compassion :

– Par quelles épreuves vous passez, donna Agnese !... Je ne me doutais pas de cela ! Hier,

j'ai été stupéfait quand donna Paola Tecci m'a raconté cette lamentable aventure.

Agnese joignit les mains, et sa physionomie expressive s'altéra.

– Oh ! oui, par quels atroces moments j'ai passé !... Maintenant encore, le voir dans cet état est une souffrance de tous les instants.

– Il n'y a pas d'amélioration ?

Elle secoua la tête.

– Non, rien, rien !

– Marche-t-il un peu ?

– Difficilement. Les jambes sont lourdes, malhabiles.

– Ah ! Et... il ne parle plus du tout ?

– Plus un mot... plus un son même... Ah ! c'est épouvantable ! Si vous le voyiez, avec ses pauvres yeux qui cherchent à se faire comprendre !... qui ont l'air de dire tant de choses ! À force d'habitude, Émilie et moi arrivons à saisir sa pensée, pour ce qui concerne la vie matérielle. Mais pour le reste, hélas !...

pour tout ce qu'il voudrait dire... peut-être nous apprendre au sujet de Fabrizzio...

– Vous n'avez jamais pu avoir aucun indice ?

– Pas un... Qu'en ont-ils fait, de mon pauvre frère !... Mon Dieu, mon Dieu, quand j'y pense !... Fabrizzio, si jeune, si beau, si plein de vie !

Elle mit son visage entre ses mains et un sanglot souleva ses épaules.

Gaëtano, très ému, se pencha vers elle.

– Espérez encore, donna Agnese ! Peut-être Fabrizzio n'est-il que prisonnier. Une évasion est possible, en ce cas... Quant à don Luciano... Que disent les médecins ?

Agnese releva son visage couvert de larmes.

– Tout d'abord, ils ont parlé de paralysie. Mais à plus ample examen, ils ont changé d'avis. J'ai consulté les meilleurs spécialistes d'Italie et d'Allemagne, et tous déclarent que mon père est sous l'empire d'une suggestion puissante.

– Eh bien ? ne peuvent-ils rien sur elle ?

– Ils ont essayé, mais se sont heurtés à un échec complet.

Gaëtano demeura un moment songeur... Puis il fit observer :

– Peut-être l'un d'eux réussira-t-il mieux, quelque jour. Ne vous découragez pas, consultez encore quelque bon praticien, en France, en Suisse, par exemple.

– C'est ce que me conseille aussi M. Belvayre.

– Ah ! c'est vrai, vous connaissez ce Français... Il est votre voisin, je crois ?

– Oui. Et il se montre excessivement bon et complaisant pour nous. Sa présence est une grande distraction pour mon cher père...

S'apercevant qu'elle commettait une bévue, elle se reprit gauchement :

– Du moins elle l'était jusqu'à ces derniers temps... Mais nous nous sommes aperçus qu'il était fort agité... plus triste encore, après les visites de ses amis... Je crois donc préférable de ne plus les introduire près de lui maintenant.

Elle rougissait très fort, et son regard gêné se

détournait du comte Mancelli.

Gaëtano dit vivement :

— Je voudrais pourtant bien le voir, ce pauvre don Luciano !... J'avais pour lui une grande affection qu'il me rendait bien et je suis persuadé que la visite de son ancien élève lui ferait quelque plaisir.

— Je ne crois pas... C'est-à-dire... Vous lui rappelleriez ce pays... cette Chine affreuse où l'attendait le malheur... où il a laissé Fabrizzio...

— Si vous craignez pour lui quelque émotion pénible, je n'insiste pas, quel que soit mon désir de le voir. Mais au cas où je pourrai vous être utile en quelque chose, disposez de moi, je vous en prie, donna Agnese.

Elle le remercia d'un air ému. Sa nature impressionnable subissait aussitôt l'influence de la sympathie d'autrui.

Gaëtano, en se levant pour prendre congé, demanda :

— Vous n'avez jamais rien su qui puisse vous mettre sur la trace du but poursuivi par votre père

et votre frère, dans ce voyage ?

– Non, jamais rien.

– A-t-on bien examiné tous les papiers de don Luciano ? Il possédait d'anciens documents chinois, dont quelques-uns étaient restés pour lui indéchiffrables. Patiemment, il revenait à eux, s'acharnait à cette recherche... N'aurait-il pas découvert en l'un d'eux quelque fait intéressant, dont, avec l'aide de son fils, il aura voulu percer le mystère ?... Or, il est des choses qu'il ne faut pas essayer de connaître, là-bas.

Au mot de « documents », Agnese avait rougi de nouveau. Elle répondit en réprimant du mieux possible la gêne que lui causait ce mensonge :

– Ils ont été examinés, mais on n'y a rien trouvé d'intéressant.

À ce moment, une sonnerie se fit entendre.

Agnese expliqua :

– C'est mon père qui a besoin de moi. On lui a installé une sonnerie qu'il peut actionner avec le pied.

– Je vous laisse, donna Agnese...

Puis, se ravisant, il demanda :

– J'aimerais à le voir, sans qu'il s'en doute. Ne serait-ce pas possible ?

Agnese hésita, puis répondit :

– Je n'y vois pas d'obstacle. En entrant chez lui, je laisserai la porte ouverte. Il y a une portière derrière... Vous pourrez jeter un coup d'œil...

Elle disparut dans la pièce voisine, après avoir rapidement serré la main de Gaëtano... Celui-ci s'approcha de la portière, qu'il écarta légèrement. Et il vit don Luciano, assis près d'une fenêtre, dans la pleine lumière d'un chaud jour d'été.

Son visage maigre, terminé par une barbe grise en pointe, était immobile, comme figé. Ses yeux noirs et enfouis dans l'orbite, avaient une expression de tragique tristesse. Les bras pendaient, sans vie... C'était là cet homme que Gaëtano avait connu si alerte, ce Luciano Pellarini dont les travaux faisaient autorité.

Agnese s'approcha, lui parla d'une voix tendre. Le regard de l'infirme s'adoucit, exprima un désir... La jeune fille interrogea. Voulait-il

ceci ?... cela ?... Les paupières s'abaissaient : réponse négative, sans doute, car Agnese reprenait ses questions.

Enfin, les paupières battirent doucement. Agnese avait réussi à deviner ce que souhaitait son père... Et Gaëtano se retira sans bruit, profondément impressionné.

Il ne faisait pas pour lui l'ombre d'un doute que don Luciano avait été frappé de la même mystérieuse punition qui avait atteint sous ses yeux l'espion allemand... Chez l'un comme chez l'autre, c'était l'inertie complète des bras, le cou immobilisé, la parole et tout son même supprimés. C'était l'impuissance totale de l'homme qui ne peut même plus exprimer sa pensée par un geste, par un signe de tête.

« Suggestion » disaient les médecins consultés par Agnese.

Gaëtano n'en doutait guère, après avoir vu la scène rapide à laquelle Li-Wang-Tsang avait voulu qu'il assistât.

Mais celui-ci était-il aussi l'auteur de l'état

dans lequel se trouvait don Luciano ?

En tout cas, lui ou un autre membre de cette société secrète, peu importait... Le résultat était là : un excellent homme, savant estimé, se trouvait réduit à cette effroyable infirmité... Peut-être pour toujours, s'il fallait en croire ce que le Chinois avait dit à propos de Nordenbach.

« Li-Wang-Tsang devrait pouvoir le sortir de cet état », songeait le jeune homme en revenant vers sa demeure. « Si j'essayais de le lui demander ?... Mais non, c'est inutile. On craindrait que le pauvre homme parle, raconte ce qu'il a pu voir ou entendre... »

Il interrompit ses réflexions pour saluer au passage donna Paola qui passait en voiture avec M<sup>lle</sup> de Varsac... Le gracieux visage de Fabienne éloigna pour un instant la pensée de don Luciano. Mais celle-ci revint très vite, car l'impression douloureuse avait été vive... Et le soir, après avoir réfléchi encore, Gaëtano décida qu'il écrirait à Li-Wang-Tsang. Il considérait comme un devoir envers l'ami de son père de tenter cette démarche, bien qu'il n'en attendît pas un résultat

favorable. En même temps, il essaierait de savoir quel avait été le sort de Fabrizzio.

Tandis qu'accoudé à son bureau, il cherchait les termes de cette lettre, une idée qui lui avait déjà traversé fugitivement l'esprit, après sa visite chez les Pellarini, revint plus nette, plus précise... Agnese avait-elle dit la vérité, en assurant que personne maintenant n'était admis près de son père ? Elle avait à ce moment-là un air embarrassé que Gaëtano avait fort bien remarqué.

En outre, quand le jeune homme, rencontrant Émilie au bas de l'escalier, lui avait demandé si don Luciano pouvait le recevoir, la vieille servante, qui connaissait le comte Mancelli depuis l'enfance, avait répondu sans la moindre hésitation :

– Certes, mon pauvre maître sera bien heureux de voir Votre Excellence, qu'il avait en grande affection !

Et encore, au moment où elle ouvrait la porte de l'appartement :

– Quand on vient le voir, quand on fait une

petite conversation près de lui, cela le distrait un peu le malheureux !

Mais Agnese avait dit le contraire...

En y réfléchissant, pourtant, cela s'expliquait. La jeune fille avait paru craindre que la vue du comte Mancelli, revenant de Chine, ne réveillât tous les douloureux souvenirs de son père, et en particulier celui de Fabrizzio, qui avait presque le même âge, qui était resté là-bas, voué à quelque sort mystérieux et terrible.

Oui, évidemment, à la réflexion, il n'y avait rien là que de naturel...

Pourquoi donc Gaëtano en éprouvait-il une contrariété mêlée de méfiance ?

Il ne lui avait pas échappé non plus qu'Agnese avait de nouveau parue gênée quand il avait parlé des documents possédés par son père. Sa voix n'était pas très sûre en répondant à la question du comte... Que se cachait-il là-dessous ?

À cet instant de ses réflexions, Gaëtano évoqua soudainement l'image de Belvayre, le voisin de palier des Pellarini... Belvayre si bon, si

complaisant, avait dit Agnese.

Il songea, surpris :

« À quel propos vais-je penser à cet étranger ?... Il ne me plaît pas, c'est vrai, mais je ne vois pas le rapport... »

Cependant, un peu plus tard, tandis qu'il écrivait à Li-Wang-Tsang, cette inexplicable idée lui revint, qu'Agnese, en l'occurrence, avait agi sous une impulsion étrangère... et que l'auteur de celle-ci était le romancier.

Belvayre voulait-il donc éloigner de don Luciano le comte Mancelli ?... Dans quel but ? Gaëtano n'en voyait qu'un seul. Le Français était sans doute épris de la signorina Pellarini, et craignait un rival dans le jeune explorateur qui, venant voir son ancien professeur de chinois, aurait eu occasion de se rencontrer souvent avec Agnese.

« Une telle manœuvre ne prouverait pas en sa faveur, pensa Gaëtano. Mais elle est possible de sa part, car il y a manque de franchise dans le regard. J'ai envie décidément de me renseigner

sur ce Belvayre par mes relations de Paris. Je ne sais pourquoi il m'inspire de la défiance... Quant à Agnese Pellarini, s'il a des vues sur elle, il peut être bien rassuré. Elle est fort jolie, certes, mais je n'aime guère ce genre un peu indolent... et d'ailleurs je ne songe pas du tout au mariage. »

Tout en disant cela, il revoyait un fin visage au teint délicat, et à la bouche rieuse, aux beaux yeux bleus, doux et gais... En levant les épaules, il murmura :

« Qu'ai-je donc à penser toujours à cette jeune Française ?... Jamais, depuis Angiolina, je ne me suis occupé d'aucune femme... Est-ce parce que celle-là lui ressemble ?... Mais je ne veux plus aimer, car je ne veux plus risquer de connaître une pareille souffrance. » Et Gaëtano, résolument, se remit à la rédaction de la lettre destinée au mystérieux Li-Wang-Tsang.

# V

Une dizaine de jours plus tard, Belvayre apprit à don Luciano et à Agnese qu'il venait de recevoir une dépêche de sa mère, annonçant son arrivée pour le lendemain... Il témoignait d'un contentement qui dénotait une grande affection filiale. D'ailleurs, à maintes reprises, il avait dit à ses voisins combien il avait trouvé d'appui et de conseil en « cette mère incomparable », restée veuve toute jeune et qui l'avait élevé, de concert avec un oncle.

— Je suis certain qu'elle vous plaira, dit-il à Agnese qui l'écoutait avec une sympathie émue. Et elle-même a grand désir de vous connaître, ainsi que votre pauvre père, après tout ce que je lui ai raconté de vous.

Dans la matinée du surlendemain, Émilie apprit à sa jeune maîtresse qu'elle avait rencontré M. Belvayre en compagnie de sa mère.

— Une grosse dame blonde, habillée de clair... Elle ne me plaît guère, déclara la servante.

Émilie regardait d'un œil méfiant le romancier depuis quelque temps – exactement depuis le jour où donna Agnese lui avait dit de ne pas introduire le comte Mancelli près de son père, au cas où il reviendrait prendre des nouvelles de celui-ci. L'explication donnée à ce sujet n'avait pas convaincu la vieille servante.

— Moi, je crois au contraire que notre pauvre signor éprouverait du contentement à le voir... Et puis, le signor comte, qui est un homme si intelligent, qui connaît ces diables jaunes de là-bas, arriverait peut-être à comprendre ce que veut dire don Luciano quand il cherche à parler avec ses pauvres yeux... et qu'il a l'air, sainte madone !... de nous supplier...

Mais quoi ?... quoi ?... Veut-il nous crier d'aller à la recherche de notre Fabrizzio ?... Sait-il où l'on pourrait le trouver ?

— Hélas ! ma vieille Émilie, le comte Mancelli ne pourra pas mieux que nous saisir la pensée de mon malheureux père !... M. Belvayre, qui est lui

aussi un homme de grande intelligence, s'y est essayé en vain.

Émilie grommela :

– Le signor Belvayre... le signor Belvayre, ce n'est pas la même chose... Don Gaëtano connaît le pauvre maître depuis longtemps...

Puis, s'interrompant, l'air soupçonneux, elle demanda :

– Est-ce que ce ne serait pas le Français qui vous aurait donné l'idée que la vue du signor comte pourrait impressionner don Luciano ?

Agnese rougit un peu.

– C'est lui, en effet, Émilie. Mais je suis tout à fait de cet avis.

La servante fronça ses épais sourcils restés noirs.

– De quoi se mêle-t-il, cet étranger ?... Vous l'écoutez beaucoup trop, signorina... Et tenez, que votre vieille Émilie vous dise une chose... Ne vous laissez pas tourner la tête par lui, car je n'ai pas dans l'idée qu'il soit un jeune homme sérieux...

Agnese rougit plus fort, en ripostant d'un air mécontent :

– Quelles imaginations te fais-tu là ?... M. Belvayre est d'ailleurs toujours très correct, et je ne sais ce que tu as contre lui après les preuves d'amitié, de dévouement qu'il nous a données.

Émilia marmotta :

– Bah ! bah ! Il a peut-être une raison !

La vieille femme, tout comme le comte Mancelli, soupçonnait Belvayre d'avoir des vues matrimoniales sur donna Agnese et d'éloigner dans ce but ceux qui pouvaient devenir des rivaux.

Or, un mariage de ce genre ne pouvait convenir à une descendante des Pellarini. Ceux-ci appartenaient à une vieille famille noble... et lui, ce Français, d'où sortait-il ? On ne savait rien de lui, au fond.

Tandis que le comte Mancelli !... Ah ! celui-là c'était autre chose !... Et un jeune homme si bien, si sérieux !... Non. Émilia ne laisserait pas le Belvayre réussir dans ses petites combinaisons,

sans tout au moins faire ses efforts pour l'en empêcher.

En ces dispositions d'esprit, la servante introduisit sans empressement la mère et le fils, quand, ce jour où elle les avait rencontrés, ils se présentèrent dans l'après-midi chez les Pellarini.

M<sup>me</sup> Belvayre était une grande et belle femme un peu forte, aux cheveux blonds grisonnants. Son visage avait dû être frais, assez agréable ; mais il s'empâtait maintenant et se couperosait... Les yeux s'abritaient derrière des lunettes noires, pour cause de vue délicate, avait dit son fils. La phisyonomie, quand elle ne se surveillait pas, donnait une impression d'énergie un peu dure – ce qui, d'ailleurs, existait également chez Belvayre. Mais elle savait aussi fort bien s'adoucir, prendre une apparence de bonté attendrie... L'aspect général était distingué, la tenue correcte, mais sans goût. Telle que, M<sup>me</sup> Belvayre plut à Agnese, qu'elle combla de marques d'intérêt affectueux, de félicitations habilement glissées sur son dévouement filial – le tout avec un accent germanique qui s'expliquait

par le fait qu'elle était Alsacienne, ainsi que son fils l'avait appris aux Pellarini.

Quelques jours plus tard, Belvayre se rendit avec elle à la villa Tecci, donna Paola ayant vivement exprimé le désir de faire sa connaissance. Ils s'y rencontrèrent avec le comte Mancelli, qui venait d'arriver et causait avec M<sup>lle</sup> de Varsac... Le romancier, tout en saluant Fabienne, glissa un coup d'œil méfiant vers Gaëtano. Celui-ci s'en aperçut et songea, fort agacé :

Voyons, que lui prend-il, à cet individu ?... prétend-il aussi à M<sup>lle</sup> de Varsac ?

Avec cette idée en tête, il observa plus attentivement Belvayre, au cours de cette visite qui se prolongea de part et d'autre, car donna Paola fit servir des rafraîchissements et retint ses hôtes jusqu'à l'heure du dîner... Or, il remarqua l'empressement du Français près de sa compatriote, la lueur plus vive de son regard, quand il se posait sur elle. Il apparaissait très évident que Fabienne lui plaisait fort, et qu'il la courtisait, assez discrètement d'ailleurs, toutefois

de manière suffisante pour que la jeune fille s'en aperçût.

Mais en ce cas, Agnese Pellarini ?... Quel jeu jouait-il près d'elle ?

Sourdement irrité contre le romancier, car lui aussi, décidément, devenait amoureux, Gaëtano eut du moins la satisfaction de constater que Fabienne témoignait à Belvayre une certaine froideur. Très visiblement, elle n'encourageait pas ses avances... Un peu rassuré, le comte se mêla à la conversation générale. Il était question de don Luciano. M<sup>me</sup> Belvayre dit avec regret :

— Je n'ai pu malheureusement le voir. Les visites l'agitent, l'impressionnent, paraît-il... Même celles de ses meilleurs amis.

Donna Paola répliqua d'un ton surpris :

— Il n'y a pas longtemps, en tout cas. Agnese, que j'ai rencontrée voici une quinzaine de jours, me disait au contraire que ces visites distrayaient un peu le malheureux de ses terribles pensées, et qu'il se montrait ensuite moins douloureusement absorbé pendant quelque temps.

Belvayre hocha la tête.

– Donna Agnese a dû reconnaître depuis lors qu'elle se faisait des illusions à ce sujet. J'avoue que, sans le lui dire, j'avais déjà l'impression que ce pauvre don Luciano souffrait de l'impuissance d'exprimer sa pensée en présence de ses visiteurs.

– Et vous avez fini par faire part de cette impression à la signorina Pellarini ?

C'était Gaëtano qui parlait ainsi, d'un ton fortement nuancé d'ironie.

Belvayre eut une légère contraction du visage, un éclair de colère passa dans ses prunelles grises.

Mais il répliqua d'un ton calme :

– J'ai cru de mon devoir de lui communiquer mon idée, pour épargner un surcroît de souffrance à ce malheureux.

M<sup>me</sup> Belvayre appuya chaleureusement :

– C'était en effet ton devoir, Marcel... Il arrive que ceux qui vivent constamment près des malades et des infirmes ne s'aperçoivent pas de ce qui frappe les yeux de personnes étrangères,

pour peu que celles-ci soient un peu observatrices – ce qui est précisément le cas de mon fils. Donna Agnese me disait hier qu'il possède une singulière perspicacité pour lire dans le regard de son père.

Gaëtano objecta, un sourire légèrement sarcastique aux lèvres :

– Mais, madame, qui nous assure que la traduction libre des pensées de don Luciano, par M. Belvayre, est réellement la bonne ?

Le romancier eut un imperceptible tressaillement, et Gaëtano, qui le guettait, vit de nouveau se glisser vers lui le coup d'œil de colère défiante.

Cependant, toujours calme, mais avec une pointe d'arrogance, Belvayre riposta :

– Je ne prétends pas à l'inaffabilité, croyez-le. J'ai simplement exprimé mon avis à la signorina Pellarini, qui a d'elle-même reconnu, après réflexion, la réelle mauvaise impression produite sur son père par ces visites, tout amicales qu'elles soient.

Gaëtano n'insista pas... Il était d'ailleurs fixé : Belvayre était l'instigateur de la décision d'Agnese au sujet de son père... Et celle-ci coïncidait précisément avec la visite prévue du comte Mancelli.

« Voilà qui serait à surveiller, songeait le comte en quittant la villa Tecci. Oui, je voudrais savoir le but que poursuit cet étranger... Il me déplaît toujours davantage... et son Alsacienne de mère n'a rien non plus qui m'inspire de la sympathie. »

Devant lui, précisément, la mère et le fils s'en allaient, retournant à pied vers la ville. M<sup>me</sup> Belvayre avait une démarche disgracieuse, mais, incontestablement, il existait chez elle, comme chez son fils, une réelle distinction et ils avaient tous deux l'aisance de gens du monde.

Tandis que Gaëtano se faisait ces réflexions, le romancier s'entretenait avec sa mère, à mi-voix... Il disait :

— Je me défie de ce Mancelli... C'est un homme à surveiller, car il me paraît de la race des gens trop clairvoyants.

— Il a une physionomie fort intelligente. Ce ne doit pas être en effet un adversaire à dédaigner.

Après un instant de silence, M<sup>me</sup> Belvayre reprit en levant sur son fils ses yeux gris au regard scrutateur :

— Elle a l'air de beaucoup te plaire, cette demoiselle de Varsac ?

— Elle est assez jolie et séduisante pour cela, convenez-en ?

— J'en conviens volontiers. Mais elle ne me paraît pas une jeune personne avec qui l'on puisse plaisanter, Ludwig.

— Qui vous dit que je veuille plaisanter avec elle ?... Marcel Belvayre est un homme sérieux, ma mère.

Et un rire assourdi passa entre les lèvres du jeune homme.

M<sup>me</sup> Belvayre secoua la tête.

— Marcel Belvayre, peut-être... Mais « l'autre » a coutume de ne pas résister à ses fantaisies.

– Eh bien, que diriez-vous si je l'épousais ?

Sa mère eut un brusque mouvement de stupéfaction.

– Tu es fou !

– Non pas ! Je suis célibataire, ne l'oubliez pas... « absolument libre » de contracter mariage, si cela me chante.

– Tu ne commettrais pas cette chose... monstrueuse... Tu ne te mettrais pas dans des embarras pareils ?

– Quels embarras ? Tout est en règle, M<sup>lle</sup> de Varsac serait très légitimement M<sup>me</sup> Belvayre... Au bout de deux ou trois ans, pour ne pas prolonger la situation qui, à la longue seulement, pourrait devenir embarrassante, nous divorcerions – je m'arrangerais pour qu'elle arrive à cela – et si nous avions des enfants, je les lui laisserais avec une pension calculée sur les revenus d'un romancier assez peu vendu. Ne voilà-t-il pas un petit plan bien arrangé pour contenter ce que vous appelez ma fantaisie, et ce que je nomme, moi, une très réelle passion ?

– Tu es trop cynique, Ludwig !... Mais je veux croire que tu plaisantes... Autrement, vois-tu que tout soit découvert, et qu'on t'accuse de...

Il eut un léger mouvement d'épaules.

– On ne découvrirait rien, soyez tranquille !... mais je crains fort que la jeune personne n'accueille pas favorablement mes hommages. Elle me tient un peu à l'écart, depuis quelque temps surtout... Depuis qu'elle connaît ce Mancelli. Lui aussi paraît la trouver à son goût...

– Eh bien, laisse-les donc s'épouser tranquillement, si cela leur plaît, et ne t'occupe plus de cette jeune fille... Crois-en mes conseils, Ludwig, tu ferais une sottise, à ton point de vue personnel... et aussi un fort vilain acte.

Belvayre ricana un peu.

– Bah ! j'ai la conscience large !... Et puis, c'est une Française, circonstance atténuante... Mais le comte Mancelli se présente pour moi comme une sérieuse pierre d'achoppement. Il me déplaît au plus haut point, cet individu. Il faudra, si Fabienne me refuse, que j'arrive à empêcher ce

noble signor de l'épouser, au cas où il en aurait l'idée...

Dans les yeux qui savaient être si caressants passaient des reflets durs, et la mâchoire, en avançant un peu, donnait un soudain caractère de férocité à la physionomie.

M<sup>me</sup> Belvayre dit tout bas :

– Surveille-toi, Ludwig !... Surveille-toi...

Instantanément Belvayre redevint le jeune homme à l'air tranquille, aimable, séduisant, qui plaisait généralement à tous.

Deux jours plus tard, Gaëtano reçut la réponse des amis de Paris auxquels il avait demandé des renseignements sur Belvayre.

Ces renseignements étaient excellents... Belvayre avait une petite notoriété littéraire et collaborait à plusieurs revues de deuxième ordre. Comme vie privée, sa réputation était bonne. Il semblait avoir une certaine fortune et vivait confortablement, sans dépenses exagérées. De temps à autre, il recevait la visite de sa mère qui

habitait l'Alsace... Et fréquemment il s'absentait pour quelque voyage – sa grande distraction.

« En somme, un homme fort honorable, estimé de ceux qui le connaissent », concluaient les correspondants de Gaëtano.

Le jeune explorateur hocha la tête, en repliant les lettres pour les ranger soigneusement.

Honorable, c'était possible, à certains points de vue... Mais cette façon d'éloigner les amis de don Luciano ne prouvait pas en faveur de la droiture de ses intentions.

« Enfin, cherche-t-il à épouser Agnese Pellarini ? Et, en ce cas, pourquoi courtise-t-il M<sup>lle</sup> de Varsac ? » songeait Gaëtano avec irritation.

Car, décidément, il devenait amoureux... Il lui fallut bien s'en convaincre les jours suivants, quand il s'aperçut qu'il recherchait les occasions de rencontrer la jolie Française. Lui, si peu mondain, acceptait toutes les invitations dans les maisons où il pouvait espérer retrouver donna Paola et sa jeune amie. La sympathie, d'ailleurs,

paraissait réciproque. Fabienne accueillait le comte Mancelli avec un air de contentement qui, si peu fat que fût celui-ci, ne pouvait lui échapper.

Ils causaient souvent ensemble, et l'intelligence peu profonde, mais très assimilatrice de la jeune fille s'intéressait vivement aux récits de l'explorateur, aux projets de voyages qu'il lui faisait connaître.

Un jour, elle dit avec une petite moue :

— Je vois que vous avez l'humeur bien aventureuse, don Gaëtano !... Chez vous, les repos au logis seront toujours courts.

Il riposta :

— Non, si le logis était habité, si j'y trouvais une affection prête à m'accueillir.

Dans son regard passait une lueur d'émotion amoureuse... Et Fabienne rougit légèrement, tandis que son cœur battait plus vite.

Donna Paola finissait par s'apercevoir de l'attrait qui rapprochait les deux jeunes gens, à chacune de leurs rencontres... Tout d'abord,

vexée que Fabienne eût refusé son neveu, dont elle lui avait transmis la demande, elle avait vu avec quelque mauvaise humeur cette mutuelle sympathie. Mais chez elle, les impressions changeaient vite... Au bout de quelque temps, elle convint en son for intérieur que ce mauvais sujet de Camillo n'était pas digne de Fabienne, et que don Gaëtano était tout à fait le mari qu'il lui fallait.

Aussitôt, elle confessa M<sup>lle</sup> de Varsac, ce qui d'ailleurs ne fut pas bien difficile.

— Certainement, le comte Mancelli me plaît beaucoup. Je serais heureuse de devenir sa femme, car je le crois bon et sérieux.

— Il ne vous a rien dit, chère petite, qui puisse vous faire penser qu'il partage vos sentiments ?

— Non, rien... Mais il me semble que je ne lui suis pas indifférente.

— Et moi, j'en suis sûre. Gaëtano n'a jamais accordé à aucune femme l'attention dont vous êtes l'objet... Allons, chère enfant, je vais m'occuper de cela...

Fabienne l'interrompit vivement.

– Non, je vous en prie, donna Paola. Je désire qu'il se décide de lui-même... si vraiment il a cette idée, car peut-être ne songe-t-il pas du tout à se marier, préférant conserver sa liberté pour continuer sans entraves sa carrière d'explorateur.

– Bah ! bah ! si vos beaux yeux l'ont charmé... Enfin, nous verrons... Je ferai ce que vous voudrez, naturellement, bien que, dans ces cas-là, un petit mot bien placé avance beaucoup les affaires.

Mais Fabienne voulait avoir le premier aveu de Gaëtano sans intermédiaires... Et pour cela, elle aimait mieux attendre plus longtemps cette heure qui décidait de son avenir.

## VI

M<sup>me</sup> Belvayre, en venant à Florence, avait apporté la réponse du savant ami de son fils, au sujet des documents chinois et des papiers trouvés dans les chaussures de don Luciano... Les premiers restaient indéchiffrables. Quant au plan, il demeurait obscur, la note qui l'accompagnait ne se rapportant aucunement à lui. Il y était question d'un prêtre de la religion bouddhique et de sa sépulture, très vénérée, car il avait une grande réputation de sainteté.

Agnese avait un peu espéré que ces papiers donneraient un indice permettant de rechercher Fabrizzio, ou tout au moins de conjecturer de son sort. M<sup>me</sup> Belvayre et le romancier s'efforcèrent d'adoucir cette déception, de relever le courage de la jeune fille.

— Votre pauvre père finira par guérir, vous verrez, disaient-ils. Vous consulterez d'autres

médecins, et nous arriverons bien à trouver celui qui aura raison de ce douloureux état mental.

La mère se montrait aussi dévouée, aussi complaisante que le fils. Elle entourait Agnese de soins maternels, lui donnait de judicieux conseils au sujet de sa santé, venait passer de longs moments près de l'infirme pour lui faire la lecture.

— Ah ! cher père, quels charmants voisins nous avons, disait la jeune fille à don Luciano.

Du regard, il semblait approuver... L'apparition de M<sup>me</sup> Belvayre et de son fils paraissait lui causer une réelle satisfaction. Sa fille le remarquait et faisait part de cette impression à Belvayre.

— Oui, oui, un ou deux bons amis, cela suffit pour le distraire sans le fatiguer... Je l'avais bien pensé, voyez-vous.

Agnese faisait plus que jamais grand cas de la clairvoyance du romancier, à laquelle s'ajoutait celle de la mère, qui paraissait avoir une prodigieuse facilité pour saisir la pensée de don

Luciano... Il est vrai, comme l'avait dit naguère avec quelque ironie le comte Mancelli, que personne ne pouvait contrôler le bien-fondé de cette divination. Mais Agnese, confiante et envoûtée, ne voyait pas si loin, et croyait aveuglément la mère et le fils.

Elle pleura beaucoup quand, après un mois de séjour. M<sup>me</sup> Belvayre quitta Florence pour regagner Paris.

— Je reviendrai, chère mignonne, disait la mère du romancier en la serrant dans ses bras. Et puis, songez à notre projet... Nous pourrions nous retrouver là-bas, du moins pour quelque temps.

Il s'agissait d'une installation à Lausanne que Belvayre conseillait beaucoup à Agnese, afin qu'elle y consultât pour son père. M<sup>me</sup> Belvayre avait appuyé fortement cette idée de son fils, et il était convenu que lorsque Agnese s'y déciderait, elle irait passer quelque temps près de la jeune fille, dans cette ville qu'elle connaissait pour y avoir fait de fréquents séjours.

Peu de temps après ce départ, Gaëtano monta jusqu'à l'appartement des Pellarini. Il ne voulait

pas demander à voir Agnese, mais simplement s'informer des nouvelles de don Luciano près de la servante.

Émilie, qui lui ouvrit, dit aussitôt :

– Ah ! Excellence, donna Agnese n'est pas là !

– Je n'aurais pas en tout cas voulu la déranger, Émilie. Dites-moi seulement comment va votre pauvre maître ?

– Toujours le même, hélas !

Et, secouant la tête, la vieille femme ajouta :

– Je ne crois pas qu'il guérisse jamais... Donna Agnese, elle, a encore de l'espoir...

– Elle a raison. Dans ces sortes d'affections, jamais on ne peut savoir si quelque événement, quelque choc ne déterminera pas une réaction favorable.

– Non, Excellence, voyez-vous, ce n'est pas cela... Pour que mon pauvre maître redevienne comme avant, il faut que celui qui lui a jeté ce sort terrible le lui enlève... Et pour cela, il faudrait savoir...

Gaëtano eut un tressaillement léger... Il était tout à fait de l'avis d'Émilie, sauf qu'il donnait un autre nom à ce qu'elle appelait « sort ». Mais lui savait... ou du moins soupçonnait...

La servante poursuivit :

– C'est terrible, qu'il ne puisse rien nous indiquer... Pourtant il y a des moments où il a l'air de dire tant de choses avec ses pauvres yeux !

À cet instant, une sonnerie retentit.

– C'est lui qui m'appelle... Excusez-moi, Excellence...

Comme Émilie se détournait, elle eut une exclamnation étouffée.

– La porte de sa chambre était ouverte ! Il a dû entendre votre voix. Excellence, et sans doute veut-il vous voir.

– Je ne le puis, Émilie, en l'absence de donna Agnese. Elle m'a dit qu'elle craignait que ma vue impressionnât son père, à cause de ce pays de Chine que je lui rappellerais...

– Avec ça qu'il n'y pense pas tout le temps, le

malheureux !... Ce sont des idées que le signor Belvayre donne à la signorina. Mais moi, je crois au contraire...

La sonnerie se fit entendre de nouveau. Émilie se précipita tout en disant :

– Attendez, je vous en prie, Excellence !

Le comte Mancelli se trouvait fort perplexe... Il jugeait délicat, après ce que lui avait dit Agnese, d'avoir l'air de profiter de son absence pour s'introduire près de don Luciano... D'autre part, si le pauvre homme souhaitait le voir ?... S'il s'agissait de déjouer une manœuvre de Belvayre ?

Émilie reparut bientôt, en déclarant :

– C'est vous qu'il veut, certainement, Excellence !... À mes questions, il regardait toujours vers la porte... Et quand je lui ai demandé : « C'est le comte Mancelli que vous désirez voir, don Luciano ? » il a fait son signe des paupières qui veut dire « oui ».

Gaëtano songea :

« Allons, tant pis ! Il m'est impossible de

refuser cela à ce pauvre homme, auquel, peut-être, je puis être utile. »

Émilie ouvrait devant lui la porte de la chambre... il entra, et s'avança vers le fauteuil où se tenait assis don Luciano.

Dans les yeux de l'infirme, une lueur brilla.

Le jeune homme dit avec émotion :

– Cher don Luciano, j'ai appris avec douleur de quel malheur vous avez été frappé. Vous savez qu'elle était mon affection pour vous... Je serais donc bien heureux si je pouvais vous rendre quelque service.

Les paupières dirent « oui ».

– Est-ce pour rechercher Fabrizzio ?... Avez-vous la certitude qu'il soit mort ?

Les paupières répondirent : « non ».

– Alors, vous souhaiteriez que je m'occupe de connaître son sort ?

– Oui.

– Mais il me faudrait quelques indices... Je ne sais même pas en quel point de la Chine vous est

advenue cette terrible aventure...

Le regard de l'infirme parlait, parlait... mais, hélas ! Gaëtano n'en comprenait pas le langage.

– On vous a trouvé, m'a-t-on dit, aux portes de Hang-Tsin... Est-ce là aussi que Fabrizzio a disparu ?

– Non.

– L'a-t-on mis à mort devant vous ?

– Non.

– Alors, on vous a séparé de lui ?

– Oui.

– Des Chinois ?... appartenant à une secte secrète ?

– Oui.

Et dans les yeux noirs passa une expression de terreur.

– Les Frères du silence ?

– Oui.

– Vous avez voulu pénétrer un de leurs secrets ?

– Oui.

– Pauvre don Luciano !... J'essayerai de savoir quelque chose, au sujet de Fabrizzio... Mais je voudrais connaître à peu près le lieu où vous survint cette aventure...

Son regard faisait le tour de la pièce et s'arrêtait sur une bibliothèque qui en occupait l'une des parois.

Là, sur une étagère, se voyaient des cartes collées sur toile, soigneusement pliées.

Gaëtano alla vers le meuble, l'ouvrit, déplia ces cartes.

Les yeux de l'infirme le suivaient avidement.

Le comte, ayant ce qu'il cherchait, revint à don Luciano ; devant celui-ci il étala une carte de Chine, et, successivement, désigna chaque point de l'Empire, en demandant :

– Est-ce ici ?

Quand il mit son doigt sur le massif montagneux du Kou-Kou-Noor, don Luciano eut un tressaillement, et les paupières dirent « oui ».

— Ah ! ce serait là ?... Mais en quel endroit ?... Ce massif est inhabité, presque inconnu... Et comment expliquer que l'on vous ait trouvé à six cents kilomètres de là ?

Les yeux parlaient toujours, essayaient de se faire comprendre, désespérément...

Puis ils se baissèrent, regardèrent à terre, se fixèrent pendant un moment sur les pieds chaussés de pantoufles que don Luciano allongeait sur un coussin.

Gaëtano songeait :

« Que veut-il dire ?... Que veut-il dire, le malheureux ? »

L'infirme, relevant les yeux, les attacha sur le jeune homme, semblant demander avec angoisse :

— Avez-vous compris ?

— Non, don Luciano... Mais je vais chercher... Je vais réfléchir... N'avez-vous rien dans vos documents qui puisse m'éclairer ?

Don Luciano répondit « oui », et de nouveau regarda ses pieds, puis encore Gaëtano, avec ce

même air d'interrogation angoissée.

— Que voulez-vous dire ?... Je ne comprends pas, mon pauvre cher ami.

Les yeux noirs s'emplirent d'une navrante détresse... Et, lentement, sur les joues creusées, coulèrent deux larmes.

Cette vue émut Gaëtano jusqu'au fond du cœur... Laissant glisser la carte à terre, il se pencha et entoura de ses bras le cou du savant.

— Ne vous tourmentez pas, don Luciano ! Je ferai mon possible pour connaître le sort de Fabrizio et pour le sauver, s'il en est temps encore.

Un dououreux effroi apparut dans le regard de l'infirme. Ses paupières firent :

« Non, non. »

— Pourquoi cela ?... Je serai prudent, ne craignez rien. Mais il faut tenter quelque chose... Et j'espère que vous sortirez un jour de cet état, cher don Luciano.

Les yeux noirs, sous leur buée de larmes, devinrent plus dououreux, encore.

Ce regard disait clairement : « Je n'ai aucun espoir. »

– Ne vous découragez pas... Un jour ou l'autre, sait-on !... Maintenant, je vous quitte et si je découvre quelque indice intéressant, je vous le ferai savoir.

Une fois encore, don Luciano regarda ses pieds, puis releva sur le comte Mancelli des yeux qui essayaient toujours de se faire comprendre... des yeux qui révélaient l'atroce détresse de cet homme condamné au silence, alors que lui seul pouvait faire connaître le sort de son fils, donner des indications qui, peut-être, permettraient de le sauver.

Et ce regard d'angoisse, de supplication, de douleur désespérée, suivit le jeune homme qui sortait de la chambre bouleversé par cette tragique situation.

Émilie, qui s'était retirée discrètement, apparut dans le vestibule... Elle demanda tout bas :

– Eh bien, qu'en dit Votre Excellence ?  
– C'est affreux !... Le malheureux !... Je vais

essayer de connaître quelque chose au sujet de son aventure. Mais les indications que je possède sont beaucoup trop vagues pour que je sache comment me diriger... Quand je lui ai demandé s'il n'avait pas quelque document susceptible de m'aider, don Luciano m'a répondu affirmativement. Mais je n'ai pu comprendre ensuite ce qu'il a voulu me dire. Il regardait ses pieds...

– Il regardait ses pieds ?... Eh ! Excellence, il pensait peut-être aux papiers que le cordonnier a trouvés cachés dans les semelles de ses chaussures !

– Des papiers ?... cachés ?

– Mais oui... Donna Agnese n'en a pas parlé à Votre Excellence ?

– Pas du tout.

– C'est curieux !... Eh bien, sur un des papiers, il a des lignes tracées, comme un plan... sur l'autre, c'est de l'écriture chinoise, paraît-il. Donna Agnese les a donnés au signor Belvayre, qui a fait traduire par un savant de son pays. Mais

il paraît qu'on n'y a rien trouvé qui puisse servir pour retrouver notre pauvre don Fabrizzio, ni pour savoir ce que tous les deux sont allés faire là-bas.

Gaëtano murmura pensivement :

– Ah ! elle les a donnés à Belvayre ?

Le soupçon s'insinuait en lui, tandis qu'il quittait Émilie... Pour que don Luciano eût caché ces papiers, il fallait qu'ils représentassent quelque chose de précieux. D'ailleurs, le jeune homme voyait maintenant ce que l'infirme avait voulu lui faire comprendre, tout à l'heure. Ce document qui pouvait mettre sur la trace de Fabrizzio, c'était celui que l'on avait découvert dans la semelle de ses chaussures.

Cependant Belvayre le prétendait sans importance... Fallait-il penser que le romancier avait intérêt à conserver pour lui ce qu'il pouvait y avoir découvert ? L'affaire, en ce cas, devenait grave... Et Agnese – sans en avoir conscience, Gaëtano en était persuadé – se faisait la complice d'un coquin.

Mais comment être sûr ?... Il aurait fallu que le comte Mancelli pût prendre connaissance de ces papiers... Agnese les avait-elle en sa possession ? Belvayre pouvait ne les lui avoir pas rendus...

Gaëtano, perplexe, se demandait s'il devait parler de tout cela à la jeune fille, lui dire ses craintes, ses soupçons...

Oui, il le fallait, pour ce pauvre don Luciano. Ce serait affreux, de ne pas chercher à le défendre contre les intrigues d'un misérable.

En conséquence, Gaëtano décida qu'il retournerait quelques jours plus tard chez les Pellarini, et parlerait sérieusement à Agnese.

Émilie, de son côté, n'avait pas cru devoir cacher à sa jeune maîtresse ce qui s'était passé. Agnese s'en montra d'autant plus irritée que son père, après cette visite du comte Mancelli, sembla fort agité, anxieux, tourmenté, ce jour-là et les suivants. Son regard, sans cesse, paraissait demander quelque chose, et s'emplissait d'une détresse poignante en voyant qu'on ne comprenait pas.

Belvayre s'aperçut de cet état en venant voir ses voisins, vers la fin de cet après-midi où Émilie avait fait entrer l'explorateur près de son maître... Il interrogea Agnese, qui, avec sa confiance habituelle, lui apprit ce qui était advenu.

Le romancier retint une grimace de déplaisir, très habilement, se mit en devoir de prévenir la jeune fille contre le comte Mancelli... Celui-ci, d'après lui, devait être un ambitieux, désireux de mettre le nez dans les travaux de son ancien professeur, pour s'en approprier les mérites... pour y chercher, peut-être, quelque profitable affaire. Il fallait que la signorina Pellarini prit garde... Elle était si bonne, si confiante...

Ces soupçons, insinués discrètement, prenaient possession de l'esprit d'Agnese, d'autant mieux qu'elle se laissait chaque jour plus complètement dominer par Belvayre...

Nature à la fois orgueilleuse et faible, elle était une marionnette entre les mains de cet homme souple, habile, sachant flatter à propos, et qui, en même temps, imposait sa volonté tenace et se

faisait craindre sans qu'on en eût conscience.

Aussi la jeune fille se trouvait-elle bien préparée, quand, un après-midi, le comte Mancelli se présenta, demandant à la voir.

Belvayre lui avait dit :

– S'il revient, recevez-le, et montrez-lui clairement que vous n'entendez pas le voir se mêler de ce qui ne le regarde aucunement.

Elle le lui montra si bien, avec une froissante maladresse, que Gaëtano la quitta, profondément irrité, en disant avec indignation :

– Vous vous laissez conduire par cet étranger... Je dirais : tant pis pour vous ! si votre malheureux père n'en devait pas être la victime... Prenez garde, donna Agnese ! Un jour, vous vous repentirez amèrement d'avoir mis votre confiance en ce Belvayre, et de vous être aliéné un fidèle ami de don Luciano.

Ces paroles firent impression sur la jeune fille, quoi qu'elle en eût... Quand le comte Mancelli se fut éloigné, elle demeura toute saisie de malaise, et pendant quelque temps, un doute passa dans

son esprit...

Si pourtant, don Gaëtano disait vrai ?... Si quelque indication importante se cachait dans ces papiers que le savant, ami de Belvayre, avait conservés avec les autres documents qu'il souhaitait étudier encore ? Ce que, d'ailleurs, il n'avait fait qu'après en avoir demandé l'autorisation à la signorina Pellarini par l'intermédiaire du romancier.

Elle ne doutait pas de Belvayre, mais seulement de ce savant, qui pouvait chercher à s'approprier des documents intéressants. Belvayre était le premier trompé, certainement...

Elle songeait à demander à son père si vraiment il voulait que le comte Mancelli prît connaissance de ces papiers, quand Belvayre se présenta... Il avait toujours le talent d'arriver au moment où quelque circonstance défavorable se produisait pour lui, menaçant de détruire l'œuvre patiemment élaborée. Cet à-propos n'avait d'ailleurs rien de merveilleux. Dans la porte de son appartement, faisant face à celle des Pellarini, était pratiqué un petit judas grillagé, derrière

lequel son domestique – un Alsacien comme M<sup>me</sup> Belvayre – guettait les allées et venues, surveillait tous ceux qui se présentaient chez les voisins. S'il voyait quelque chose d'inquiétant, il prévenait par le téléphone son maître qui lui indiquait toujours, avant de sortir, le lieu où il se trouverait... C'est ainsi qu'aujourd'hui, le romancier avait appris que le comte Mancelli s'était présenté pour voir donna Agnese. Aussi accourait-il très vite, calme en apparence, prêt à la lutte patiente et souple.

Il vit aussitôt l'émotion d'Agnese... Avec sollicitude, il s'informa :

– Qu'avez-vous donc, chère petite amie ? Que vous est-il arrivé ?

Elle répondit :

– Le comte Mancelli est venu.

– Ah ! vraiment !... Cette visite prévue était en effet un grand ennui pour vous. Mais je suis sûr que vous vous en êtes tirée parfaitement, donna Agnese ?

Il n'avait pas l'air d'interroger... C'était une de

ses forces, cette affectation de discrétion ; Agnese y fut prise une fois de plus. Elle raconta tout son entretien avec don Gaëtano, et avoua même ses doutes au sujet du savant français.

De temps à autre, tout en l'écoutant, Belvayre murmurait en hochant la tête :

– Très fort, ce comte Mancelli... Un homme dangereux... Oui, oui, je vous l'avais dit...

Et quand elle se tut, il commença de lui prouver l'habileté sans scrupules de don Gaëtano, la manœuvre que celui-ci avait tentée, en se servant de don Luciano, de la confiance que celui-ci avait dû garder en son ancien élève... En peu de temps, les doutes, les inquiétudes s'enfuirent de l'esprit d'Agnese. Il fut convenu avec Belvayre qu'elle ne dirait mot à son père du comte Mancelli dont la visite l'avait si fort agité... Quand le romancier la quitta, il avait encore fortifié son empire sur cette faible volonté, qu'il tenait à la fois par la persuasion, la crainte, la flatterie.

Mais il restait pour lui un point noir dans la situation : Émilie, dont l'antipathie ne lui avait

pas échappé, dont les confidences d’Agnese lui avaient laissé deviner la méfiance à son égard.

C’était cette vieille femme qui avait introduit le comte près de don Luciano... elle qui lui avait parlé des papiers... Elle pouvait encore, de façon ou d’autre, gêner Belvayre dans l’accomplissement de ses desseins...

En mettant la clef dans la serrure de son appartement, le romancier murmura, avec ce mouvement de mâchoire qui changeait sinistrement sa physionomie.

– Tant pis pour elle !

## VII

Deux mois avaient passé, depuis le retour de Gaëtano à Florence. Il s'était rencontré plus d'une fois avec Fabienne, mais ne lui avait pas fait encore sa déclaration.

Bien que très épris, il hésitait toujours...

De caractère assez indépendant, ne voulant pas renoncer aux voyages d'études pour lesquels il se passionnait, il craignait le mariage qui entraverait la pleine liberté dont il avait joui jusqu'ici.

Fabienne le devina, et, avec sa finesse féminine, elle lui fit comprendre qu'elle saurait accepter cette carrière d'explorateur qui éloignerait souvent d'elle son mari.

Ce fut à une garden-party, dans les magnifiques jardins d'une Anglaise amie de donna Paola, que Gaëtano se décida enfin à parler.

M<sup>lle</sup> de Varsac mit sa petite main dans la sienne, en disant avec un sourire ému :

— Je n'ai malheureusement personne à qui demander d'autorisation, puisque je suis sans famille. Aussi vais-je vous répondre aussitôt, don Gaëtano : oui, c'est avec grande confiance que j'accepte de devenir votre femme.

Gaëtano baissa les jolis doigts, et, très ému aussi, remercia chaleureusement la jeune fille.

Comme tous deux, en causant, passaient dans une des superbes allées de magnolias qui étaient la principale beauté de ces jardins, ils croisèrent Belvayre et le lieutenant Sanfredi qui causaient en fumant... Le romancier glissa un noir coup d'œil vers les jeunes gens dont la phisyonomie décelait une joie profonde. Ils ne s'en aperçurent ni l'un ni l'autre... Mais Fabienne dit à son compagnon :

— Vous êtes-vous brouillé avec M. Belvayre ?... J'ai remarqué que vous vous saluez à peine.

— Brouillé sans aucune discussion, en tout

cas... Mais il y a des choses qui me déplaisent fortement, chez lui. Je ne puis vous en dire davantage, en ce moment, n'ayant pas de preuves formelles des agissements dont je le soupçonne.

Fabienne murmura :

– Moi non plus, il ne me plaît pas.

Elle rougissait un peu, au souvenir de la déclaration brûlante que Belvayre lui avait faite peu de temps auparavant. Comme en dépit de sa fière et digne réponse, le romancier insistait, elle avait dit avec une hauteur nuancée de mépris :

– Ah ça ! quel homme êtes-vous donc ? et pour qui me prenez-vous, monsieur ?

Belvayre avait murmuré une vague excuse... Mais dans ses prunelles grises, Fabienne, avec un petit frisson d'inquiétude, avait vu passer une lueur de colère – tel un fauve qui voit échapper sa proie.

Depuis lors, elle n'adressait plus la parole au romancier et celui-ci se contentait d'un salut bref quand il la rencontrait.

Tandis que Gaëtano et M<sup>lle</sup> de Varsac

échangeaient ces quelques mots, le lieutenant Sanfredi disait à son compagnon :

– Eh ! eh ! ils ont l'air de bien s'entendre, ces deux-là !... Voilà, je crois, un mariage en perspective.

Belvayre dit avec un air d'indifférence :

– Oui, c'est possible.

Sanfredi le regarda de côté, curieusement.

– J'aurais cru, mon cher, que vous vous seriez mis sur les rangs. Votre jolie compatriote me faisait l'effet de vous plaire furieusement.

Belvayre eut un mouvement d'épaules, en répliquant avec insouciance :

– Elle me plaît beaucoup, c'est vrai. Mais je suis un irréductible célibataire, je crois vous l'avoir déjà dit.

– Ah ! oui, en effet... Il arrive néanmoins parfois qu'on change de résolution quand un joli minois vous agrée... Surtout lorsqu'il est accompagné d'une belle dot.

– Oui, l'un et l'autre étaient assez tentants.

Aussi le comte Mancelli ne les laissera-t-il pas échapper.

Un léger rire de sarcasme ponctua la phrase.

Sanfredi répliqua bonnement :

– Eh ! il a bien raison !... Et la jeune personne ne sera pas malheureuse, car je suis persuadé que don Gaëtano fera un excellent mari.

Avec un rire amusé, il ajouta :

– Ce n'est pas comme moi !

Dans la préoccupation et la douce griserie de ses fiançailles, le comte Mancelli oublia un peu les incidents qui l'avaient amené à soupçonner Belvayre de louches intrigues. Il ne voyait plus le romancier, qui, très occupé, disait-il, par la composition de son œuvre en cours, ne paraissait guère chez donna Paola. D'autre part, la difficulté d'agir contre cet homme, sans preuves, semblait pour le moment difficile à surmonter... Aussi Gaëtano avait-il remis à un peu plus tard l'enquête sérieuse qu'il voulait faire au sujet du Français.

Dans le but de commander son trousseau et ses toilettes, Fabienne partit pour Paris en compagnie de donna Paola. Elles y passèrent quinze jours. La seconde semaine, Gaëtano vint les rejoindre, et tous trois regagnèrent ensemble Florence.

Le lendemain de ce retour, les fiancés causaient dans le petit salon de la villa quand donna Paola rentra d'une course qu'elle venait de faire en ville. Elle annonça :

— J'ai rencontré tout à l'heure Agnese Pellarini, bien chagrine, la pauvre petite ! Sa vieille servante a fait une chute dans la cave, où le domestique de Belvayre l'a trouvée morte.

Gaëtano dit vivement :

— Émilie ?... Pauvre femme ! Le dévouement personnifié ! Je crois bien qu'elle doit manquer à donna Agnese, avec son père dans cet état surtout !

— Agnese était complètement désorientée, paraît-il. Heureusement Belvayre s'est démené pour lui trouver quelqu'un et il a fini par

rencontrer une Suissesse d'un certain âge, parfaite en tous points, qui entoure des meilleurs soins le pauvre don Luciano.

La nouvelle de la mort d'Émilie contrariait fortement Gaëtano. Il avait compris que la vieille servante n'aimait pas Belvayre et comptait trouver en elle à la fois un témoin et une alliée, celle-ci précieuse parce qu'elle demeurait dans la place.

Tandis que, pensif et mécontent, le jeune homme revenait ce soir-là de la villa Tecci – un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, parce que Fabienne, souffrant d'un fort mal de tête, avait dû se coucher aussitôt le dîner terminé – il rencontra le lieutenant Alforda qui, après une vigoureuse poignée de main, lui déclara :

– Je t'enlève, Mancelli, je t'emmène chez Sanfredi, où il y a une gentille réunion... Allons, ne refuse pas... Il ne faut pas abandonner complètement ses anciens camarades, mon cher !

Comme à plusieurs reprises, Sanfredi l'avait invité à le venir voir, Gaëtano jugea qu'il convenait de se débarrasser ce soir de ce qui

constituait pour lui une petite corvée... Il suivit donc Alforda jusqu'à l'appartement élégant où Sanfredi réunissait une joyeuse société qui commençait de mener grand tapage, grâce au champagne généreusement versé.

Il y avait là une dizaine de jeunes officiers, plus trois civils et deux actrices d'un petit théâtre. L'un des civils était Belvayre, qui, à la vue de l'explorateur, ne put réprimer un mouvement de contrariété.

Gaëtano, de son côté, l'avait aperçu... En causant un peu après avec Sanfredi, tout en fumant une cigarette, il lui demanda :

– Tu es donc bien lié avec ce Belvayre ?

– Mais oui, pas mal... Un aimable garçon, qui nous plaît à tous.

À ce moment, le lieutenant Alforda s'approcha du romancier, lui dit quelques mots à l'oreille... Tous deux, se retirant un peu à l'écart, s'entretinrent à mi-voix.

Sanfredi dit en riant :

– Voilà encore Alforda qui a recours aux bons

offices de Belvayre.

– Quels bons offices ?

– Mon cher, il est toujours à court d'argent. Au jeu, sa malchance est persistante ! De plus, il s'est toqué de cette Frida Hulmann, qui lui fait faire des dépenses folles...

Du geste, Sanfredi désignait une des actrices, grande et belle blonde, fort élégante.

Il ajouta, en esquissant une moue de dédain :

– Pas de chic. Mais elle a pris Alforda et le mène par le bout du nez.

– Une Allemande ?

– Oui... Peu de talent, mais un aplomb phénoménal !

Sans quitter des yeux Belvayre qui écoutait d'un air attentif le lieutenant Alforda, Gaëtano fit observer :

– Je ne croyais pas ce Français très riche.

– Non, il a simplement une large aisance.

– Alors, comment peut-il aider efficacement Alforda qui, d'après ce que tu me dis, y va

grandement ?

— Cela, je l'ignore. Alforda est très satisfait de sa complaisance, de son désintéressement, car il demande un intérêt minime, et le porte aux nues. D'ailleurs, il a rendu service à d'autres de nos camarades...

À ce moment, un des jeunes officiers appela Sanfredi... Gaëtano demeura seul, sur le divan où le lieutenant s'était assis pour causer avec lui.

Son regard suivait Belvayre et Alforda qui, tout en continuant de s'entretenir ensemble, se dirigeaient vers une table de jeu où ils s'assirent ; deux autres officiers vinrent les rejoindre, et une partie s'engagea.

Gaëtano songea :

« Eh ! eh ! le signor Belvayre que j'ai entendu prôner comme un homme irréprochable, il a du moins ce vice-là... Pourquoi n'en aurait-il pas d'autres, qu'il serait intéressant de connaître ?...

« Et cet argent qu'il prête à Alforda, où le prend-il ? Tout cela me paraît fort louche. Vraiment, je crois qu'Agnese Pellarini a bien

placé sa confiance ! »

Il comptait ne faire chez Sanfredi qu'une courte apparition, cette tapageuse réunion de jeunes viveurs n'ayant rien qui pût lui plaire... Mais la présence de Belvayre lui fit changer d'avis. Il voulait essayer de recueillir ce soir quelques renseignements à son sujet.

Sur sa demande, Sanfredi le présenta à plusieurs de ses camarades... En causant de choses et d'autres, Gaëtano amenait la conversation sur Belvayre. Éloges chaleureux, amicales appréciations répondait à son enquête discrète...

– Un garçon charmant !... Joueur ? Oh ! sans passion... Pour faire plaisir à ses amis, simplement !... Sérieux ?... Mais oui... et même il faisait gentiment la leçon aux jeunes officiers trop noceurs.

Gaëtano entendit pourtant un autre son de cloche.

Il provenait d'un sous-lieutenant que Sanfredi lui avait présenté sous le nom de Varello. C'était

un grand garçon maigre et brun, d'allure nonchalante. Il avait de beaux yeux noirs, gais à l'ordinaire, mais qui, ce soir, étaient sombres et ironiques. Le champagne, qu'il supportait mal, devait être la cause de ce changement d'humeur.

Au nom de Belvayre, il ricana, et dit, avec un coup d'œil railleur vers le romancier :

– Celui-là ?... Je suis un saint en comparaison de lui, sans me vanter. Mais il fait ses coups en dessous, et se donne des airs de censeur... Vil hypocrite, voilà tout !

Gaëtano essaya d'obtenir des précisions. Mais Varello n'était pas disposé à en dire davantage... Le comte le laissa, en se promettant de cultiver sa connaissance, qui lui paraissait présenter quelque utilité pour le but poursuivi.

Depuis un moment, Belvayre avait quitté le jeu et errait du salon au fumoir, en échangeant un mot avec l'un et l'autre... Alforda, engagé dans une conversation animée avec Frida Hulmann, l'appela au passage.

Gaëtano, qui venait de se lever dans

l'intention de filer à l'anglaise, recula jusque dans les plis d'une portière qui tombait près de lui. Belvayre ne l'avait pas aperçu. Le jeune explorateur, ainsi dissimulé, voyait le groupe, sans toutefois pouvoir entendre les paroles échangées.

Il s'agissait probablement de quelque différend entre Alforda et l'actrice, dont tous les deux faisaient juge Belvayre... Celui-ci ayant prononcé sans doute en faveur de l'officier, Frida Hulmann leva légèrement les épaules, puis se mit à rire en prenant le bras d'Alforda. Tous deux s'éloignèrent... Mais Gaëtano avait eu le temps de voir le coup d'œil échangé entre Belvayre et l'actrice – coup d'œil de maître, donnant impérieusement un ordre, de sa part à lui, tandis que le regard de la jeune femme répondait : « Je comprends... j'obéirai. »

Le comte Mancelli quitta l'appartement de Sanfredi assez satisfait du résultat de ses observations. Tout en revenant vers son logis, il les cataloguait mentalement :

1° Belvayre est joueur... Mais agit-il pour son

plaisir ou pour entraîner ces jeunes gens à faire des dettes qu'il leur fournira les moyens de payer ?...

2° Il se procure de l'argent pour remettre à ces prodiges... Où et comment ?

3° D'après ce que m'a laissé entendre le lieutenant Varello, il ne serait qu'un hypocrite, cachant ses vices sous des dehors sérieux.

4° Il connaît cette Allemande, et suffisamment pour lui intimer ses ordres.

« De plus en plus louche, le personnage. Il serait vraiment utile de voir clair dans son jeu, qui ne doit pas être fort beau. »

Tout en songeant ainsi, Gaëtano arrivait à sa demeure... Le domestique, quand il eut ouvert la porte, lui présenta une lettre sur un plateau.

– Elle est arrivée cet après-midi, Excellence.

Gaëtano prit l'enveloppe de papier vulgaire, sur laquelle s'étalait une suscription en grosses lettres appuyées. Dans sa chambre, il la décacheta et en sortit un papier sur lequel, de la même écriture, étaient inscrits ces mots :

« Le comte Mancelli est averti de ne pas épouser M<sup>lle</sup> de Varsac, s'il veut éviter de grands malheurs pour lui et pour elle. »

Gaëtano, les sourcils froncés, resta un moment immobile, les yeux fixés sur la feuille.

Qui était l'auteur de ce billet anonyme ?... Un soupirant de Fabienne ?... Don Camillo ?... Non, car, d'après ce que le comte Mancelli en entendait dire, il avait l'air de prendre assez gaiement sa déconvenue.

Il en existait d'autres, la jolie Française étant fort admirée. Parmi eux, Belvayre...

Gaëtano leva les épaules.

– Lui ou un autre, peu m'importe... Voilà tout ce que cela mérite.

Il allait déchirer la feuille... Mais, se ravisant, il la plia et l'enferma dans un tiroir de son bureau, en murmurant :

– Il est toujours utile de conserver ces choses-là !

## VIII

Le mariage du comte Mancelli et de Fabienne de Varsac fut célébré par un beau jour de la fin d'octobre... Et le souvenir du billet anonyme ne troubla pas un instant le bonheur de Gaëtano, qui voyait là simplement la méchanceté sournoise de quelque envieux, à laquelle il convenait de répondre seulement par le mépris.

Les nouveaux époux partirent pour la France. Ils devaient passer leur lune de miel dans le vieux château de Monteyrac dont Fabienne, dernière des Varsac, avait hérité de ses ancêtres... Mais tous deux se plaisaient tant dans la féodale demeure qu'ils s'y attardèrent près d'un an. Ce fut là que leur fils vit le jour, et fut baptisé du nom de Luigi. La marraine était donna Paola, qui, ravie de cette occasion de se déplacer, vint passer une quinzaine de jours à Monteyrac.

Le lendemain de son arrivée, au cours du

dîner, Gaëtano lui demanda :

– Et le pauvre don Luciano ?... Toujours dans le même état ?

– Toujours, paraît-il. Les médecins suisses ne réussissent pas mieux que les autres.

– Comment, les médecins suisses ?... Agnese a consulté pour lui là-bas ?

– Mais oui !... Je vous l'ai dit dans une de mes lettres... Vous vous en souvenez Fabienne ?

La jeune femme secoua négativement la tête.

– Non vraiment, donna Paola, vous ne m'avez jamais rien dit de semblable.

– Alors, j'ai oublié... Cela m'arrive souvent, maintenant, car ma mémoire s'en va... Eh bien, donc, voici : Belvayre a décidé Agnese à tenter encore un essai, et M<sup>me</sup> Belvayre – admirablement serviable, cette femme ! – a emmené le père et la fille à Lausanne, il y a six mois environ, les a installés là-bas – leur Suissesse est une perle ! – a fait venir chez eux un spécialiste qui ayant suivi le pauvre homme pendant un mois ou deux, a conclu qu'il n'y

pouvait rien.

« Vous jugez du chagrin d’Agnese !... Mais l’excellente M<sup>me</sup> Belvayre l’a raisonnée, remise un peu d’aplomb ; puis elle a appelé un autre médecin, qui, lui pense que la guérison se produira tout à coup, subitement, sous une influence qu’on ne peut prévoir.

« Voilà donc Agnese pleine d’espoir... Et comme le climat de Lausanne paraît très favorable à son père, elle s’est décidée à rester là-bas, dans une petite villa très simple mais très gentille, me dit-elle. M<sup>me</sup> Belvayre, qu’elle aime beaucoup, et qui la traite comme sa fille, a promis de venir passer quelque temps près d’elle... Enfin, la chère petite est enchantée – autant du moins qu’on peut l’être près de ce malheureux !

Gaëtano avait écouté en silence donna Paola. Au nom de Belvayre, il avait un peu tressailli, et sa physionomie s’était assombrie... Il ne fit aucune observation au sujet de la nouvelle qu’on lui annonçait ainsi. Mais en son for intérieur, il en mesura toute la gravité.

Ces Belvayre – mère et fils – avaient tout l’air

d'établir une captation. Chose facile, avec cette jeune fille faible, inexpérimentée, avec cet homme que son mutisme condamnait à l'impuissance... Oui, certes, ils avaient beau jeu, les misérables !... Mais leur but, quel était-il ?... Que représentaient donc pour eux ces deux êtres dont la fortune si diminuée n'avait rien qui pût tenter leur cupidité ?

Pendant l'année qui venait de s'écouler, Gaëtano avait plus d'une fois pensé à don Luciano, à la tâche qu'il s'était donnée de confondre Belvayre, de dévoiler ses intrigues... Mais il s'arrêtait toujours devant cette difficulté : « Comment opérer pour avoir les preuves nécessaires ? » Car ses soupçons – sa quasi-certitude – ne reposaient que sur des impressions personnelles.

Cependant, il fallait qu'il essayât quelque chose pour tirer des mains de ces intrigants le pauvre don Luciano, que la faiblesse, la crédulité de sa fille leur livrait de plus en plus complètement.

Pour cela, il devrait démontrer à Agnese leur

indignité. Car, aveuglée par eux, elle ne le croirait qu'à ce prix.

Ils jouaient la partie avec une grande habileté, on ne pouvait en disconvenir. C'était un coup de génie, d'avoir su attirer la jeune fille à Lausanne, loin des influences qui auraient pu s'exercer sur elle – et sous leur complète influence à eux. Là, ils la bernaient d'un espoir de guérison... Hélas ! Gaëtano, lui, n'en conservait plus, depuis qu'il avait reçu la réponse de Li-Wang-Tsang, quelques jours après son mariage.

Le Chinois écrivait :

« Je regrette vivement de ne pouvoir vous satisfaire, mais ce que vous me demandez est impossible. Le Maître a condamné cet homme au silence jusqu'à sa mort et nul ne pourrait le soustraire à ce châtiment... Quant à Fabrizzio Pellarini, ne cherchez pas à rien savoir sur lui. C'est un conseil amical que je vous donne, parce que vous m'êtes sympathique. Vous vous heurteriez à plus fort que vous, et vous péririez. »

Ainsi averti, Gaëtano demeurait fort perplexe sur la conduite à tenir. Il ne doutait pas de la

puissance mystérieuse dont disposait cette secte secrète, Li-Wang-Tsang lui en ayant mis sous les yeux une preuve convaincante, et il eût été fou de sa part de ne pas en tenir compte... Néanmoins, sa nature énergique et audacieuse renonçait difficilement au projet qu'il avait fait de connaître le sort de Fabrizzio et peut-être l'eût-il mis à exécution, en dépit des périlleux aléas, s'il avait été encore un célibataire indépendant et sans famille.

En tout cas, il persistait à vouloir voir clair dans le jeu de Belvayre et comptait s'en occuper dès son retour à Florence.

Mais quelques jours après son arrivée, au cours du dîner que donna Paola offrait en l'honneur du comte et de la comtesse Mancelli, Gaëtano apprit que le romancier, son manuscrit terminé, venait de quitter l'Italie.

Il connut aussi la mort du lieutenant Alforda qui, un mois auparavant, s'était tué d'un coup de revolver.

— Il y a quelque chose de mystérieux là-dessous, chuchota donna Paola à l'oreille de

Gaëtano. Mais l'autorité militaire a fait le silence... On parle seulement de dettes très fortes, qu'il se trouvait dans l'impossibilité de payer.

Instantanément, Gaëtano revit, dans le salon de Sanfredi, Alforda, Frida Hulmann... Et Belvayre, le complaisant prêteur.

Il se souvint du coup d'œil échangé entre l'actrice et le romancier.

« Tiendrais-je donc là une piste ? songea-t-il. Association entre ce Français et cette Allemande pour ruiner de jeunes imprudents, et ensuite leur soutirer des renseignements utiles ?... Eh ! mais, voilà qui serait à étudier ! »

Son premier acte fut de s'enquérir des circonstances de la mort d'Alforda... Pour cela, il s'adressa à Sanfredi. Après avoir manœuvré de façon à le rencontrer comme par hasard, après avoir causé d'abord de choses et d'autres, il vint à parler de leur camarade défunt... Aussitôt, la joyeuse physionomie du jeune officier s'assombrit. En hochant la tête, Sanfredi murmura :

– Le pauvre !... il s'était mis dans une vilaine affaire ! Cette Frida l'avait rendu à moitié fou !... Et puis, il devait de grosses sommes...

– À Belvayre ?

– Eh non, pas à Belvayre directement, mais à un gros financier de Rome, ami de Belvayre, auquel celui-ci avait recours pour obliger ses amis.

– Quel financier ?

– Je ne me souviens plus très bien du nom... Attends... Lechmann, je crois.

– Bien allemand, ça !

– Allemand ou non, il a fini par réclamer son dû à ce pauvre Alforda... Et puis, il s'est passé autre chose...

Voyant qu'il s'arrêtait là, Gaëtano demanda :

– Quoi donc ?

– Autant vaut n'en point parler... Nous ne savons, d'ailleurs, rien de précis. Mais ce qu'il y a de certain, c'est la mort d'Alforda, un bon camarade... nature un peu trop faible seulement.

– Et qui s'est laissé entraîner à quelque acte répréhensible par cette Frida ?

Sanfredi leva les épaules.

– Que veux-tu, c'est arrivé à d'autres !

– Et elle, qu'est-elle devenue ?

– Partie, envolée, avant « l'accident » d'Alforda.

– Hum ! il paraît qu'elle n'avait pas la conscience tranquille !

Sanfredi murmura, le regard de nouveau assombri :

– Elle avait accompli sa tâche, et allait en rendre compte à ceux qui l'avaient envoyée.

En baissant la voix, Gaëtano demanda :

– Une espionne, alors ?

– Probablement.

Sur cette laconique réponse, Sanfredi parla un instant d'autre chose, puis quitta le comte Mancelli, en lui annonçant son intention d'aller offrir ses hommages à la comtesse au prochain jour de réception de celle-ci.

Sous les réticences du jeune officier, Gaëtano devinait qu'il s'était passé quelque fait grave. Peu curieux de son naturel, il n'aurait pas cherché à en connaître davantage, s'il n'avait eu l'idée que peut-être Belvayre avait joué un rôle en cette affaire.

Mais Sanfredi ne paraissait pas disposé à parler – du moins pour le moment... Et d'autres personnes assez bien placées pour savoir se déclarèrent aussi peu au courant que Gaëtano lui-même, quand il essaya de s'informer près d'elles.

Il résolut alors d'essayer près du lieutenant Varello, ce jeune officier qui paraissait fixé sur le degré de vertu du romancier... Mais, cette fois, il jugea qu'il valait mieux aller droit au but, attaquer le sujet carrément, sans ménagements diplomatiques.

Un après-midi donc, il se rendit chez Andréa Varello, qui occupait non loin de chez lui un petit logement confortable... L'officier, qu'il avait eu l'occasion de revoir deux ou trois fois depuis la soirée chez Sanfredi, le reçut avec cordialité.

Tout aussitôt, Gaëtano exposa le motif de sa

visite...

— Je viens vous demander, lieutenant Varello, de me communiquer les renseignements que vous pouvez avoir sur Belvayre.

Et, remarquant le mouvement de contrariété du jeune officier, il ajouta :

— Ne croyez pas à une vulgaire curiosité. Il s'agit pour moi de confondre un intrigant qui, je le crains, exploite la triste situation d'un ami de mon père.

— C'est que... je sais peu de chose.

— Dites toujours, je vous en prie. Tous les indices peuvent m'aider, dans la tâche que j'ai entreprise.

— Eh bien, tout d'abord, le personnage en question menait clandestinement l'existence la plus débauchée. Une circonstance fortuite me l'a seule révélé, car il avait pris toutes ses précautions pour conserver intacte sa réputation d'homme sérieux.

— Il était joueur aussi, n'est-ce pas ?

— Joueur par goût, non, je ne crois pas. Mon

impression est qu'il poussait au jeu les autres, dans le but de les amener à faire des dettes... Après quoi, il les mettait entre les mains de son ami le banquier.

- Oui, un banquier allemand.
- Eh ! mon cher, toute notre finance bientôt sera entre les mains de ces gens-là !
- Enfin le pauvre Alforda a été une de ses victimes ?

Varello tressaillit, et une douloureuse tristesse apparut dans son regard.

- Le malheureux !... Oui... et, surtout, une victime de cette Frida.
- Deux Allemands... deux complices ?
- Peut-être.
- Disons certainement... Et « on » avait un autre but que de le ruiner, de l'endetter, de l'acculer au désespoir ?

Varello inclina affirmativement la tête... Puis il dit d'une voix assourdie :

- Je vais vous apprendre ce que je sais, mais

n'en parlez à personne, n'est-ce pas ?

– Je vous le promets.

– Eh bien, Frida Hulmann a réussi à obtenir d'Alforda, neveu d'un membre important de notre grand état-major, des renseignements sur une de nos places fortes. Vous comprendrez comment elle y réussit, quand vous saurez que chez elle était installée une fumerie d'opium... Jamais Alforda, de sang-froid, n'aurait accompli un acte pareil. Mais l'esprit hébété, la volonté engourdie par la drogue terrible, il n'était plus qu'un jouet entre les mains de cette femme.

– Comment cela se découvrit-il ?

– Une dénonciation, dont on ne connaît pas Alforda fut appelé chez le général commandant la place. Mais au lieu de s'y rendre, il se brûla la cervelle... et l'officier qui vint plus tard s'informer pourquoi il ne se rendait pas aux ordres de son chef, le trouva étendu sans vie dans sa chambre... Voilà, comte, toute la vérité sur cette lamentable histoire.

– Et l'on n'a pu mettre la main sur

l'Allemande ?

– Malheureusement non. Elle avait filé, aussitôt ses renseignements obtenus.

– À votre avis, quel rôle Belvayre a-t-il joué là dedans ?

– Celui de rabatteur, évidemment... Frida Hulmann et le banquier allemand n'avaient plus qu'à accomplir leur honorable besogne. C'est clair comme le jour... Eh bien, tous ceux qui ont connu Belvayre ne veulent rien entendre, quand j'essaye de faire pénétrer mon soupçon dans leur esprit ! Cet homme-là subjuguait la plupart des cerveaux, s'imposait par sa volonté, sa souplesse mêlée d'audace, une certaine séduction que, pour ma part, je n'ai jamais subie...

– Un rabatteur, oui... mais il était peut-être mieux que cela encore...

Et Gaëtano raconta à l'officier comment il avait surpris un autoritaire coup d'œil adressé par Belvayre à l'Allemande.

Varello demanda :

– Vous croyez donc qu'il serait la tête, et les

autres simplement des comparses, agissant sous sa direction ?

— Je le crois, en effet. Malheureusement, toujours, les preuves manquent... Personne, dites-vous, n'a eu de soupçons sur lui, à propos de l'affaire Alforda ?

— Personne. Il a continué d'être aussi bien vu de la meilleure société florentine et du monde militaire... Mais vertueusement indigné des exigences implacables de son ami Lechmann, qui avaient mené Alforda au suicide, il a déclaré ne plus vouloir servir d'intermédiaire aux jeunes prodiges. Et ce tartufe, en toute occasion, leur prêche la vie sérieuse, l'horreur du jeu, etc... Il me dégoûte, cet individu-là !

Et le jeune officier, d'un geste méprisant, jeta dans le feu le cigare à demi consumé qu'il tenait à la main.

Gaëtano s'informa :

— Parmi vos camarades, d'autres ont-ils été ses victimes ?

— Oui, mais dans des proportions moindres

qu'Alforda. Ils s'en sont tirés, de façon ou d'autre, sans y laisser leur honneur – sauf l'un d'eux, qui a dû donner sa démission et que le banquier fait poursuivre.

Pendant quelques instants, tous deux restèrent silencieux... Mais le comte Mancelli demanda :

– Ainsi le départ de Belvayre n'a pas été forcé ?...

Il a quitté Florence avec sa réputation intacte ?  
– sauf près de vous.

– Absolument... Et rien ne l'empêche de revenir ici, d'y être bien reçu.

Gaëtano murmura, le front soucieux :

– Qu'est-ce que cet individu ?... Quel rôle joue-t-il, ce Français, liant partie avec des Allemands pour quelque louche besogne... d'espionnage, sans doute ?...

– Est-il réellement Français ?

– J'ai eu de sérieux renseignements sur lui. Sa réputation à Paris est excellente et rien, jusqu'ici, ne peut nous autoriser à douter de sa nationalité.

En secouant la tête, le comte Mancelli ajouta :

– J’aurai de la peine à l’atteindre... et maintenant surtout qu’il a quitté Florence... Pourtant, il faudra que j’y arrive.

– Oui, c’est un homme habile... et un coquin. Je souhaite vivement que vous le dévoiliez, cet hypocrite.

Les renseignements obtenus de Varello, tout en éclairant mieux encore le comte sur la valeur de Belvayre, ne lui fournissaient pas néanmoins les moyens d’attaquer directement le louche personnage. Celui-ci avait manœuvré avec tant d’adresse que la plupart de ses relations – comme Gaëtano put s’en rendre compte par une discrète petite enquête – le tenaient pour un homme irréprochable... Ainsi que l’avait dit Varello, il pouvait revenir à Florence avec la certitude d’y être bien reçu.

« Je voudrais, moi, qu’il y revienne, songeait Gaëtano. De cette façon, je pourrais le surveiller, voir à le prendre en flagrant délit de sa vilaine besogne... Tandis qu’en France ou ailleurs, que puis-je faire, à moins de m’attacher à ses pas, ce

qui est tout à fait impossible ? »

Cependant, allait-il donc renoncer à la tâche qu'il s'était donnée ?... abandonner don Luciano à la faiblesse de sa fille et aux intrigues de ces étrangers ?

Sur ces entrefaites, d'autres préoccupations lui survinrent... Dès son retour en Chine, il avait décidé, préparé dans ses grandes lignes un voyage d'études au Turkestan. Son mariage était venu retarder ce projet. Mais il était maintenant sollicité de le reprendre par le gouvernement, qui lui offrait son aide morale et pécuniaire... Quel que fût son amour pour sa femme, il commençait d'éprouver une sorte de nostalgie de cette existence aventureuse qui, coupée de quelques mois de repos, était la sienne depuis une dizaine d'années. Fabienne le comprit et, fidèle à la promesse naguère implicitement faite au prétendant encore hésitant, ne chercha pas à s'opposer au désir de son mari.

Pendant cette absence qui devait durer au moins un an, Gaëtano avait résolu que sa femme et son fils vivraient à Monteyrac où la présence

de deux vieux serviteurs fidèles lui assurait que les soins de la sollicitude ne leur manqueraient pas... Au début du printemps, il alla les y conduire et demeura un mois près d'eux. En cette vieille demeure, Fabienne et lui retrouvaient les doux souvenirs de leur lune de miel. Ils refirent leurs promenades préférées, s'assirent sous les vieilles charmilles qui longeaient la grande terrasse surplombant la Dordogne, cherchèrent une fois de plus, et avec le même insuccès, le passage mystérieux par où, d'après une tradition conservée dans la famille, s'était enfuie la belle Alix de Varsac pour échapper à ses ennemis. Et enfin sonna l'heure du départ. Gaëtano promit d'être prudent, recommanda sa femme et son fils au vieux Baptistin et à la bonne Micheline, et quitta Varsac en se disant que décidément, ni les marins ni les explorateurs, pour peu qu'ils aient du cœur, ne devraient fonder une famille.

Avant de gagner Gênes, où il devait s'embarquer, le comte Mancelli s'arrêta quelques jours à Lausanne. Par un de ses compatriotes, architecte en cette ville, il voulait essayer d'avoir quelques renseignements sur les Pellarini, sur

leur mode d'existence, leurs relations, l'état actuel de don Luciano.

Andréa Lenzio se mit obligéamment à sa disposition et, connaissant beaucoup de monde à Lausanne, il put assez vite satisfaire au désir de l'explorateur.

Les Pellarini venaient de quitter la villa qu'ils occupaient jusqu'alors sur la route d'Ouchy pour une autre située à Ouchy même. Une dame française, leur amie intime, s'était occupée de la location, de l'installation, de tout... Le père et la fille vivaient très retirés, n'ayant aucune relation, servis par une seule domestique. Depuis qu'ils se trouvaient à Ouchy, don Luciano sortait un peu avec sa fille, aux alentours de la villa située en un endroit retiré. Une personne qui l'avait aperçu disait que sa physionomie tirée, douloureuse, et la tristesse de son regard morne faisaient peine à voir.

Gaëtano se fit indiquer la villa, et, un après-midi, alla errer aux alentours dans l'espoir d'apercevoir l'infirme. Alors, quand même Agnese serait là, il aborderait don Luciano et

parlerait fermement pour tenter d'enlever la jeune fille à l'influence des Belvayre.

La demeure des Pellarini était un petit chalet d'apparence modeste, presque caché derrière des arbres au feuillage épais. Un étroit jardin la précédait, enclos d'un mur garni de lierre... Gaëtano passa plusieurs fois devant la grille close, dont les volets de fer défendaient la maison contre les regards indiscrets. Il flânait un moment aux alentours, puis revenait, certain de ne pas manquer don Luciano, si peu ingambe, le pauvre ! – pourvu seulement qu'il sortît.

Car le comte ne pouvait se présenter à la porte et demander à voir l'infirme. La servante, naturellement, avait été placée là par les Belvayre à bon escient, et lui répondrait carrément que son maître ne recevait personne.

Mais vainement, il fit pendant une partie de l'après-midi son va-et-vient. En dépit du temps doux et ensoleillé, don Luciano ne parut pas... Peut-être était-il trop las pour franchir le seuil de sa demeure.

En revanche Gaëtano aperçut la servante. Elle

vint ouvrir à un fournisseur et comme le comte passait à ce moment-là, il entrevit sa face ronde et placide, ses yeux bleu pâle, ses cheveux roussâtres dépassant un peu le correct bonnet blanc.

Il pensa :

« Voilà une bonne tête d'Allemande !... Décidément, ils me paraissent avoir bien des attaches avec la race germanique, ces Belvayre. »

Mais la vue de la Suisse – ou soi-disant telle – ne pouvait compenser l'échec de son projet. Toutefois il lui était impossible de recommencer sa faction le lendemain, car il ne pouvait retarder son départ...

Il quitta donc Lausanne peu satisfait, emportant la certitude que les Belvayre tenaient plus que jamais Agnese sous leur influence et qu'il était inutile de s'attaquer à eux tant que le voile d'hypocrisie dont ils s'enveloppaient ne pourrait pas être déchiré.

## IX

Seize mois plus tard, Gaëtano, sa mission terminée, arrivait à Samarkand et s'y arrêtait pour y passer une semaine de repos, avant de regagner l'Europe, cette fois par la voie de terre.

Il avait recueilli d'importants documents sur les cités déchues de l'ancien empire de Tamerlan et sur cette race touranienne qui, à certaines époques de l'histoire, domina l'Asie. Mais, tout particulièrement, une exploration assez périlleuse dans une partie encore totalement inconnue du plateau de Pamir lui avait permis de faire quelques découvertes précieuses au point de vue ethnographique.

Un après-midi, tandis que, dans sa chambre d'hôtel, il s'occupait de réunir des notes éparses, le domestique tadjik vint l'informer qu'un Chinois demandait à le voir. En même temps, il lui présentait une carte sur laquelle Gaëtano lut le

nom de Li-Wang-Tsang.

Après un premier mouvement de surprise, le comte donna l'ordre d'introduire ce visiteur inattendu.

Li-Wang-Tsang entra d'un pas tranquille, salua l'explorateur comme s'il l'avait quitté la veille, et expliqua :

– De passage à Samarkand, j'ai été informé de votre présence, et j'ai désiré causer quelques instants avec vous.

Gaëtano assura qu'il en était enchanté... De fait, il ne lui déplaisait pas de revoir le mystérieux Chinois, vers qui l'attirait une sorte de sympathie mêlée de curiosité. Puis encore, il voulait profiter de l'occasion pour essayer une nouvelle tentative en faveur de don Luciano et de Fabrizzio.

Li-Wang-Tsang engagea l'entretien en parlant de l'exploration que venait de faire le comte Mancelli, et celui-ci s'aperçut aussitôt que tous ses faits et gestes étaient connus du Chinois.

« Les Fils du silence connaissent tout, sont

partout » lui avait dit naguère à Canton l'éigmatique personnage... Sans le croire encore. Gaëtano se disait toutefois que Li-Wang-Tsang avait incontestablement à son service une police habile et discrète.

Mais la surprise de l'explorateur se changea en stupéfaction, quand le lettré chinois lui demanda :

– Vous n'avez rien su de nouveau, au sujet de la tentative d'enlèvement de votre fils ?

Comment pouvait-il connaître ce fait que, lui, le père, avait appris seulement quelques jours auparavant par une lettre de Fabienne ?

Gaëtano bégaya :

– Vous savez ?...

Li-Wang-Tsang eut un étrange sourire.

– Oui... L'enfant, attiré par un inconnu pendant une courte absence de sa gouvernante allemande, allait être emmené, quand un jeune garçon jardinier l'aperçut, donna l'alarme... Et le ravisseur s'enfuit, abandonnant l'enfant.

– C'est bien cela... Mais comment avez-vous appris ?

– Que vous importe !... Je sais, voilà tout... Et parce que je m'intéresse à vous, je viens vous dire : « Prenez garde, car vous avez un ennemi implacable, puissant, complètement dépourvu de scrupules, et doué d'un infernal esprit de ruse. »

- Un ennemi ?... Qui donc ?
- Il s'appelle le comte Ludwig Martold.
- Le comte Ludwig Martold ?... Je n'ai jamais eu affaire à personne de ce nom !... Mais j'y pense, n'était-ce pas lui que j'ai vu près de cet Allemand, à Canton ?...
- Lui-même... Autrichien par son père, Allemand par sa mère, qui appartient à une noble famille badoise... Il a épousé la fille d'un haut fonctionnaire prussien, dont il a trois enfants. Sa fortune est peu considérable, surtout pour les goûts dispendieux du personnage, qui est l'un des plus fameux jouisseurs des deux empires alliés. Mais il y remédie par les beaux revenus que lui rapportent ses fonctions secrètes... Officiellement, il est à Berlin, à Carlsruhe, à Vienne, un grand seigneur très mondain doué d'habiles qualités d'esprit, apprécié par les trois

cours qui lui ont confié quelques délicates missions diplomatiques. Mais sous cette façade se cache l'un des plus redoutables agents de l'espionnage allemand.

– Pourquoi cet homme m'en voudrait-il ? Je vous le répète, jamais je ne l'avais vu avant, jamais je ne l'ai revu depuis cette rapide vision, quand il est entré chez l'Allemand Nordenbach.

– Si, vous l'avez revu, souvent... mais sous un autre nom.

Gaëtano se leva, d'un brusque mouvement.

– Belvayre ?

– Oui, Belvayre... soi-disant Français.

– Ah ! j'avais donc raison, en le suspectant !

– Certes, dix fois raison... À Florence, il accomplissait une besogne d'espionnage, aidé par des sous-ordres, au nombre desquels se trouvait une actrice allemande, Frida Hulmann.

– Qui réussit à obtenir d'importants renseignements, grâce à l'imprudente faiblesse d'un officier.

Li-Wang-Tsang inclina affirmativement la tête.

– Lequel, de désespoir, se suicida... Oui, je sais tout cela... Je sais aussi pourquoi le pseudo-Belvayre et sa mère – qui est sa confidente et son aide à l'occasion – entourent si bien don Luciano Pellarini et captent la confiance de sa fille.

Gaëtano, qui avait repris son siège, considéra le Chinois, avec une surprise grandissante.

– Quoi, vous êtes au courant de cela ?

– De « cela » tout particulièrement... Oubliez-vous que don Luciano a été rendu muet par un ordre du Maître ? Jusqu'à sa mort, il se trouve sous l'immédiate surveillance des Fils du silence. Aussi, dès que j'en aurai le désir, puis-je avoir connaissance de tout ce qui a trait à sa fille et à lui, depuis leur installation à Lausanne.

– Les Belvayre les tiennent toujours sous leur empire ?

– Je crois bien ! Ils ne les lâcheraient que par force, avec l'espoir qu'ils ont !

– Quel espoir ?

Le pénétrant regard de Li-Wang-Tsang s'attacha à la physionomie intriguée de Gaëtano.

— Vous ignorez, n'est-ce pas, dans quel but don Luciano et son fils entreprirent cette expédition qui tourna si mal pour eux ?

— Je l'ignore.

— Eh bien ! — en vous demandant cette fois encore de n'en dire mot à personne — je vais vous l'apprendre.

— Je vous promets de me taire à ce sujet.

— Sachez donc que ce savant homme, grand chercheur d'anciens documents chinois, découvrit un jour dans mon pays certaines indications relatives à un fabuleux trésor caché dans une grotte du Kou-Kou-Noor... En des temps reculés, trois prêtres bouddhistes, fuyant une persécution qui sévissait dans l'Hindoustan, l'emportèrent de leur temple et gagnèrent la Chine. Ils y furent accueillis par un de leurs collègues, saint homme qui vivait dans un ermitage situé sur l'une des premières pentes du Kou-Kou-Noor. Dans ce massif montagneux,

inhabité, où ne se rencontraient que les bêtes fauves, He-Phang avait osé pénétrer. Il connaissait un lieu où le trésor serait à l'abri des convoitises, et y conduisit les prêtres hindous, qui déposèrent là leur dépôt sacré. Puis tous quatre revinrent à l'ermitage où ils vécurent désormais ensemble dans la pénitence et la contemplation.

« Ce fut He-Phang qui mourut le dernier. Il avait auparavant inscrit quelques indications relatives au trésor et tracé un plan permettant de parvenir à la grotte où il se trouvait. Un de ses disciples dont il était sûr en reçut le dépôt... Ce disciple transforma l'ermitage en un monastère, dont les supérieurs successifs se transmirent les précieux documents. Jamais aucun d'eux n'eut l'idée de toucher au trésor, qu'ils considéraient comme un dépôt sacré... Mais un jour, il advint qu'un parti de Tartares assaillit le couvent, le ruina de fond en comble, tua les moines. Un seul de ceux-ci put s'enfuir, emportant la cassette qui contenait les papiers de He-Phang, parmi d'autres documents plus anciens. Épuisé, il fut recueilli par un pauvre homme chez lequel il mourut dans la nuit.

« Cet homme ouvrit la cassette, n'y trouva que ces documents incompréhensibles pour lui, et les reléguua dans un coin de sa demeure où les laissèrent ses héritiers. Don Luciano, au cours d'un de ses voyages, les découvrit là, les acheta aux possesseurs actuels, et... Vous comprenez le reste ?

– Oui, le pauvre homme pensa découvrir le trésor... non pour lui, qui ne désirait pas la fortune, je crois, mais pour son fils, prodigue insatiable, qu'il aimait avec une sorte d'idolâtrie.

– C'est bien cela... Mais il avait compté sans le légitime possesseur du trésor qui est... le Maître du silence.

À ces derniers mots, la voix du Chinois s'était faite plus basse et prenait une intonation de crainte respectueuse.

Gaëtano demanda :

– Qui appelez-vous ainsi ?

Li-Wang-Tsang répondit vivement :

– Ne m'interrogez jamais sur « lui », don Gaëtano. « Il » est le mystère et la puissance, le

dépositaire de la justice divine... Pour en revenir à notre sujet, sachez que la secte des Fils du silence prit naissance dans le monastère en question, et que le Maître, seul avec le supérieur dudit monastère, connaissait le secret de la grotte. Héritier des disciples de He-Phang et des prêtres hindous, il devenait donc l'unique possesseur du trésor et, au cours des siècles, léguait ses droits à celui qu'il choisissait pour lui succéder.

– Mais ce Maître ne possédait plus le plan, ni les indications nécessaires ?

– Il n'a pas besoin de plan ni de documents quelconques. Il sait... Mais comme ce plan avait disparu au moment du saccage du monastère, il fallut, en prévision des gens trop curieux, établir une surveillance constante dans la zone du lieu à préserver. C'est là que sont venus se faire prendre don Luciano et don Fabrizzio Pellarini, entre les mains de qui, pour leur malheur, tombèrent les documents en question.

– Hélas ! les pauvres amis !... Li-Wang-Tsang, n'y a-t-il vraiment pas moyen d'espérer ?...

Le Chinois leva la main.

– Je ne puis rien, don Gaëtano. Le Maître a prononcé leur condamnation et seul, il aurait le pouvoir de changer leur sort.

– Mais ne pourriez-vous lui demander ?...

– On ne demande rien au Maître du silence.

Gaëtano comprit à l'accent du Chinois qu'il n'y avait pas à insister.

Li-Wang-Tsang reprit, après une courte pause :

– Revenons maintenant au comte Martold... Le personnage, ayant eu connaissance desdits documents, a jugé qu'il y avait là une fort bonne affaire en perspective – la valeur du trésor sacré doit dépasser le milliard. Il s'est arrangé pour chambrer don Luciano, capter la volonté de sa famille et se faire donner les précieuses indications.

Gaëtano dit vivement :

– Ah ! je comprends, maintenant !... je comprends tout !

– Oui, n'est-ce pas ?... Il a bien manœuvré, incontestablement. Mais ces documents pour lesquels il a déployé tant de ruse, combiné de telles intrigues... ces documents ne lui servent de rien, tant que don Luciano restera muet.

– Comment cela ?

– Votre ami avait séparé le plan en deux et en avait donné une partie à son fils – celle précisément qui a la plus grande importance. L'une sans l'autre, d'ailleurs, n'est d'aucune utilité... Celle de don Fabrizzio a été trouvée par les Fils du silence. Mais ils n'ont pu découvrir l'autre, qu'avait gardée don Luciano.

Gaëtano songea :

« Je ne vais pas lui dire où elle était cachée, car ce n'est pas mon affaire. »

Mais presque aussitôt, la voix de Li-Wang-Tsang s'éleva :

– Dans la semelle de ses souliers ?... Comment, ils n'y ont pas regardé ! C'est une négligence incroyable, dont l'auteur doit être puni...

Gaëtano sursauta, en regardant le Chinois avec quelque ahurissement.

Li-Wang-Tsang sourit.

– Vous avez oublié que j'ai reçu du Maître le don de lire dans la pensée ?... Je disais donc que toutes les habiles manœuvres du comte Martold – alias Belvayre – resteraient stériles tant que don Luciano ne pourrait pas compléter verbalement le plan tombé entre ses mains. Aussi, dans l'espoir que ce mutisme cessera quelque jour, va-t-il faire monter la garde près de votre ami, tant qu'il le faudra, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, puisqu'il ne parlera jamais.

– Alors, vous ne craignez pas que ce Martold découvre le secret du trésor et renouvelle l'expédition qui a si mal réussi au pauvre don Luciano ?

Li-Wang-Tsang eut un méprisant plissement de lèvres.

– Il ne découvrira jamais rien. Et d'ailleurs, qu'importerait ? Il aurait le même sort que ses devanciers, voilà tout.

Pendant un moment, Li-Wang-Tsang tira quelques bouffées du cigare que lui avait offert le comte Mancelli... Puis il reprit :

– Voyez-vous, don Gaëtano, Martold est un rouage – un très important rouage – de la puissante organisation d'espionnage par laquelle l'Allemagne prélude à la conquête du monde. Il est une des mailles du réseau que l'empire de proie, patiemment, étend sur les deux mondes... Un jour les gouvernements aveugles et sourds, les peuples trop confiants verront quels monstres ils ont réchauffés dans leur sein. Tout leur est bon, pour accomplir leur besogne souterraine : finances, commerce, industrie, domesticité... À propos, avertissez la comtesse Mancelli de mettre à la porte sans plus tarder sa gouvernante allemande, car c'est une complice de Martold.

– Vous en êtes sûr ?

– Absolument sûr. Le personnage, avec ses tenants et aboutissants, est surveillé de près et je suis à même, dès que je le veux, de connaître toutes ses démarches. C'est ainsi que j'ai appris cette tentative de rapt, faite par un homme à lui

qui jouit de toute sa confiance – un nommé Jakob Müller qui, dans ses fonctions de domestique près de M. Belvayre, romancier, se fait passer pour Alsacien et appeler Fritz Klein alors que les bords de la Sprée ont eu l'honneur de le voir naître.

– Je me demande quel motif de vengeance peut avoir contre moi ce comte Martold ?... À moins qu'il n'ait soupçonné mon dessein de confondre ses intrigues ?

– Peut-être... Ne faut-il pas aussi voir là une question de jalouse ?... N'aurait-il pas aimé M<sup>me</sup> de Varsac et n'a-t-il pas vu ses avances repoussées ?

– Oui, en effet... Ma femme, quelque temps après notre mariage, m'a appris que le soi-disant Belvayre avait osé lui faire une déclaration très vive, à laquelle il lui avait fallu opposer une réponse hautaine fort humiliante pour le personnage.

– Eh bien, cela suffit. Martold est un orgueilleux, un vindicatif, et les plus basses vengeances ne lui coûtent guère ! Prenez garde à lui, pour votre femme, pour votre fils, pour vous-

même !

– Vous m’effrayez !... Je voudrais déjà être près d’eux !

– Martold ne recommencera pas tout de suite sa tentative... D’ailleurs, il est surveillé, je vous le répète... Mais il y aurait un moyen pour vous d’acquérir une complète sécurité...

– Lequel donc ?

– Ce serait de devenir vous-même un Fils du silence.

Gaëtano eut un mouvement de vive stupéfaction.

– Moi ?... Vous plaisantez !... Moi, un étranger !

– Nous sommes frères de toutes nations, dans notre secte. Nos adhérents sont partout et vous en avez coudoyé plus d’une fois, parmi vos compatriotes.

– Quoi ! vous n’êtes pas seulement entre Chinois ?

– Pas le moins du monde. Parmi tous les

peuples d'Europe, d'Amérique et des autres parties de l'univers, il existe des Fils du silence. Personne ne le sait autour d'eux – pas même leur famille. Un secret rigoureux, dont la transgression serait punie de mort, leur est imposé... Il s'en trouve à tous les degrés de la hiérarchie sociale et jusque sur les marches des trônes. Des signes conventionnels leur permettent de se reconnaître entre eux, s'il est nécessaire.

– En un mot, c'est une sorte de franc-maçonnerie ?

– La franc-maçonnerie est puissante, mais nous le sommes encore plus qu'elle. Notre grande force, c'est d'abord le secret absolu que nous avons su garder. Jamais, avant que vous l'eussiez appris par ma bouche, vous n'aviez entendu dire qu'il existât les Fils du silence ?

– Jamais, en effet.

– Puis encore, nous ne nous occupons ni de politique, ni de religion. Notre seul but est celui-ci : poursuivre à travers le monde, à travers les siècles, toute tyrannie, qu'elle vienne d'en haut ou d'en bas, toute prétention à l'asservissement

des peuples ou des individus. C'est ainsi que, depuis quelques années, nous suivons les menées pangermanistes pas à pas, jour par jour, pourrais-je presque dire. Patiemment, nous les contrecarrons autant qu'il nous est possible, et nous les dénonçons parmi les peuples menacés... Mais les oreilles qui devraient écouter se ferment. Le pacifisme a endormi les nations et ceux qui les gouvernent. La bête de proie peut donc poursuivre en paix son travail souterrain. Nous gênons souvent ses plans, nous possédons ses secrets, nous dévoilons ceux-ci aux hommes responsables des destinées de leur pays ; mais là s'arrête notre tâche, celle-ci ne consistant pas à sauver malgré eux les peuples qui se laissent conduire à l'abîme.

— En ce cas, votre but n'est pas atteint, puisque le pangermanisme n'en poursuit pas moins son œuvre ?

— Il est atteint au point de vue idéal, puisque nous connaissons toute l'organisation pangermaniste et que nous la dénonçons, que nous ne cesserons de la dénoncer à qui de droit.

Pratiquement, il ne l'est pas. Mais, je vous le répète, ce résultat ne dépend pas de nous. Les nations, prévenues du sort qui les attend, restent libres de choisir l'heure où elles se lèveront enfin pour résister aux monstrueuses prétentions du peuple-vampire... Cette heure sera peut-être bien tardive, et pour n'avoir pas écouté les voix de ceux qui leur criaient : « Mefiez-vous ! » combien gémiront, se tordront dans la douleur et les larmes, se lamenteront sur les ruines dont la Germanie couvrira une partie de l'Europe !

Il secoua la tête, resta un moment silencieux, puis ajouta en regardant de nouveau le comte Mancelli :

– Vous voyez, par les explications que je vous donne, la grandeur, l'utilité de notre mission, à nous, fils obéissants du Maître.

– Je le reconnais, en effet... Mais les moyens dont vous vous servez ?

– Ceux mêmes de nos adversaires. Nous les battons par leurs propres armes. Espions, ils sont entourés d'espions, corrupteurs de consciences, nous les corrompons à notre tour.

Gaëtano dit avec une vivacité hautaine :

– Ce ne sont point là des besognes qui me conviendraient.

Li-Wang-Tsang eut un léger sourire.

– Voilà pourtant comment on les atteint, comment on s'en rend maître... Toutefois, assurez-vous, une tâche appropriée à votre caractère vous serait dévolue. Les hommes de grande valeur intellectuelle et de caractère énergique sont trop rares pour que nous ne leur fassions pas parmi nous une place de choix.

L'explorateur hocha la tête.

– Je vous avoue, Li-Wang-Tsang, que je ne suis pas du tout disposé à aliéner ma liberté... Que gagnerais-je en échange ? Vous parliez tout à l'heure de sécurité complète pour ma famille, pour moi...

– Oui, devenant l'un de nos principaux adeptes, vous pourriez demander au Maître, par mon intermédiaire, l'invisible et constante surveillance qui empêcherait Martold de vous nuire jamais.

– Comment cela ?

– Je ne puis rien vous dire de plus. Croyez-moi sur parole, don Gaëtano.

– Mais quels engagements prendrais-je en entrant dans votre secte ?... et à quelles sanctions m'exposerais-je au cas où je ne les observerais pas ?

– Vous devrez jurer de garder le secret absolu sur tout ce qui concerne notre association, et d'obéir à tout ordre du Maître, strictement ; complètement... Faute de quoi... la mort.

Le Chinois prit un temps, puis répéta d'une voix calme et nette :

– La mort... où que vous soyez, où que vous vous cachiez... la mort, ou quelquefois pire que cela... le silence.

Gaëtano ne put réprimer un frisson à cette évocation de la terrible torture morale dont il avait eu l'image sous les yeux.

Il dit avec vivacité :

– Non, non, je ne suis pas fait pour me plier à cette soumission passive, pour abandonner ma

volonté au bon plaisir d'un être invisible ! Qu'arriverait-il, s'il m'ordonnait un acte contraire à ma conscience ?... D'ailleurs, je suis catholique, et à ce titre, je n'ai pas le droit de m'engager dans une secte qui exige de ses membres de pareils serments.

– Nos adeptes se recrutent dans toutes les religions, et nous évitons de rien exiger qui puisse heurter leurs convictions... Mais je vois que vous avez une âme très fière, peu soucieuse de compromissions. Je ne vous en fais pas un reproche, bien au contraire. Toutefois, il est certain qu'avec cette nature, il vous serait difficile de vous plier à nos règles... Je le regrette pour notre association, à laquelle vous auriez rendu de grands services... Je le regrette pour vous, qui eussiez grandement bénéficié de notre appui. Autant qu'il est en mon pouvoir, et à cause de la sympathie que vous m'inspirez, je ferai néanmoins en sorte de vous préserver des agissements de Martold.

Gaëtano lui tendit la main avec élan.

– Je vous remercie, Li-Wang-Tsang !... Et

croyez que je regrette vivement de répondre à votre offre par un refus...

— Je ne vous en veux pas, puisque vous suivez les impulsions de votre conscience... Mais croyez-moi, don Gaëtano, pour combattre les bêtes de proie, il faut des moyens appropriés. On s'en apercevra bien un jour, quand tout leur arsenal de fourberie, de ruse infâme, de hideuse férocité s'étalera aux yeux du monde entier.

Lentement, le Chinois se leva, en parlant ainsi.

— Je vais maintenant vous laisser, comte...

— Un mot encore, je vous prie... Comment ce Martold a-t-il pu se faire sous le nom de Belvayre une situation telle que les meilleurs renseignements ont pu m'être donnés sur lui, par des gens sérieux, qui les ont certainement pris à de bonnes sources ?

— Mais Belvayre est inattaquable, don Gaëtano !... L'individu est de première force, je vous le répète, et il est inutile que vous cherchiez à avoir prise sur lui. En tant que Marcel Belvayre, ses papiers sont en règle. Il a même fait à l'âge

réglementaire son service militaire en France, de telle sorte qu'en cas de mobilisation, il aurait sa place dans l'armée de vos voisins, avec le grade de lieutenant de réserve !

– Ce n'est pas possible !

– Cela est, pourtant. Et, je le redis, rien à faire sur ce point, pour le confondre. Il est Marcel Belvayre devant la loi française, ses papiers en font foi.

– Mais comment les a-t-il eus ?

– Sans doute en les achetant à quelque besogneux. C'est d'une facilité tout à fait élémentaire, pour lui et ceux qui l'emploient... D'ailleurs, il sait si bien avoir toute sécurité de ce côté qu'il ne craint pas de se montrer parfois à Paris sous le nom de comte Martold.

– C'est d'un bel aplomb !

– N'est-ce pas ? Mais au fond, que craint-il ? On trouve d'étonnantes ressemblances entre gens totalement étrangers l'un à l'autre... Puis encore, le monde que fréquente le comte Martold, grand seigneur autrichien, n'est pas le même que celui

où se montre Marcel Belvayre, romancier de petite notoriété.

Avec un sourire sarcastique, Li-Wang-Tsang ajouta :

— Le personnage n'a même pas à craindre de voir sa supercherie découverte dans les lieux de plaisir puisque, si le comte Martold en est un des habitués, Belvayre, homme sérieux, n'y met jamais les pieds.

Gaëtano dit sourdement :

— Ah ! cet hypocrite !... Comme il faut que la fourberie soit chez lui un état naturel pour qu'il puisse soutenir un pareil rôle !

— Les Allemands y sont passés maîtres... Et celui-là est Allemand dans toutes les fibres de son être. Tout lui est bon pour arriver au but. Arrogant et dur à son ordinaire, il sait plier, s'adoucir, séduire qui ne se défie pas... Mais malheur à qui le gêne dans ses desseins ! Oui, dans tout l'Empire germanique, il n'existe pas peut-être de plus dangereux individu que celui-là !

— Ainsi donc, vous ne voyez pas un moyen d'enlever le masque dont il se couvre ?

Li-Wang-Tsang secoua la tête.

— Non, pas pour le moment.

Et, répondant à une interrogation que Gaëtano formulait en pensée, le Chinois ajouta :

— Nous pourrions certainement le réduire à l'impuissance. Mais il n'est qu'un des membres innombrables de ce corps gigantesque qu'est l'organisation pangermaniste. Que nous le supprimions, ce membre, un autre prendra sa place. Or, celui-là, il nous faudra de nouveau tout connaître de son existence, de ses ruses, de sa manière d'agir... Tandis que Martold est complètement à découvert pour nous, maintenant. Nous arrivons à nous tenir au courant de tous ses faits et gestes, nous avons pu déjouer nombre de ses projets, rendre nulles maintes de ses combinaisons... Le Maître a donc jugé préférable, pour le moment, de ne pas lui imposer le silence.

Le Chinois se tut un instant, puis ajouta :

— De tout ce que je vous ai appris, retenez

ceci : qu'il est inutile – et qu'il serait dangereux pour vous – de vous attaquer à Belvayre.

– Cependant, je voudrais bien délivrer des entreprises de ce misérable mon pauvre ami don Luciano !

– Je ne vous conseille pas de l'essayer... Il faudrait, pour réussir, que vous fussiez l'un des nôtres. Vous seriez alors aidé puissamment, et avec du temps, de la patience, une forte menace à l'appui, nous obligerions le personnage à lâcher prise.

Gaëtano regarda en face Li-Wang-Tsang.

– Si j'entrais dans votre association, m'accorderiez-vous en échange la guérison de don Luciano et la délivrance de son fils, au cas où celui-ci vivrait encore !

Le Chinois eut un geste d'impuissance.

– Vous me demandez l'impossible, don Gaëtano.

Gaëtano dit, avec une indignation qu'il ne put maîtriser :

– Votre Maître est donc la cruauté même pour

condamner à un tel supplice un pauvre homme qui n'a commis d'autre crime, après tout, que de songer à découvrir des richesses qu'il croyait sans possesseur ?

Li-Wang-Tsang fronça les sourcils et mis sa main sur l'épaule de son interlocuteur.

– Personne ne doit juger le Maître, comte Mancelli... Souvenez-vous aussi que votre ami détient en sa mémoire le secret du trésor sacré, lequel secret doit mourir avec lui.

– En ce cas, pourquoi ne l'avez-vous pas tué tout de suite, le malheureux ?... Votre secret aurait été ainsi mieux sauvegardé encore.

Li-Wang-Tsang eut son énigmatique sourire.

– Le sceau du silence donne une sécurité aussi complète que la mort... Et sachez, don Gaëtano, qu'à moins d'avoir à se défendre, ou bien à punir une désobéissance, une trahison d'un de leurs frères, les Fils du silence n'enlèvent pas la vie.

Il tendit la main à Gaëtano, en ajoutant :

– Au revoir, comte... Et si quelque jour, vous vous décidez à demander votre admission parmi

nous, écrivez-moi, toujours à mon yamen de Canton.

Le Chinois se dirigea vers la porte... Sur le seuil, il se détourna, et Gaëtano rencontra son regard éclairé d'une flamme de haine.

– N'oubliez jamais ceci, don Gaëtano, c'est le conseil que je vous donne avant de vous quitter : l'Allemand est l'ennemi de tous les autres peuples... non pas seulement de la France, qu'il voudrait anéantir, ni de la Russie, que ses espions envahissent... Mais encore de « toutes » les nations du globe, y compris la Chine, mon pays, dont il aspire à faire une colonie allemande. Quand tous les aveugles verront, et que tous les sourds entendront, alors, seulement, le monde sera sauvé de la menace du monstre, fils de l'enfer. Et n'oubliez jamais non plus que, personnellement, Martold est votre ennemi. Il hait votre patrie, il vous hait, vous, parce que vous avez épousé la femme qui lui inspirait une vive passion, et aussi, très certainement, parce qu'il a deviné chez vous trop de clairvoyance à son sujet... Tenez-vous en garde, comte

Mancelli ! Une fois de plus, je vous le répète.

Et sur ces mots, Li-Wang-Tsang quitta la pièce.

# X

Pendant de longs moments après le départ du Chinois, Gaëtano s'absorba dans les réflexions que suscitaient en son esprit les révélations du mystérieux Fils du silence.

Toute l'aventure des Pellarini, père et fils, s'éclairait maintenant à ses yeux... Il supposait aussi que Fabrizzio devait être vivant encore – Li-Wang-Tsang l'avait implicitement reconnu en déclarant que les Fils du silence ne donnaient la mort qu'en des cas particuliers. Mais en eût-il eu la certitude complète, il se heurtait à l'impuissance de secourir le malheureux, dont il ignorait le lieu de détention. D'ailleurs, toutes les précautions devaient être prises pour que lui aussi, comme son père, ne pût jamais rien révéler du secret qu'il détenait.

Pas davantage, Gaëtano, après les graves avertissements de Li-Wang-Tsang, ne voyait le

moyen de délivrer don Luciano de Belvayre. Le pauvre homme semblait destiné à rester leur prisonnier, jusqu'à la fin de sa vie... À vrai dire, même sans cela, son existence fût demeurée infiniment douloureuse, puisque le comte Mancelli aurait dû lui avouer ne pouvoir rien pour lui et pour Fabrizzio. Il avait près de lui sa fille, heureusement, et il y avait lieu de penser que les Belvayre, gardant jusqu'au bout l'espoir de le voir sortir un jour de son mutisme, le traiteraient toujours avec ménagement.

Restait la menace que Li-Wang-Tsang avait montré au comte planant sur sa tête, sur celle de sa femme et de son fils. Sans la nier, – car il se souvenait du billet anonyme reçu quelque temps avant son mariage, – Gaëtano se demandait si le Chinois ne l'avait pas exagérée, dans le dessein de le pousser à s'affilier à la secte dont lui, Li-Wang-Tsang, devait être quelque personnage important. Il paraissait désirer beaucoup cette nouvelle recrue, et, d'ailleurs, n'avait pas caché au comte Mancelli que son entrée dans l'association serait fort appréciée.

Or, dans ce but, il pouvait avoir noirci le tableau, et même attribué à Martold-Belvayre la tentative de rapt, alors que celle-ci n'était peut-être que le fait de vulgaires bohémiens, comme il en venait assez souvent du côté de Monteyrac.

Mais, dans ce cas, comment le Chinois en aurait-il été averti ?... Il fallait qu'il eût fait exercer une surveillance constante, soit sur celui qui devait perpétrer le rapt, soit autour du château...

À moins qu'il n'eût fait exécuter lui-même ce simulacre d'enlèvement pour arriver à décider le comte Mancelli ?

« Non, certes, je n'entrerai jamais dans sa secte, pensa Gaëtano. Ce serait abdiquer mon indépendance... et probablement lier ma conscience, quoi qu'il en dise. Puis cette agréable perspective, en cas d'insoumission aux volontés d'un Maître inconnu... la mort, ou le silence... Brr ! j'aime mieux conserver ma liberté, quitte à me garder soigneusement contre un ennemi dont je ne conteste pas l'existence, d'ailleurs, mais qui n'a peut-être pas toute la puissance et la haine

que lui prête Li-Wang-Tsang.

Toutefois, jugeant que trop de prudence ne pouvait nuire, Gaëtano télégraphia ce jour même à sa femme de renvoyer sans tarder la gouvernante allemande, sous un prétexte quelconque... Et il s'occupa aussitôt de hâter ses préparatifs de départ.

En arrivant à Monteyrac, il trouva Fabienne un peu amaigrie et fatiguée. La tentative d'enlèvement du petit Luigi l'avait très fortement impressionnée, ainsi qu'elle le confia à son mari.

Gaëtano se garda de lui faire part des avis de Li-Wang-Tsang. Pour expliquer à la jeune femme la nécessité du renvoi de l'Allemande, il lui dit qu'il avait appris que cette personne se livrait à l'espionnage, mais qu'il ne pouvait lui en dire davantage, ayant promis le secret à celui dont il tenait ce renseignement.

Du récit de Fabienne, de l'enquête à laquelle il se livra lui-même, aucun fait particulier ne se dégagea qui pût lui donner à penser que Martold était pour quelque chose dans cet essai de rapt... L'enfant jouait sur l'herbe, avec son chien, dans

la grande allée de chênes menant au château. Sa gouvernante s'étant éloignée un moment pour rattraper la petite bête qui, d'humeur vagabonde, avait fui dans un pré voisin, un homme, caché dans le fossé profond longeant l'allée, avait bondi sur Luigi, l'avait saisi et emporté. Mais, de loin, un jeune garçon jardinier qui descendait du château l'ayant aperçu, s'était mis à courir en criant : « Au voleur !... » D'autre part, sur la route, arrivait une charrette contenant quatre paysans retour de foire... Menacé d'être pris entre deux feux, le ravisseur avait lâché l'enfant et, sautant fossés, haies, obstacles de toutes sortes, avait réussi à disparaître dans un bois dépendant du domaine de Monteyrac avant que les gens à ses trousses eussent pu l'atteindre.

Toutes les recherches pour le retrouver étaient demeurées vaines... Et aucun indice n'avait pu être recueilli, aux alentours, sur cet individu.

Le garçon jardinier assurait avoir remarqué, tout en le poursuivant, qu'il était grand et fort, assez bien vêtu. Deux des paysans étaient de son avis ; mais leurs compagnons prétendaient que le

malfaiteur était maigre et qu'il leur avait semblé avoir l'apparence d'un romanichel... Comme aucune bande nomade ne se trouvait à ce moment-là aux alentours de Monteyrac, on avait pensé qu'il s'agissait de quelque spécialiste de vols d'enfants, affilié à l'une de ces bandes mais opérant assez loin d'elle, afin qu'elle ne fût pas inquiétée... En réalité, on en était réduit aux hypothèses... Et le comte Mancelli, pas plus que les autres, ne trouva la solution du problème.

Rien, non plus, dans ce qu'il entendit, n'autorisait à soupçonner la gouvernante. Elle avait toujours paru beaucoup aimer l'enfant, qu'elle soignait admirablement, et avait témoigné d'une violente émotion à la suite de la tentative si heureusement avortée.

— C'était une personne vraiment parfaite, active, intelligente, sachant tout faire. Je ne retrouverai personne qui la vaille, déclarait la comtesse.

Les domestiques la regrettaiient aussi, à cause de sa complaisance... Aucun d'entre eux, comme Gaëtano put s'en rendre compte par des

interrogations discrètes, n'avait jamais remarqué chez elle rien de suspect.

Le doute qui, déjà, avait effleuré l'esprit du comte au sujet de la véracité de Li-Wang-Tsang, se changea peu à peu en certitude... Le Chinois avait voulu effrayer celui dont il souhaitait faire un adepte de sa secte, en profitant pour cela d'un incident – cette tentative de rapt – dont il avait eu connaissance on ne savait comment.

Cette découverte refroidit beaucoup Gaëtano à son sujet. De telles manœuvres étaient faites pour déplaire profondément à un homme comme le comte Mancelli, nature droite que toute ruse révoltait... Il résolut d'éviter le Chinois, si jamais le hasard les rapprochait encore, et, au cas où il ne le pourrait, de lui montrer du moins que les intrigues de ce genre ne pouvaient réussir près de lui.

Cependant, bien qu'il jugeât ses avertissements comme une manœuvre intéressée, il lui en demeurait une trace dans l'esprit, ainsi que le prouvrèrent les précautions prises par lui, pendant assez longtemps, pour préserver sa

femme et son fils d'une nouvelle tentative criminelle.

Puis le temps fit son œuvre, et, dans l'apparente sécurité de son existence, Gaëtano oublia presque les paroles de Li-Wang-Tsang.

Quatre années passèrent ainsi... Deux jumelles étaient nées, l'une très brune, l'autre d'un blond qui annonçait pour plus tard la douce nuance châtain clair des cheveux de Fabienne. Leur père les aimait vivement, mais sa plus grande affection se portait sur Luigi, petit être séduisant, d'une intelligence rare, de caractère volontaire et ardent. Il s'en occupait beaucoup, et commençait lui-même son instruction, ce qui, disait-il, était une véritable jouissance avec les facultés extraordinaires dont était doué cet enfant.

Au milieu des joies de son foyer, Gaëtano éprouvait quelquefois la nostalgie de sa vie aventureuse. Mais il avait définitivement renoncé aux lointains voyages, à cause de la santé de Fabienne, devenue délicate depuis quelques années.

Leur existence se partageait, fort inégalement

d'ailleurs, entre Florence et Monteyrac. Ils passaient deux ou trois mois d'hiver dans le vieux palais qui eût nécessité, pour y vivre plus longtemps, un entretien et un train de vie que leurs revenus, si confortables qu'ils fussent, ne leur permettaient pas. Le reste de l'année, ils résidaient à Monteyrac où Gaëtano s'occupait de l'exploitation des terres.

Il se donnait avec un vif intérêt à cette tâche et acquérait une grande expérience en la matière. Le domaine de Monteyrac était en passe de devenir l'un des plus importants de la contrée... En outre, le comte s'occupait des paysans, de leur état matériel et moral, réalisant ainsi le type du gentilhomme fermier, si utile à nos campagnes françaises.

Fabienne se réjouissait de voir son mari occupé de cette façon. Comprenant qu'il abandonnait sa carrière d'explorateur pour ne pas la quitter, elle avait craint qu'il s'ennuyât et arrivât à regretter le mariage qui le privait de son indépendance... Mais non, il semblait parfaitement heureux et n'avait aucunement le

temps de céder à l'ennui, entre ses préoccupations de propriétaire rural, ses devoirs paternels, et la mise au point de ses relations de voyages qu'un éditeur romain devait prochainement publier.

Au travers de son existence paisible, le souvenir de don Luciano lui revenait parfois... Il avait appris, par des amis à qui Agnese écrivait de temps à autre, que l'état du pauvre homme ne se modifiait pas. Le père et la fille continuaient d'habiter la petite villa d'Ouchy, et — ceci, Gaëtano le savait par le compatriote qu'il connaissait à Lausanne — Belvayre et sa mère venaient les voir plusieurs fois dans l'année.

Du pseudo-romancier, le comte Mancelli entendait peu parler. Il avait vu un jour dans les journaux français l'annonce d'une de ses œuvres récemment parue, et, pour se rendre compte, avait acheté le volume... Il avait ainsi pu constater que, là encore, le Germain déguisé en écrivain français ne perdait pas une occasion de nuire à la nation dont il se prétendait un des fils. Le style, agréable et correct, enveloppait des idées fausses, une

thèse perfidement démoralisatrice, qui, sournoisement, battaient en brèche les grandes forces morales, religion, patrie, famille, dans lesquelles la France, à toutes les époques, a trouvé sa grandeur et le pouvoir de se régénérer.

C'était bien l'œuvre que l'on pouvait attendre du personnage tel que Gaëtano le connaissait, d'après ses propres observations, celles du lieutenant Varello et les révélations de Li-Wang-Tsang.

Le comte Mancelli n'avait pas complètement renoncé à tenter de mettre au jour le rôle véritable de cet homme, en dépit des avertissements du Chinois.

Mais il lui eût fallu pour cela être tenu au courant des faits et gestes de Belvayre et de Martold. Or, il ne disposait pas des moyens pour arriver à ce but. En outre, il ne se dissimulait pas qu'avec un adversaire de cette trempe, l'aventure pouvait être périlleuse... Aussi, peu soucieux d'attirer des représailles sur sa famille, il avait résolu d'agir avec la plus extrême prudence, quand il lui serait possible de s'engager dans

cette voie.

Un été, des amis de Fabienne, qui, revenus d'Algérie, allaient s'installer à Paris, vinrent pour deux mois à Monteyrac. Les enfants les ravirent, et surtout le petit Luigi, qui atteignait ses six ans. Sur leurs instances, le comte et la comtesse Mancelli leur promirent de passer une partie de l'hiver chez eux, dans le vaste hôtel qu'un récent héritage leur avait donné.

Gaëtano résolut de profiter de cette occasion pour essayer de démasquer ce Martold que Li-Wang-Tsang prétendait invulnérable dans sa double personnalité.

M. de Sangeray, l'hôte des Mancelli, avait de nombreuses relations dans la haute société mondaine et dans les cercles étrangers. Gaëtano se fit présenter par lui à diverses personnalités, près desquelles, adroitement, il enquêta au sujet du comte Martold.

L'opinion fut unanime : homme de commerce agréable, d'intelligence déliée, d'esprit fort cultivé... en outre, bien doué physiquement, mais viveur et prodigue, aimant le faste, l'existence

luxueuse, les continuels voyages.

— À Vienne, où réside sa famille, on ne le voit guère jamais plus de deux mois de suite, dit à Gaëtano une Autrichienne dont le mari occupait un poste à l'ambassade. Et partout, c'est ainsi... Le déplacement perpétuel lui paraît la seule vie possible, assure-t-il... Peut-être allons-nous le voir bientôt, car Paris est sa ville de prédilection.

Concurremment avec cette enquête, le comte Mancelli en menait une autre sur Belvayre. Elle ne fit d'ailleurs que confirmer les renseignements obtenus précédemment, qui montraient le romancier comme un homme à l'existence irréprochable, aux habitudes confortables mais sans luxe... Il n'avait de commun avec le comte Martold que son goût pour les voyages.

En ce moment, le romancier se trouvait à Paris... Et Gaëtano, un après-midi, en passant rue de Rivoli, le croisa dans la foule, qui à cette heure, encombrait le trottoir.

L'autre ne l'avait pas vu, car il tournait à ce moment la tête pour regarder un gigantesque nègre qui passait... Le comte Mancelli pensa :

« Tant mieux. J'aime autant qu'il ne me sache pas ici... Mais, il en est peut-être déjà instruit, après tout... Il faut espérer que, s'il m'en a voulu naguère, ainsi que le prétendait Li-Wang-Tsang, sa rancune a disparu avec le temps. »

En rentrant à l'hôtel de Sangeray, Gaëtano trouva sa femme occupée à essayer une toilette que venait d'apporter la couturière. Elle devait, avec son mari et les Sangeray, se rendre ce jour même à une soirée donnée par l'ambassadeur d'Italie.

Le comte demanda :

- Où sont les enfants, Fabienne ?
- Dans la galerie, mon ami, avec Molly.

Molly était la gouvernante anglaise qui avait remplacé l'Allemande dénoncée à tort ou à raison par Li-Wang-Tsang.

Gaëtano se dirigea vers la galerie vitrée qui longeait l'hôtel du côté du jardin... Les jumelles, Huguette et Bianca, se roulaient sur un tapis, surveillées par l'Anglaise. À quelques pas de là, Luigi s'appliquait à mettre des couleurs sur un

album de dessins à l'usage de ces essais enfantins.

En apercevant son père, le petit garçon laissa là cette occupation qui semblait cependant l'absorber, afin de courir à lui... Il avait pour Gaëtano une affection très ardente, et celui-ci, seul, savait faire plier facilement cette nature volontaire, un peu orgueilleuse, mais qui s'annonçait droite et généreuse.

Il avait une physionomie singulièrement séduisante, ce petit Luigi, avec ses cheveux noirs bouclés, son visage menu, au teint mat, ses grands yeux bleu foncé tour à tour vifs ou songeurs, dont l'intensité d'expression paraissait étrange, chez un si jeune être. Ce n'était pas un enfant câlin ; mais il avait de temps à autre pour ses parents des accès de tendresse fougueuse qui faisaient dire à Fabienne, avec un peu d'inquiétude :

– Il aura une nature passionnée, notre Luigi... Que ce soit pour le bien, au moins, Seigneur !

Le père souriait, en disant :

— Nous serons là pour le diriger dans la bonne voie, ma chérie.

Cet après-midi-là, il demeura près d'une heure avec les enfants, et assista à leur goûter que servit un domestique récemment engagé par les Sangeray, jeune homme de bonne mine et de style impeccable dont on avait les meilleurs renseignements. Néanmoins, sa physionomie plaisait peu au comte Mancelli, sans que celui-ci pût définir au juste pourquoi.

Il fut surpris quand Luigi, qui était assis sur ses genoux, dit sur un ton décidé, après que le domestique se fut retiré :

- Je n'aime pas Adrien.
- Vraiment ?... Que t'a-t-il donc fait ?
- Rien du tout. Au contraire, il est très complaisant.
- Alors ?
- Alors... Je ne sais pas... Je ne l'aime pas, voilà tout.

Gaëtano pensa :

« Les enfants ont parfois d'excellentes intuitions... Et celui-ci, surtout, dont l'intelligence est si éveillée... Si j'avais ce garçon à mon service, je me défierais de lui. »

## XI

La soirée de l'ambassade était déjà dans toute son animation, lorsque apparurent les Sangeray et les Mancelli... Gaëtano, après avoir serré la main à plusieurs personnes de connaissance, entama une intéressante conversation avec un Florentin comme lui, savant archéologue et homme d'esprit. Debout, dans l'angle d'un des salons, les deux hommes dissertaient en regardant d'un œil distractif les évolutions des invités... Gaëtano, tout à coup, eut un tressaillement. Fendant les groupes, un homme passait grand, mince, d'allure élégante... Et cet homme était Belvayre... ou plus exactement, le comte Martold.

Quoi ! ici !... À l'ambassade même du pays dont il cherchait à surprendre les secrets militaires !

Dans les veines de Gaëtano, le sang du patriote bouillonna... Maintenant, le comte

n'écoutait plus que d'une oreille distraite les propos de son compagnon, discourant agréablement sur les prétentions d'un collègue milanais. Son regard indigné suivait cet homme qui circulait avec aisance, saluant des figures connues, baisant la main des femmes de sa connaissance, échangeant quelques mots avec l'un et l'autre... Il semblait avoir des relations avec presque tous les membres de l'aristocratie française et italienne présents à cette soirée... Gaëtano le vit s'arrêter près de l'ambassadeur, lui serrer la main, puis s'entretenir longuement avec lui.

Comme l'archéologue commençait une nouvelle phrase, Gaëtano, sans s'apercevoir qu'il l'interrompait, dit à mi-voix, avec irritation :

– Ne trouvez-vous pas odieux que ces Autrichiens soient nos alliés ?

L'autre regarda d'un air quelque peu surpris.

– À quel propos, mon cher comte ?...

– À propos de celui-là...

Et Gaëtano désignait Martold.

Le savant déclara :

– Je ne le connais pas du tout... Qui est-ce ?...

– Le comte Martold... J'ai lieu de penser qu'il ne fréquente pas les salons italiens pour le seul plaisir de causer avec nous et de sourire à nos belles compatriotes.

– Seriez-vous donc de ceux qui voient des espions partout ?

– Et vous de ceux qui nient l'existence d'une organisation secrète que nos chers alliés entretiennent chez nous ?

– Voyons, comte, vous exagérez !... Des espions, ils en ont certainement quelques-uns... Et nous-mêmes, chez eux...

Gaëtano eut un léger mouvement d'épaules.

– Nous... Oui, naturellement... mais je persiste à penser qu'ils pullulent chez nous... Autrichiens ou Allemands, c'est tout comme.

L'archéologue protesta :

– Ah ! pardon !... pardon ! L'Allemand n'est pas notre ennemi... Je dirai même qu'il est notre

ami...

– Le vôtre, peut-être, mais pas le mien... ni celui de notre pays, d'ailleurs ; il est fort probable que celui-ci s'en apercevra un jour.

– Voyons, voyons, réfléchissez...

Gaëtano ne sut jamais ce que le savant lui avait opposé à l'appui de sa sympathie pour l'Allemagne. Il ne l'écoutait plus, et, presque aussitôt, le quitta sous un prétexte quelconque.

Du regard, il cherchait le comte Martold... En passant dans le salon voisin, il l'aperçut, causant avec une des plus élégantes personnalités féminines de l'aristocratie parisienne. Peu soucieux d'être aperçu de lui en ce moment, le comte Mancelli se glissa derrière un massif d'arbustes rares, d'où il pouvait observer à son aise le personnage.

Celui-ci, précisément, lui faisait face... Gaëtano distinguait fort bien tous les mouvements de sa phisyonomie, tels qu'il les connaissait pour les avoir vus chez Belvayre, dans le salon de la villa Tecci, quand le pseudo-

Français s'entretenait avec Fabienne. Mais en cette physionomie, il discernait aussi des expressions non remarquées chez le romancier : une sorte de légèreté railleuse, par moments, et à d'autres un air de morgue... puis, dans la tenue, dans la coiffure, une élégance moins recherchée peut-être, mais plus aristocratique.

« Cependant, c'est lui... c'est bien lui ! » songeait Gaëtano. Mais il a su réaliser remarquablement ce changement extérieur qui, bien que se résumant en fort peu de chose, suffit à le rendre assez différent de Belvayre pour qu'il puisse affirmer carrément à celui qui lui jetteait ce nom à la face : « Vous vous trompez. »

Le comte Mancelli continuait d'examiner l'Autrichien avec une attention soutenue... Tout à coup, il vit Fabienne qui se dirigeait de ce côté. Elle était au bras d'un attaché d'ambassade, et causait gaiement, très en beauté, vive et gracieuse à son ordinaire.

Gaëtano, vivement, reporta son regard sur le comte Martold... La jeune femme allait passer près de lui... Leurs yeux se rencontrèrent.

Fabienne eut un mouvement de surprise, un regard étonné, vite détourné du personnage qui lui rappelait un souvenir désagréable... Mais sur la physionomie du comte Martold, il eût été impossible de discerner le moindre signe pouvant donner à penser qu'il avait jamais connu auparavant la comtesse Mancelli. Son coup d'œil était celui d'un homme intéressé par la vue d'une jolie femme qu'il aperçoit pour la première fois... Gaëtano le vit même se tourner vers son interlocuteur et, très visiblement, l'interroger sur cette étrangère dont le charme et la délicate beauté faisaient sensation ce soir, à l'ambassade.

« Li-Wang-Tsang avait raison, il est très fort, pensa le comte Mancelli. Que puis-je contre un homme dont la situation, dans sa fausse personnalité comme dans sa véritable, paraît aussi bien assise ?... Je crois, décidément, qu'il me faut renoncer à le confondre. Si j'étais seul, je l'essaierais quand même, à mes risques et périls. Mais il y a Fabienne, les enfants, à qui cet homme, par vengeance, pourrait s'attaquer. »

Toutefois, comme la vue du soi-disant

Belvayre l'irritait profondément, et qu'il craignait, s'il se trouvait face à face avec lui, de ne pouvoir suffisamment lui cacher qu'il l'avait dévoilé, Gaëtano s'arrangea pour n'être pas aperçu du personnage. D'ailleurs, Fabienne et lui quittèrent d'assez bonne heure les salons de l'ambassade, la comtesse, qui avait de nouveaux espoirs de maternité, se trouvant un peu fatiguée.

Dans la voiture qui les ramenait seuls vers l'hôtel de Sangeray – leurs hôtes rentrant plus tard – Fabienne dit à son mari :

– Avez-vous remarqué, Gaëtano, cet étranger – un Autrichien, paraît-il – qui ressemble tellement à Belvayre, le romancier ?

Gaëtano répondit avec calme :

– Ah ! oui, en effet...

Il n'avait jamais parlé à sa femme de ses soupçons, ni, plus tard, de sa certitude au sujet de Belvayre, car il jugeait préférable de garder ces choses pour lui.

– ... Mais il est assez différent d'allure, de tenue... Au premier moment seulement, on peut

se tromper...

– C'est ce qui m'est arrivé. Mais j'ai bien vu aussitôt à la manière dont il me regardait que ce n'était pas Belvayre... Comme je suis curieuse, j'ai demandé au marquis Valdetta, au bras duquel j'étais à ce moment-là, qui était ce jeune homme. Il m'a répondu : « Le comte Martold, un Autrichien. »

– Oui, c'est aussi le nom que j'ai entendu prononcer.

Fabienne murmura, pensivement :

– Comme il lui ressemble !... C'est extraordinaire !

On atteignait à ce moment l'hôtel de Sangeray...

Le comte et sa femme gagnèrent leur appartement. Fabienne, au passage, entrouvrit la porte de la chambre des enfants, et avança la tête pour les regarder dormir. Puis elle céda la place à son mari, qui contempla pendant un instant les charmants petits êtres, et surtout Luigi, avec ses boucles brunes encadrant son délicat visage, ses

cils noirs palpitant sur sa joue, sa bouche très rouge gardant pendant le sommeil le fin sourire qui donnait à cette physionomie d'enfant un charme particulier.

Gaëtano emporta cette vision de son fils en se retirant doucement avec Fabienne pour gagner sa chambre. Ce fut elle encore qui se présenta à son esprit, quand il s'éveilla en entendant entrer le valet de chambre venu pour ouvrir les volets, à l'heure habituelle du lever de son maître, que celui-ci ne changeait jamais, quelque tardif que fût son coucher.

Tandis que le domestique refermait la fenêtre, on frappa à la porte, et la voix de Molly appela, tout enrouée par l'émotion :

– Monsieur le comte, s'il vous plaît... Venez vite !

Gaëtano s'écria, saisi d'angoisse :

– Quoi donc ?... Qu'y a-t-il ?

– Luigi... je ne le retrouve plus...

– Comment, vous ne le retrouvez plus ?

– Non... il n'était pas dans son lit ce matin

quand je suis entrée dans la nursery... Et je ne le trouve nulle part !

– Attendez, je viens... Surtout, pas un mot à M<sup>me</sup> la comtesse !

Tout en parlant, Gaëtano, déjà à bas du lit, passait un pyjama. Puis il ouvrit la porte et dit à la gouvernante :

– Allons d'abord à la nursery.

Dans la pièce claire et tiède, les jumelles dormaient encore... Mais du premier coup d'œil, Gaëtano vit le troisième petit lit vide.

Molly expliquait :

– Je me suis levée à l'heure habituelle, je me suis habillée, puis je suis entrée ici pour éveiller Luigi, comme je le fais chaque jour... Et j'ai vu qu'il n'y était pas.

Gaëtano s'approcha du lit... Les couvertures restaient bien bordées, telles qu'elles étaient la veille au soir quand la gouvernante, les enfants couchés et presque endormis déjà, s'était retirée dans le cabinet voisin où elle dormait la porte grande ouverte sur la chambre des enfants

éclairée par une veilleuse électrique.

De toute évidence, Luigi avait été enlevé très doucement de son lit, tout endormi, et emporté ainsi.

Mais comment ne s'était-il pas réveillé, n'avait-il pas crié ?

Gaëtano demanda :

– Vous n'avez entendu aucun bruit, Molly ?... Rien d'anormal ?

– Rien, monsieur le comte... Mais je dois vous dire que j'avais hier soir un sommeil inusité, que j'ai dormi cette nuit plus lourdement que de coutume...

– Vous aurait-on donné un soporifique ?... et à l'enfant aussi ?

– Peut-être... Je ne vois que cette explication...

– Qu'avez-vous pris, hier soir ?... Qui vous a servi, les enfants et vous ?

– Antoine, monsieur le comte.

Antoine était un vieux domestique de confiance des Sangeray. Il aimait beaucoup les

enfants, et, tout particulièrement, raffolait de Luigi.

Gaëtano, dont l'angoisse augmentait, le fit appeler pour recommencer avec lui les recherches dans tout l'hôtel. Car il voulait espérer encore qu'il ne s'agissait que d'une petite fugue de Luigi à travers le logis.

M. de Sangeray, à qui le comte avait fait passer un mot, vint rejoindre son hôte et se joignit à ses investigations... Mais Luigi demeura introuvable.

L'enquête près des domestiques ne donna aucun résultat. Nul d'entre eux n'avait rien vu, rien entendu... Les portes de l'hôtel avaient été trouvées fermées comme de coutume, et il n'existe pas d'indices donnant à penser que des malfaiteurs se fussent introduits nuitamment dans ce logis clos avec soin.

Gaëtano, se souvenant de l'impression désagréable produite sur lui par Adrien, le jeune valet de chambre, et de l'antipathie que ressentait Luigi à son égard, voulut l'interroger lui-même... Adrien déclara comme ses collègues qu'il ne

pouvait donner le moindre renseignement, n'ayant absolument entendu aucun bruit. Et sur son calme visage le comte ne discerna pas le moindre trouble, au cours de cet interrogatoire.

Le malheureux père ne gardait guère de doute, au sujet de cette disparition... L'auteur devait être le même individu qui avait tenté de faire enlever l'enfant à Monteyrac, quatre ans auparavant... c'est-à-dire, vraisemblablement, Belvayre-Martold.

Gaëtano ne se connaissait que cet ennemi... M. de Sangeray fut d'ailleurs de son avis, quand il lui eut révélé tout ce qui s'était passé autrefois, sauf ce qu'il avait promis à Li-Wang-Tsang de taire.

C'est une basse vengeance d'homme vindicatif et sans conscience, mon pauvre ami... peut-être aussi une précaution que prend contre vous cet homme, pour empêcher que vous le gêniez dans l'œuvre de captation entreprise par lui... Luigi, en ce cas, serait un otage... Je souhaite d'avoir deviné juste, car en ce cas, vous pourriez traiter avec le misérable. En échange de

votre fils, il exigerait probablement que vous abandonniez toute idée d'éclairer à son sujet ce savant, cet ami infirme dont vous me parlez.

— Mais comment a-t-on pu réussir cet enlèvement ? Il faut qu'il y ait un complice.

— Adrien vous est suspect, vous me l'avez dit. Toutefois il n'existe aucune preuve permettant de le soupçonner.

— Non, jusqu'ici... Comment vais-je apprendre cette terrible chose à ma femme, si impressionnable, dans son état surtout ?... Et quelle démarche tenter ?... J'irai déposer ma plainte à la police. Mais je ne puis lui indiquer la voie Belvayre-Martold, n'ayant là encore à lui présenter que des suspicions sans preuves.

À ce moment, Molly vint dire au comte :

— Madame est réveillée, et elle demande les enfants.

Gaëtano, le cœur étreint par l'angoisse, se dirigea vers la chambre de sa femme... Fabienne, reposée par quelques heures de bon sommeil, l'accueillit avec un sourire.

— Bonjour, mon ami... J'attends Luigi et les petites, que Molly tarde bien à m'amener.

Hélas ! il disparut vite des lèvres de la mère, ce sourire !... Avec épouvante, Fabienne entendit son mari lui apprendre l'affreuse nouvelle.

En se tordant les mains, elle s'écria :

— Non, non, ce n'est pas possible !... Mon petit Luigi !... mon chéri !... Comment aurait-on pu ?... Et qui donc ?...

— Nous avons peut-être un ennemi caché. Voilà ce qu'il nous faut découvrir... Mais je vous en prie, ma bien-aimée, calmez-vous ! Nous le retrouverons, notre Luigi... M. de Sangeray m'a donné l'idée que nous pouvions avoir affaire à quelque maître chanteur, qui offrira de nous rendre l'enfant contre un avantage quelconque.

— Ah ! qu'il propose vite son marché en ce cas !... Qu'il me ramène vite mon Luigi !

M. de Sangeray, pendant ce temps, s'était rendu au commissariat de police. On vint enquêter à l'hôtel, sans aucun résultat... Dans le quartier, aux alentours, personne n'avait rien vu,

rien remarqué. L'affaire se présentait dès le premier moment comme très mystérieuse... Et Gaëtano qui seul possédait un indice – une idée plutôt – à ce sujet, ne pouvait en faire état devant la justice, qui lui aurait dit en entendant l'histoire Belvayre-Martold : « Quel roman me contez-vous là ?... Avez-vous un indice sérieux corroborant vos soupçons ? »

Hélas ! non, il n'avait rien !... Et sa presque certitude quant à l'auteur du rapt reposait uniquement sur les affirmations de Li-Wang-Tsang au sujet de Belvayre.

Certitude morale, voilà tout. Elle ne pouvait malheureusement se faire valoir devant les magistrats.

Une autre angoisse vint s'ajouter à celle qui torturait déjà le comte Mancelli... Fabienne n'avait pu supporter ce coup affreux. Elle était très malade, et les médecins ne cachaient pas leur inquiétude.

– Si son fils ne lui est pas promptement rendu, nous ne répondons de rien, dirent-ils à M<sup>me</sup> de Sangeray.

Mais une dizaine de jours avaient passé, depuis l'enlèvement, et l'on n'avait aucune nouvelle de Luigi.

Gaëtano faisait faire des recherches secrètes, lesquelles, jusqu'ici, n'avaient donné aucun résultat.

L'état de Fabienne empirait. La fièvre augmentait, et dans son délire, la jeune femme ne cessait d'appeler son enfant.

Un matin, elle parut au plus mal... Après avoir reçu les sacrements, elle dit à Gaëtano :

— Je sens bien que je ne verrai plus Luigi. S'il revient, vous lui parlerez souvent de moi, n'est-ce pas, mon ami chéri ?... Et vous aimerez beaucoup nos petites filles, qui n'auront plus de mère ?

Gaëtano, en baisant son front moite, murmura d'une voix étranglée :

— Si, vous le reverrez, notre Luigi... Fabienne, vous guérirez...

Elle dit faiblement.

— Je ne crois pas... Mais j'ai fait mon sacrifice, en offrant ma vie à Dieu pour que vous retrouviez

Luigi.

Après cela, elle parut vouloir reposer. Gaëtano demeura un long moment près d'elle, en considérant avec désespoir, ce charmant visage si profondément altéré par l'approche de la mort... Une résolution soudaine s'implantait en son esprit. Voyant que la jeune femme s'endormait, il se leva, donna quelques instructions à la garde qui demeurait près d'elle, puis alla trouver M. de Sangeray occupé, dans son cabinet, à parcourir les journaux.

— Mon cher ami, je vais chez le comte Martold.

L'autre sursauta.

— Vous dites ?

— Oui, je veux savoir à quel prix il me rendrait Luigi.

— Mais vous ne savez même pas si c'est lui qui ?...

— J'en suis sûr. Qui donc aurait eu l'idée de me faire enlever mon fils, sinon cet homme, le seul qui puisse avoir à craindre quelque chose de

moi ?

– Mais vous n'avez rien tenté près de don Luciano, depuis dix ans. Pourquoi le comte Martold – en admettant qu'il soit réellement le même que Belvayre – aurait-il pensé que vous songeriez à lui nuire, maintenant plus qu'auparavant ?

– Tout d'abord, souvenez-vous que Luigi faillit déjà être victime d'une tentative de rapt... Et qui nous dit que le misérable n'attendait pas patiemment, avec la ténacité propre à sa race, l'occasion, l'instant favorable ? Admettons qu'il ait pu introduire un complice dans la place... cet Adrien, peut-être...

– Vous le suspectez toujours ?... En ce cas, je vais le congédier...

– N'en faites rien pour le moment. Il est préférable au contraire de le conserver, en le soumettant à une surveillance discrète... Peut-être, un jour ou l'autre, quelque maladresse de sa part se produira-t-elle, s'il est réellement coupable.

— Vous avez raison... Mais où je ne vous approuve pas, c'est dans votre idée d'aller voir Martold. Comment pouvez-vous l'accuser, n'ayant vous-même aucune certitude ? Il niera, naturellement, et ce lui sera chose facile, car, d'après ce que vous m'avez dit de lui, je me doute qu'il est de première force en dissimulation... D'ailleurs, il est fort probable qu'il ne vous recevra pas, mon pauvre ami.

— Il ne me recevra pas ?... Allons donc, il est trop adroit pour commettre cette maladresse ! N'oubliez pas que le comte Martold n'est pas censé connaître le moins du monde le comte Mancelli. Celui-ci demandant à le voir, il n'a pas de raison pour se dérober... Oui, oui, il me recevra... Quant à nier, c'est une chose certaine. Mais je verrai... Je tâcherai de savoir s'il s'agit d'un chantage... Enfin, il faut que je tente quelque chose pour ma pauvre Fabienne... Ah ! le misérable, le misérable ! qui sera cause de sa mort !

En voyant l'état de surexcitation de son ami, M. de Sangeray, fort inquiet sur les suites de cette

visite, essaya de l'en dissuader. Mais il ne put y parvenir. La douleur, la colère enlevaient à Gaëtano son habituel sang-froid, le disposaient aux résolutions extrêmes.

— Qu'importe ce qui m'arrivera, si je dois perdre ma femme et ne plus retrouver mon fils ? répondit-il à son hôte qui objectait que le comte Martold, se voyant découvert, pourrait essayer de supprimer ce personnage gênant pour lui.

## XII

Un peu après, il quittait l'hôtel de Sangeray, après avoir jeté un coup d'œil sur la jeune femme qui dormait d'un sommeil pénible, fiévreux... Des renseignements pris précédemment lui avaient permis de savoir à quel hôtel descendait le comte Martold, pendant ses séjours à Paris... À peine entré dans le hall, d'ailleurs, il l'aperçut, qui causait avec une grande et forte jeune femme brune, couverte de riches fourrures.

Voyant qu'il n'avait pas été remarqué, Gaëtano se mit à l'écart, et observa l'Autrichien pendant les quelques minutes que dura l'entretien. Il constata que la jeune femme avait une certaine ressemblance avec son interlocuteur, et se souvint d'avoir vu citer quelque temps auparavant, dans un compte rendu de réunion mondaine, le nom de la baronne de Falkendorf, née comtesse Martold, femme d'un secrétaire de

l’ambassade d’Allemagne... Peut-être une sœur du comte Ludwig... et, en tout cas, une parente.

Cette famille Martold semblait, en réalité, complètement inféodée à l’Empire germanique. Mais son origine autrichienne devait lui servir ici, comme moins suspecte au patriotisme français.

Le comte et son interlocutrice se séparèrent avec une poignée de main. Gaëtano entendit la jeune femme qui disait, en excellent français :

– Alors, à ce soir, Ludwig ? Nous t’attendons pour dîner, et tu m’accompagneras au théâtre, puisque Oscar n’est plus libre aujourd’hui.

– Entendu, ma chère Bettina.

Gaëtano s’était glissé derrière le comte Martold... Au moment où celui-ci, la jeune femme hors de l’hôtel, se détournait pour remonter le hall, une main se posa sur son bras, une voix dit à son oreille :

– Je voudrais vous dire un mot, monsieur Belvayre.

L’autre n’eut pas un tressaillement. Aucun muscle ne bougea sur son visage... Tournant la

tête vers le comte Mancelli, il dit avec l'air surpris et légèrement ennuyé d'un homme qui se voit l'objet d'une méprise :

– Vous vous trompez, monsieur.

Ses yeux se rencontraient avec ceux de Gaëtano, brillants de fureur mal contenue... Mais il n'y avait que de l'étonnement, un peu de contrariété hautaine dans les prunelles grises de l'Autrichien.

Le comte Mancelli dit sourdement :

– Si vous le préférez, je vous donnerai votre nom véritable... Mais que ce soit sous l'un ou sous l'autre, il faut que vous m'entendiez !

– Ah ! ça, monsieur, que signifie ?... Vous m'accostezez en me donnant un nom qui n'est pas le mien... Je vous fais reconnaître votre erreur... et maintenant, vous prétendez que je vous écoute ?... Mais je ne vous connais pas, moi !

Il parlait avec un certain air de morgue impatiente... mais toutefois il n'élevait pas la voix, de telle sorte qu'il ne pouvait être entendu des personnes qui allaient et venaient dans le hall,

ni du chasseur posté près de la porte.

Gaëtano riposta, lui aussi du même ton bas :

– N’essayez pas de me donner le change, comte Martold. Je suis entièrement fixé à votre égard... Et il faut que je vous parle... entendez-vous ?... « il le faut ».

Il appuya sur ces mots d’un ton menaçant.

L’Autrichien eut un sourire à peine perceptible... Il dit froidement :

– Je ne comprends rien à cette instance de la part d’un homme qui m’est totalement étranger, qui refuse même de me dire son nom... Toutefois, comme je déteste les scènes en public, je consens à ce que vous veniez vous expliquer dans mon appartement.

« Tu crains surtout que je fasse un esclandre », pensa Gaëtano en le suivant vers l’ascenseur.

Pendant la courte montée, ils n’échangèrent pas un mot. Martold avait un air d’indifférence mêlée d’ennui – l’air d’un homme ayant affaire à un fâcheux dont il compte se débarrasser au plus vite. Gaëtano, les yeux sombres, l’âme

bouillonnante de colère douloureuse, se contenait pour ne pas se jeter sur cet homme et lui crier : « Rends-moi mon fils ! »

Au second étage, l'Autrichien introduisit le comte Mancelli dans le petit salon qui précédait sa chambre... La porte refermée, il demanda, sur un ton de froideur légèrement dédaigneuse :

– Me direz-vous maintenant qui vous êtes, et ce que signifient les singulières paroles que vous m'avez adressées tout à l'heure ?

– Ne cherchez pas à tenir votre rôle avec moi, Belvayre-Martold ! Jouons plutôt cartes sur table... Par un motif de basse vengeance, pour quelque autre raison aussi peut-être, vous avez fait enlever mon fils. Dans quel but ? et quel est le prix que vous attendez pour sa rançon ?

La physionomie du comte Martold changea, se fit compatissante, et sa voix prit une intonation adoucie, pour répliquer :

– Ah ! je vois ce qu'il en est !... Vous êtes un pauvre père atteint dans quelque chère affection... et votre cerveau, momentanément, s'égare un

peu. Vous vous imaginez que cet enfant, sans doute enlevé par la mort, c'est moi qui vous l'ai pris...

Gaëtano l'interrompit par un cri de rage méprisante :

– Vil hypocrite !... Mais il faudra bien que vous vous démasquiez... que vous me disiez ce que vous avez fait de mon enfant...

Il s'élançait sur Martold... Mais l'Autrichien sortit un revolver de sa poche et le braqua sur son visiteur.

– Retirez-vous tranquillement... ou bien je me verrai dans l'obligation de me défendre contre votre démence. Ce serait fâcheux pour vous, de toute façon, car il est toujours désagréable d'être convaincu de folie... peut-être enfermé...

– Ce serait surtout fâcheux pour vous, misérable ! D'autres que moi connaissent le rôle que vous jouez, ainsi que votre double personnalité. En outre, mon ami, M. de Sangeray, sait que je suis venu vous voir... Qu'il m'arrive un « accident », on n'ignorera pas qui l'on doit

accuser.

Mais cet argument ne parut pas émouvoir Martold... Il leva les épaules, en répliquant avec calme :

— Je dirai la vérité : que je me suis défendu contre un fou. Quant à ce prétendu rôle dont vous me parlez, j'ignore totalement ce que vous voulez dire. Je suis le comte Martold, très connu et très considéré dans les deux empires alliés, connu également dans les meilleurs milieux parisiens. Je ne suis pas autre chose, monsieur... dont j'ignore toujours le nom.

Il considérait le comte Mancelli avec un air de défi sardonique... Cet homme, visiblement, était sûr de son impunité. Il savait que son adversaire n'avait aucune prise sur lui, ne pouvait rien prouver.

Gaëtano dit sourdement :

— Vous êtes le plus fort en ce moment... mais nous verrons ! Il faudra bien que vous me rendiez mon enfant !... Ah ! quel être êtes-vous donc, vous, un père cependant aussi, pour vous être

attaqué à cet innocent !

– Allons, vous y tenez, décidément ! Je vois qu'il serait inutile d'essayer de vous enlever cette idée.

– Tout à fait inutile...

Et regardant Martold dans les yeux, le comte Mancelli ajouta :

– L'avez-vous pris comme otage, dans la crainte que je vous gêne dans vos desseins près de don Luciano et de sa fille ?

Imperturbable, Martold demanda :

– Qu'est-ce que ce don Luciano dont vous me parlez-là ?

Maîtrisant son indignation, Gaëtano dit en martelant ses mots :

– Un certain savant qui possède un secret dont vous seriez fort heureux d'être le possesseur... Dans ce but, après avoir profité de la faiblesse de sa fille pour vous faire remettre d'importants documents, vous avez éloigné cet homme et cette jeune fille de leurs amis, vous les avez installés à Lausanne, sous la surveillance d'une de vos

créatures... Mais vous vous doutez que j'ai des soupçons à ce sujet et vous avez voulu vous assurer mon silence... Osez-vous nier encore, comte Martold ?

L'autre eut un léger rire de sarcasme.

— Votre cerveau est décidément bien malade, monsieur ! Quel étrange roman me racontez-vous là ?... Croyez-moi, faites-vous soigner promptement, car vous en avez bien besoin !

Gaëtano se raidit, pour ne pas se jeter à nouveau sur cet homme, pour ne pas lui laisser trop voir, aussi, l'épouvantable détresse de son cœur d'époux et de père, devant ce mur auquel il se heurtait.

Il réussit à riposter avec un calme obtenu au prix du plus atroce effort :

— Soit, puisque vous voulez la guerre entre nous, vous l'aurez... Je sais à votre sujet plus de choses que vous ne le pensez, Belvayre-Martold.

Il marcha vers la porte... S'il avait vu en ce moment la lueur sinistre du regard qui le suivait, il en eût été épouvanté.

Rapidement, il sortit de l'hôtel... Une fièvre violente faisait battre ses artères, et sa physionomie avait une expression hagarde qui aurait justifié une accusation de démence, si Martold l'avait lancée contre lui en ce moment.

Pourtant il n'était pas fou, le malheureux... mais torturé par cette affreuse certitude qu'il ne pouvait rien... rien contre un homme doué d'une telle habileté, d'une telle force de dissimulation... Et comme il devait triompher, le misérable, d'être cause de tant de douleur et de désespoir.

« Ah ! que Li-Wang-Tsang avait raison, à son sujet », pensa Gaëtano.

Et tout à coup le souvenir du Chinois fit jaillir en lui cette idée :

« Mais si je lui demandais de m'aider à retrouver Luigi ?... Il a des moyens puissants... Et s'il faut pour le décider entrer dans l'association des Fils du silence... eh bien, je le ferai pour sauver mon fils. »

Il résolut aussitôt d'envoyer par câblogramme son appel à Li-Wang-Tsang. Mais auparavant, il

voulait passer à l'hôtel de Sangeray pour voir comment se trouvait Fabienne.

Le domestique qui lui ouvrit – c'était Adrien – annonça :

– Quelqu'un est là, demandant à voir monsieur le comte.

– Qui est-ce ?

– Ce monsieur n'a pas dit son nom. C'est un Chinois, et il assure que monsieur le connaît.

Un Chinois ?... « Lui », peut-être ? Ah ! comme il tombait bien !

Vivement, Gaëtano entra dans le salon... Oui, c'était bien Li-Wang-Tsang qui se dressait devant lui, vêtu à l'europeenne... Le comte saisit la main qu'il lui tendait, en s'écriant :

– Le ciel vous envoie vers moi, Li-Wang-Tsang !... J'allais vous demander de venir à mon aide...

– Eh bien, me voici... Parlons chinois, pour plus de précautions... Je sais le malheur qui vous a atteint. Souvenez-vous que je vous avais averti que la haine de cet homme ne vous lâcherait pas.

– Hélas ! je ne l'ai pas cru assez sérieusement !... Quelle cruelle punition est la mienne maintenant !

– Vous venez de chez lui ?

– Oui... Et je me suis heurté à la négation, à l'imperturbable assurance qu'il ne me connaissait pas, qu'il ignorait complètement ce dont je lui parlais, en réclamant mon fils.

– Naturellement !... Cette démarche est une faute, qui pourra vous coûter cher.

– J'espérais qu'il avait pris Luigi comme otage, et me le rendrait à certaines conditions.

– Il l'a pris certainement en partie dans ce but... mais aussi, très probablement, pour vous faire souffrir, vous martyriser moralement, votre femme et vous, qu'il hait comme sait haïr une âme allemande, avec une patience, une ruse, une ténacité qui attendront, s'il le faut, des années, pour satisfaire dans sa plénitude cette passion vindicative et basse.

Gaëtano demanda, la voix étranglée :

– Alors... vous croyez qu'il ne me le rendra

pas ?

— Je crains que non, à moins que nous l'y forcions... Et c'est à quoi nous allons d'ailleurs nous employer. Mais je vous préviens qu'il faudra du temps, de la patience...

Gaëtano dit avec désespoir :

— Du temps !... Et ma femme se meurt de chagrin !

— Rassurez-la, donnez-lui espoir. Dites-lui – ce qui est bien d'ailleurs ma certitude – que nous lui rendrons son fils.

— Vraiment, vous pensez ?...

— Oui, je le retrouverai... Mais vous, gardez-vous bien de Martold, maintenant ! Jusqu'alors il ignorait que vous fussiez instruit de sa double personnalité. Mais il sait aujourd'hui que vous l'avez démasqué, et il voit là certainement un danger pour lui... De là à essayer de vous réduire à l'impuissance il n'y a qu'un pas... vite franchi par un homme de cette espèce.

— Vous pensez qu'il oserait une nouvelle tentative criminelle ?

– Il y a bien des façons de se débarrasser d'un adversaire gênant...

Le Chinois, qui à ce moment regardait la porte donnant sur le second salon, s'interrompit, et désigna cette porte en disant :

– Le domestique est là derrière.

Gaëtano demanda :

– Celui qui nous a ouvert ?

– Oui... Méfiez-vous. Ce garçon est un être faux, qui pourrait être à la solde de votre ennemi.

– Je l'ai pensé !... M. de Sangeray, mon hôte, voulait le renvoyer, quand je lui ai fait part de mes soupçons. Je l'en ai dissuadé, espérant que peut-être cet homme, un jour ou l'autre, se trahirait.

– Et il n'en a rien été ?

– Non. Impossible de rien surprendre qui nous mette sur la voie.

– Je serai peut-être plus heureux que vous. Mais il faudrait que je me trouve assez souvent en présence de cet individu. Votre hôte, je pense,

ne verrait pas d'inconvénient à ce que je prenne pendant quelques jours mes repas ici ?... Vous lui expliquerez que vous m'avez connu en Chine, que je suis votre ami, qu'ayant appris votre malheur, je viens vous offrir l'aide de mon expérience. Dites-lui, si vous le voulez, que je suis une sorte de détective en mon pays...

— Tout cela ne souffrira pas de difficulté. M. de Sangeray, d'ailleurs, est un homme discret, qui ne cherchera pas à savoir plus que je ne lui en dirai... Croyez à toute ma reconnaissance, Li-Wang-Tsang, pour le secours que vous m'apportez si généreusement ! Avec vous, j'espère réussir à retrouver mon pauvre enfant... s'il est vivant encore !

— Il l'est, j'ai lieu de croire... Récemment, un de nos Frères est parvenu à connaître le fait suivant : un personnage d'origine prussienne, qui à l'occasion sert d'agent à Belvayre, s'est imaginé de racoler par des moyens plus ou moins avouables des enfants qui sont ensuite élevés dans la haine de leur patrie pour préparer en eux de fidèles sujets à l'Empire germanique...

Gaëtano sursauta, en s'écriant :

– Et vous pensez que mon fils ?...

– C'est fort possible. Un acte de cette sorte ne pourrait étonner, de la part d'un homme tel que Martold... Et soyez certain que si j'ai deviné juste, il s'arrangera, de façon ou d'autre, pour vous faire connaître le sort auquel il destine votre enfant. Il trouverait là le summum de sa vengeance, car il doit savoir que pour un patriote comme vous, une telle certitude serait une nouvelle douleur ajoutée à l'autre.

– Ah ! certes !... Mais je veux espérer que vous vous trompez, Li-Wang-Tsang !... Qu'il ne commettrait pas cette chose abominable !...

– Ce n'est pas une chose abominable à ses yeux. Pour un Allemand – je l'appelle ainsi parce qu'il l'est entièrement, sa nationalité autrichienne passant bien après celle qu'il tient de la race maternelle – pour un Allemand, dis-je, tout paraît licite, du moment où il s'agit de quelque profit pour l'Empire. Que ce profit soit obtenu par le mensonge, la fraude, le crime, cela n'a pas d'importance. Les fils de la plus grande

Germanie se mettent au-dessus des lois morales, bonnes pour les autres nations qui n'ont pas l'honneur d'être le peuple élu... Ainsi donc, comte Mancelli, vous pouvez croire que Martold n'aurait aucun scrupule à faire élever votre fils en vue de donner un soldat de plus à l'Allemagne.

Gaëtano serra les poings.

— Le misérable !... Ah ! Li-Wang-Tsang, il faut que nous confondions ses desseins criminels !... Il faut que...

À ce moment la porte s'ouvrit, M. de Sangeray apparut sur le seuil, la mine bouleversée...

— Don Gaëtano, venez vite !... La comtesse est... plus mal...

Le comte eut une exclamation de douleur et s'élança hors du salon.

Li-Wang-Tsang demanda, s'adressant à M. de Sangeray qui le saluait :

— Elle se meurt, sans doute ?

— Hélas ! oui !... En sortant d'un sommeil agité, elle a été saisie d'une plus grande

faiblesse... puis sont apparus les symptômes de la fin. J'ai envoyé prévenir le médecin... mais d'après ce qu'il nous a dit précédemment, je crois qu'il n'y a plus d'espoir à conserver. C'est un coup épouvantable pour ce malheureux comte... surtout venant après l'autre, cette incompréhensible disparition de son fils.

— Oui, j'ai appris cela, et je venais précisément offrir au comte Mancelli, dont j'ai fait la connaissance dans mon pays, toute l'aide que je puis lui apporter. J'ai réussi à élucider quelques affaires difficiles, et peut-être arriverai-je à voir clair dans celle-ci.

— Ah ! si vous le pouviez !... Le comte vous a-t-il fait part de ses soupçons à ce sujet ?

— Oui. Je crois qu'il voit juste. Mais il a fait une démarche inutile et bien imprudente, qui pourrait lui coûter cher.

— En allant trouver... celui qu'il croit l'auteur du rapt ?... Je ne connais pas encore le résultat de cette tentative. Don Gaëtano vous en a parlé ? Il n'a pas réussi ?

– Non, comme il aurait dû le prévoir, après ce que je lui ai appris naguère du caractère de l’individu... Et, je le répète, c’est une démarche à faux, bien dangereuse en la circonstance.

– Vous pensez que cet homme pourrait se venger sur l’enfant d’être ainsi découvert ?

– Sur l’enfant, non... mais sur le père.

– Quoi, vous croyez !...

Li-Wang-Tsang dit lentement :

– Je crois que la vie du comte Mancelli est désormais menacée.

## XIII

Fabienne reposait maintenant sur son lit de mort, entourée de fleurs, les mains jointes sur un crucifix... Gaëtano, assis près d'elle, la contemplait avec une morne douleur. Vainement, M<sup>me</sup> de Sangeray avait essayé d'obtenir qu'il se retirât pour prendre un peu de repos. À toutes ses instances, il répondait :

– Non, je ne veux la quitter qu'au dernier moment... Quand on viendra me l'enlever, ma pauvre Fabienne.

La disparition de l'enfant avait suscité précédemment un vif intérêt chez les relations des Mancelli et des Sangeray. Beaucoup d'entre elles avaient envoyé à cette occasion aux malheureux parents le témoignage de leur sympathie. Elles le renouvelèrent à nouveau près du comte, si cruellement frappé en peu de temps. La mort de cette charmante comtesse Mancelli,

tuée par le chagrin, émouvaient tous les cœurs capables de quelque sensibilité.

Li-Wang-Tsang vint s'incliner devant le lit de mort... Il considéra longuement la jeune femme si délicatement belle dans son immobilité, dans son repos que nul maintenant ne pouvait troubler. Puis il se tourna vers Gaëtano, dont le regard douloureux allait du Chinois à la morte.

– C'est « lui » qui vous l'a tuée, comte Mancelli !

Gaëtano dit sourdement :

– Oui, c'est lui !... c'est lui !... Ah ! quelles tortures seraient capables de punir ce misérable criminel qui m'enlève tout ce que j'ai de plus cher au monde !

Li-Wang-Tsang s'approcha de lui, et posa la main sur son épaule :

– La punition, c'est vous qui devez la lui infliger, don Gaëtano. Mais il faut savoir attendre l'heure favorable... Votre tâche urgente, en ce moment, est de rechercher votre fils.

– Oui, d'abord !... d'abord !...

– Mais écoutez ceci...

Le Chinois se détourna, jeta un coup d'œil autour de lui, pour s'assurer qu'il se trouvait seul avec le comte... Alors, il poursuivit, en baissant la voix :

– Je vous ai dit hier que votre existence se trouvait maintenant en danger, du fait que Martold se voit démasqué par vous... Naturellement tout sera fait, de mon côté, pour empêcher la réussite des desseins criminels de cet homme. Protégé par les Fils du silence, il existe neuf cent quatre-vingt-dix-neuf chances sur mille pour que vous échappiez à votre ennemi. Toutefois, ce risque, cet unique risque, il ne faut pas le dédaigner, il faut prévoir le cas où il se transformerait en réalité... où Martold arriverait à vous faire disparaître de son chemin...

Le comte écoutait, sans un mot, sans un geste, ses yeux noirs et profonds attachés sur le Chinois.

Li-Wang-Tsang continua :

– Je ne vous demande pas à nouveau d'entrer dans notre secte, puisque vous avez quelque

répugnance à aliéner votre indépendance. Par amitié pour vous, j'assurerai quand même votre protection, et je m'occuperai de rechercher votre enfant... Mais admettons que Martold arrive à vous supprimer : vos enfants restent seuls au monde...

Gaëtano l'interrompit.

– Mes amis Sangeray s'en occuperaient certainement.

– Oui, car j'ai vu qu'ils étaient d'excellentes gens. Mais que pourraient-ils contre Martold ?

– Quoi ! pensez-vous que, moi disparu aussi, ayant, semble-t-il, assouvi sa haine contre moi, il s'attaquerait encore à ces innocents ?

– Aux petites filles, peut-être pas... Mais à votre fils, que nous aurions enlevé de ses mains, oui, car cet homme n'admettra pas un échec. Il a formulé un plan de vengeance qu'il veut certainement conduire jusqu'au bout... C'est un Germain, ne l'oubliez pas, un être tenace, vindicatif et doué d'un indéniable esprit de méthode. Là où vous autres. Latins, vous diriez :

« C'est assez. Ma vengeance est suffisante », lui accomplira son dessein dans toutes ses parties... Si toutefois nous ne l'en empêchons.

– Mais c'est épouvantable !... Ainsi, que mon fils lui soit enlevé, ou qu'il demeure son prisonnier, je devrai toujours craindre pour lui ?

– Oui... à moins que vous ne le confiez à la protection des Fils du silence.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Voici : une fois l'enfant retrouvé, je l'emmènerai en un lieu où Martold ne pourra jamais le trouver. Il vous sera permis de le suivre, de vivre près de lui, à condition que vous partagiez entièrement la retraite qui sera la sienne jusqu'au jour où je jugerai possible de le rendre sans danger à une existence plus normale.

– Mais mes filles ?

– Il serait prudent que vous les dérobiez aussi aux représailles de Martold.

– Quel est ce lieu où vous nous conduiriez ?

– Je ne puis vous le dire. Sachez seulement que vous y trouveriez tous les éléments

nécessaires pour vivre agréablement et faire l'éducation de vos enfants.

Gaëtano murmura :

– Je réfléchirai.

Son regard, de nouveau, se reportait sur Fabienne. En ce moment, il ne voyait qu'elle et toute autre pensée lui était pénible.

La main de Li-Wang-Tsang s'appuya un peu plus sur son épaule, tandis que le Chinois disait :

– Un mot encore. Il faut envisager l'éventualité de votre disparition... Si vous tenez à préserver vos enfants des entreprises de Martold, écrivez vos dernières volontés, par lesquelles vous me nommerez leur tuteur. Je vous promets de m'occuper d'eux, pour leur éducation physique et intellectuelle, de les faire éléver selon vos idées... puis aussi d'apprendre à Luigi, plus tard, quel fut l'auteur des malheurs de ses parents. Si vous n'avez pu auparavant punir le coupable, c'est lui, alors qui s'en chargera.

Sur ces mots, sans attendre la réponse de Gaëtano, Li-Wang-Tsang se détourna, s'inclina

devant le lit mortuaire et sortit de la chambre.

Dix jours avaient passé, depuis la mort de Fabienne, quand, un matin, le Chinois vint trouver le comte Mancelli dans l'appartement que celui-ci occupait chez les Sangeray.

Ainsi qu'il en avait été convenu — M. de Sangeray s'étant prêté de la meilleure grâce du monde à cet arrangement — Li-Wang-Tsang venait fréquemment chez les hôtes de Gaëtano, prenait presque tous ses repas à leur table... Le service de celle-ci était faite par Adrien. Tandis que le jeune domestique remplissait correctement ses fonctions, il ne s'apercevait pas de l'attention soutenue que lui accordait cet étranger à la mine grave, aux yeux pénétrants... Il ne se doutait pas que cet homme voyait au fond de sa pensée comme dans un livre ouvert.

Personne n'avait encore demandé à Li-Wang-Tsang le résultat de ses observations. Il en imposait à M. de Sangeray et à sa femme, par cette puissance secrète qui se dégageait de lui... Quant à Gaëtano, il demeurait absorbé dans sa

douleur un peu farouche, dans le souvenir de la jeune femme tant aimée.

Cependant, quand il vit entrer le Chinois, il se leva vivement et vint à lui en demandant :

– Avez-vous découvert quelque chose, Li-Wang-Tsang ?

– J'ai la certitude qu'Adrien a aidé au rapt de l'enfant.

– Ah ! enfin !... Dites-moi vite !...

– Voilà... J'avais demandé à M. de Sangeray de se trouver présent à notre expérience. Nous nous rendîmes à l'office, où ce garçon nettoyait l'argenterie... Brusquement, dès l'entrée, je lui dis :

– Racontez-nous donc comment fut enlevé le petit don Luigi ?

Il tressaillit violemment, resta un moment sans parole, puis balbutia enfin :

– Don Luigi ?... Que voulez-vous dire ?

– Oui, le petit Luigi Mancelli... Ne cherchez pas à nier. Je sais que vous avez été le complice

de cet enlèvement.

En effet, je venais de *voir* en sa pensée que mes soupçons étaient justifiés... Car jusqu'alors, bien qu'étant assuré de l'hypocrisie, du sournois espionnage exercé par cet homme autour de vous, je n'avais pu avoir la certitude qu'il eût joué un rôle actif dans l'enlèvement. Il bégaya :

– Non... non...

Mais sous mon regard, il se troublait... Et se voyant mis à jour, il avoua...

Gaëtano rugit :

– Ah ! le misérable !

Li-Wang-Tsang poursuivit :

– Ce garçon, malheureusement, n'est dans cette affaire qu'un rouage... un rouage habile, du reste, car il a fort bien rempli sa tâche et vous auriez eu peine à le démasquer, si je ne vous avais donné l'aide du don de clairvoyance que je possède. Il est Hollandais d'origine, mais a été élevé en France par un oncle, Allemand naturalisé. Depuis son adolescence, il est affilié à une association pangermaniste, dont, au reste, il

ne connaît rien, sinon qu'il doit toujours être prêt à remplir le rôle qu'on lui assigne – rôle d'espionnage, en général.

– Il vous a dit qu'il n'en connaissait rien... Mais qui vous prouve sa véracité ?

– Vous oubliez qu'il ne peut rien me dérober de sa pensée ?

– C'est juste !... Continuez, je vous prie, Li-Wang-Tsang.

– Celui qui lui donne les instructions nécessaires est toujours quelque comparse, rarement le même. Il ne connaît rien de ces individus, pas même un nom supposé. Ils se présentent avec un ordre d'obéissance impératif timbré d'une croix de Malte... Remarquez que la croix de fer, décoration militaire de l'empire d'Allemagne, affecte cette forme.

– Il ne peut y avoir de doute sur l'auteur du rapt... Mais d'après ce que vous me dites, il sera quand même difficile de l'atteindre.

– Difficile, oui... impossible, non. Il est évident qu'Adrien ne peut nous faire aucune

révélation à son sujet, puisqu'il ignore totalement ce haut personnage – le véritable chef, certainement, de ladite association. Je m'en suis assuré en prononçant devant lui le nom du comte Martold, puis celui de Belvayre.

– Mais qui a opéré l'enlèvement ?

– Toujours un individu inconnu d'Adrien... Celui-ci avait, au début de l'hiver, reçu l'ordre de tout faire pour arriver à se placer chez le baron de Sangeray. Comme c'est un garçon adroit, fertile en ressources, il y réussit au bout d'un certain temps, sans trop de peine... Puis un jour, il reçut un mandat timbré de la croix de Malte, lui enjoignant d'obéir aux instructions de celui qui le lui présentait. Cet homme et lui combinèrent alors l'enlèvement de l'enfant... Adrien ouvrit les portes à son complice, qui se glissa doucement jusqu'au lit de Luigi ; un soporifique avait été introduit la veille au soir par le domestique dans la boisson de la gouvernante et dans celle du petit garçon. Luigi fut emporté sans peine... Mais après cela, Adrien ne sait plus rien...

– Alors, à quoi nous sert ?...

– En effet, ce garçon ne nous a rien appris d'utile pour la recherche de l'enfant. Nous avons acquis seulement la certitude qu'il faut chercher du côté germanique, c'est-à-dire Martold, car celui-ci est un des plus puissants organisateurs du pangermanisme à l'étranger.

– Mais n'allons-nous pas dénoncer Adrien à la justice ?

– Gardons-nous en bien ! Il ne peut mettre sur aucune piste sérieuse, je vous le répète, et il est tout à fait inutile d'informer ainsi Martold que nous avons dévoilé ce garçon.

– Mais il le saura peut-être par celui-ci même ?

– Non, certes, car Adrien n'ignore pas que l'organisation dont il est un des membres infimes punit sévèrement les instruments maladroits ou malchanceux... Il se taira donc, d'autant mieux que je lui ai promis de ne pas le dénoncer, à condition qu'il m'obéisse aveuglément.

– Vous pensez qu'il pourra vous être utile ?

– Peut-être.

– Mais si, malgré tout, il nous trahissait ?

– Cela, je le saurais. Soyez sans crainte, je n'ignore pas qu'il faut se défier d'un Allemand, car dès qu'il agit sous l'empire de ce patriotisme particulier à sa race, qui est un monstrueux orgueil déformateur de toute conscience, aucune parole, aucun pacte, quelque sacré qu'il soit, ne compte pour lui.

Pendant quelques instants, les deux hommes gardèrent le silence... Gaëtano, l'air accablé, appuyait son front sur sa main...

Il demanda enfin :

– Puisque cet Adrien ne peut nous mettre sur la voie, qu'avez-vous en vue, pour retrouver mon petit Luigi ?

– Pour le moment, rien de précis. Mais les recherches secrètes que j'ai fait commencer amèneront tôt ou tard le résultat désiré... Je vous l'ai dit, don Gaëtano, une grande patience est nécessaire. Notre adversaire est de ceux qui ne négligent rien pour mettre dans leur jeu les meilleurs atouts. Mais les Fils du silence arrivent

toujours à savoir ce qu'ils veulent. Il s'agit seulement d'attendre l'instant favorable.

Gaëtano murmura :

– Et pendant ce temps, que deviendra mon pauvre petit ?

– Je ferai tout le possible pour hâter le moment où vous le retrouverez, soyez-en assuré.

– Oui, j'en suis certain, Li-Wang-Tsang, et je vous remercie encore de m'aider si généreusement dans ma terrible détresse.

Gaëtano saisissait les mains du Chinois, les serrait avec force.

Li-Wang-Tsang dit avec calme :

– J'ai pour vous beaucoup d'estime et d'amitié. En outre, je déteste tout ce qui est allemand... Il y a donc pour moi double plaisir à vous rendre service, en cette circonstance.

Comme il faisait un mouvement pour se retirer, Gaëtano l'arrêta.

– J'ai réfléchi au conseil que vous me donnez, Li-Wang-Tsang... J'ai écrit mes dernières

volontés, vous instituant le tuteur de mes enfants, au cas où je disparaîtrais avant leur majorité. Mais vous me promettez bien, n'est-ce pas, qu'ils seront élevés à l'euro

péenne, et dans la religion catholique ?

– Je vous le promets sur les cendres de mes ancêtres, don Gaëtano.

– Alors, voici mon testament...

Et le comte tendit à Li-Wang-Tsang une enveloppe scellée de ses armoiries.

Le Chinois la prit en disant :

– Merci de la confiance que vous m'accordez... J'espère fermement n'avoir pas à faire usage de ceci. Mais il est mieux de prendre toutes les précautions nécessaires... Et maintenant, don Gaëtano, un conseil : surmontez votre douleur, reprenez vos anciennes occupations, il le faut, si vous voulez avoir l'énergie nécessaire pour poursuivre votre tâche et, une fois votre fils retrouvé, le défendre contre de nouvelles entreprises de l'ennemi.

– Oui, vous avez raison... Mais mon malheur

est encore si récent que je n'ai pu jusqu'ici revenir à l'existence habituelle.

— Faites-le maintenant, avec tout le courage qui est en vous... Sortez chaque jour, faites des promenades à cheval avec M. de Sangeray, comme avant ce terrible drame. Je viendrai vous voir souvent, afin de vous tenir au courant de ce qui pourrait survenir. Car, s'il est prudent de croire que le résultat de mes recherches peut être long à se présenter, il n'est pas interdit néanmoins d'espérer qu'une circonstance imprévue survienne, qui nous renseigne sur le sort de l'enfant, beaucoup plus vite que nous ne le pensons.

— Que le ciel vous entende ! dit Gaëtano, avec une douloureuse ferveur.

## XIV

Suivant les conseils du Chinois, et ceux que lui donnait sa propre nature, très énergique, le comte Mancelli fit de son mieux pour se reprendre à l'existence habituelle. Les relations de voyage dont il était l'auteur devaient prochainement paraître. Depuis la mort de Fabienne, il laissait sans réponse les lettres que son éditeur de Rome lui écrivait à ce sujet... Non sans effort, il se remit à ses occupations dont tout l'intérêt avait momentanément disparu pour lui. De même, il essaya de s'intéresser à la gentillesse, aux mines caressantes des petites jumelles, Huguette et Bianca. Mais quand il les voyait là, tout aussitôt se présentait, vif et poignant, le souvenir de leur frère, le préféré, le beau petit Luigi aux yeux profonds. Alors le père disait à Molly, en désignant les bébés d'un geste irrité :

– Emportez-les... Je ne peux pas les voir !

Il demeura encore un mois à Paris, chez les Sangeray, toujours hospitaliers et pleins d'attentions. Puis il regagna Monteyrac, sur les conseils de Li-Wang-Tsang qui jugeait plus facile d'y faire exercer la surveillance nécessaire pour déjouer les desseins criminels que Martold pouvait avoir contre le comte Mancelli.

Sur les instances de M<sup>me</sup> de Sangeray, Gaëtano lui laissa momentanément les petites filles. Il savait qu'elles seraient bien soignées, jamais perdues de vue, par elle et par Molly que le rapt de Luigi avait jetée dans la désolation.

Il rentra donc seul dans cette demeure où tout lui parlait de Fabienne. Courageusement, étouffant ses regrets douloureux, il reprit la direction de l'exploitation agricole laissée en son absence à un homme de confiance... Mais toujours, partout, le poursuivait l'atroce angoisse de cette pensée : « Où est Luigi ?... Que devient-il ? Le reverrai-je jamais ? »

Li-Wang-Tsang, demeuré à Paris, lui écrivait de laconiques billets. Ils se résumaient tous en

ces mots : « Je n'ai rien appris encore. »

Un après-midi, en revenant de visiter une coupe de bois, Gaëtano eut la surprise de trouver le Chinois dans le salon décoré de vieilles tapisseries dont les trois portes-fenêtres ouvraient sur les jardins. Il était arrivé par le train de deux heures et attendait patiemment le retour du comte en fumant et en parcourant des journaux.

Gaëtano s'écria, dès l'entrée :

- M'apportez-vous une bonne nouvelle ?
- Un indice, tout au moins... Je sais que l'enfant a été emmené en Italie.
- En Italie !
- Cela vous étonne, n'est-ce pas ?... Mais c'est fort habile de la part de Martold. Il s'est dit que vous songeriez à tout autre chose, avant d'imaginer que votre fils était caché précisément dans votre pays.
- Certes !... Je pensais qu'ils l'avaient emporté en Allemagne, en Autriche... ou même simplement laissé en France. Et vous savez aussi en quel endroit ?

— Pas encore. Les limiers sont sur la piste. J'espère apprendre bientôt quelque chose de nouveau.

— Ah ! quel ami incomparable vous êtes, Li-Wang-Tsang !

Le Chinois enveloppa Gaëtano d'un coup d'œil de profonde sympathie.

— Oui, un ami, vous dites bien, don Gaëtano... Un ami qui souhaite ardemment confondre ce misérable et vous rendre votre fils.

— Me ferez-vous le grand plaisir de rester quelque temps ici ?

— Quarante-huit heures, pas davantage. Je suis chargé par le Maître d'une importante mission, qui demande ma présence presque constante à Paris... Car mon temps ne m'appartient pas. J'ai dû, pour vous aider dans la recherche de votre fils, en demander l'autorisation à celui dont je suis un des principaux serviteurs, et quelque peu le confident — autant, du moins, que le Maître du silence, énigme toute-puissante, peut avoir des confidents. Cette autorisation, d'ailleurs, m'a été

accordée sans difficulté. Du moment où il s'agit de combattre l'Allemand, le peuple que toute l'humanité maudira un jour, le Maître permet tout.

Gaëtano avait fort envie de questionner à nouveau Li-Wang-Tsang sur ce mystérieux personnage... Mais il s'en abstint, ayant compris, aux précédents essais faits par lui à ce sujet, que le Chinois resterait invinciblement muet là-dessus.

Dans la journée du lendemain, il fit visiter à son hôte le château et ses dépendances... Une grande surprise l'attendait. Dans la chapelle, Li-Wang-Tsang, qui examinait avec intérêt les précieuses boiseries, s'arrêta devant un panneau et dit en le désignant :

– Il y a un passage secret ici... Le saviez-vous ?

– Un passage secret ?... Vous en êtes sûr ?

– Très sûr. Je le vois.

– Ce serait donc celui que depuis plusieurs siècles les Varsac ont vainement cherché ?...

Celui par où s'enfuit la belle Alix.

– Qui est cette belle Alix ?

– Ceci est une histoire de famille...

« Dans le courant du XIV<sup>e</sup> siècle, une jeune fille se trouva la seule descendante de la branche des Varsac du Périgord. Elle se nommait Alix, et son renom de beauté, de vertu, d'intelligence, s'étendait loin de sa province... Un Varsac du Limousin, veuf depuis peu et désireux de s'assurer les grands biens de l'orpheline, sollicita sa main. Il avait cinquante ans, une mine de forban et la plus mauvaise réputation du monde... Alix refusa aussitôt – avec d'autant plus d'empressement qu'elle venait de s'accorder avec un jeune et charmant gentilhomme dont les terres touchaient Monteyrac.

« Gérard de Varsac ne se tint pas pour battu. Puisque la belle Alix ne cédait pas à la persuasion, il l'aurait par la force... À cette époque, les Anglais possédaient le Limousin, et Varsac se trouvait au mieux avec le gouverneur de la province, qui d'ailleurs avait épousé sa sœur. Il obtint de lui qu'une troupe d'hommes

d'armes attaquerait inopinément Monteyrac où – Gérard le savait – une assez longue période de tranquillité avait fait relâcher la vigilance habituelle en ces temps troublés.

« De fait, la petite garnison du château fut surprise, nuitamment, tuée ou faite prisonnière. Mais Alix demeura introuvable... Ce fut en vain que Gérard, qui dirigeait l'expédition, fit fouiller tout le château... en vain qu'on mit à la question les principaux serviteurs... De guerre lasse, Varsac se retira, en jurant que, fût-elle aux enfers, il retrouverait la jeune châtelaine.

« Or, quelques jours plus tard, un paysan découvrit au bord de la Dordogne le cadavre d'une femme richement vêtue, dont les vêtements, au passage, s'étaient accrochés à une branche d'arbre plongeant dans la rivière... Il reconnut la belle Alix. Et comme on se racontait dans le pays qu'il existait à Monteyrac une issue secrète autrefois organisée par les Romains, qui possédaient à cet endroit un « castellum », on conclut que la châtelaine la connaissait et s'était enfuie par là. Mais dans la nuit, elle s'était

probablement trompée de chemin et avait dû choir dans la Dordogne.

« Quant à ce passage secret, on ne le trouva jamais. Gérard de Varsac, héritier des biens de la pauvre Alix, le fit vainement rechercher. Ses successeurs n'arrivèrent pas à un meilleur résultat... Et l'on finit par croire qu'il s'agissait uniquement d'une légende née dans l'imagination des gens du pays. »

– Eh bien, le voici, le passage... Tenez...

D'un doigt sûr, Li-Wang-Tsang appuya sur un point de la boiserie... Celle-ci s'ouvrit avec un grincement, démasquant une ouverture sombre d'où s'échappait une odeur de renfermé.

Gaëtano s'exclama :

– C'est cela !... c'est bien cela !... Je vais chercher une lampe, pour explorer ce passage.

– Mais n'en dites mot à personne. Il est toujours préférable de garder ces choses-là pour soi.

– C'est aussi mon avis... bien qu'à vrai dire, ces issues cachées n'aient plus la même utilité

qu'autrefois.

— Sait-on jamais ?... La vie réserve bien des surprises, et il est sage de ne pas croire aveuglément à ce qu'on appelle le progrès.

Quelques instants plus tard, le comte Mancelli, une lampe à la main, s'engageait avec son hôte dans le passage.

C'était d'abord un couloir étroit, se prolongeant pendant une cinquantaine de mètres... Puis venait un raide escalier, descendant entre deux murs soigneusement maçonnés... « Travail romain, indestructible », déclara Li-Wang-Tsang.

Cet escalier semblait interminable... Parfois d'étroits petits paliers le coupaient... L'atmosphère, lourde au début, devenait peu à peu plus facilement respirable... Bientôt, les deux hommes sentirent un air frais qui arrivait jusqu'à eux... Et les profondes ténèbres qui les enveloppaient commençaient aussi de se dissiper à mesure qu'ils avançaient.

Puis l'escalier cessa... Il y eut un long couloir,

où pénétrait un demi-jour... Et les explorateurs arrivés à son extrémité se virent au bord d'une fissure ouverte à pic sur la Dordogne, qui roulait à un mètre au-dessous ses eaux grondantes, jaunâtres, grossies par les pluies torrentielles des jours précédents.

Ils compriront alors le drame de jadis... Alix, voyant le château attaqué, ses défenseurs pris ou tués, s'était enfuie par le passage secret. Mais sans doute se trouvait-on dans une période d'inondation, pendant laquelle le couloir inférieur et peut-être une partie de l'escalier étaient envahis par les eaux. La malheureuse l'avait probablement oublié !... Elle était tombée dans la rivière bouillonnante qui avait entraîné son corps jusqu'à cette rive où, par hasard, un arbre l'avait arrêtée dans l'entrelacement de ses branches.

— Voilà donc éclairé ce point resté obscur de l'histoire des Varsac, dit Gaëtano. Alix emporta dans la tombe le secret du passage que, sans doute, lui transmit son père.

Li-Wang-Tsang demanda :

— La comtesse Mancelli était-elle la

descendante directe de ce Gérard de Varsac ?

— Oui. Ce peu estimable personnage avait un fils, qui valut beaucoup mieux que lui. Il fit souche d'une nombreuse lignée. Mais de nos jours, comme au temps d'Alix, une femme se trouva être le seul représentant de la famille. C'était ma pauvre Fabienne... Et sa fin, aussi, se trouva hâtée par la faute d'un misérable, d'un odieux criminel...

Une lueur de colère farouche jaillit des yeux du comte et la lampe vacilla dans la main qui la tenait.

Le Chinois se pencha hors de la fissure, qui permettait tout juste le passage d'un corps mince, et jeta un coup d'œil au-dehors... Puis il se tourna vers Gaëtano.

— Il existe, le long de la falaise, à pic sur la rivière, un étroit rebord que les eaux recouvrent presque en ce moment. C'est par là, probablement, que comptait s'enfuir Alix de Varsac.

Gaëtano regarda à son tour, et constata

l'exactitude des observations de son hôte.

— Le moyen de fuite était bon. Sans cette malencontreuse inondation, la pauvre Alix eût pu se sauver... Tous ces vieux châteaux ont d'ailleurs, je crois, plus ou moins des issues de ce genre, ménagées en cas d'attaque. Il en reste probablement encore un certain nombre à découvrir, dans toute l'Europe.

— Certes. En visitant d'anciennes demeures historiques, en France et ailleurs, j'ai plus d'une fois constaté l'existence de mystérieuses cachettes encore ignorées — et qui le resteront peut-être jusqu'à la fin du monde... Mais elles ne sont rien, près de ce que nous, les Fils du silence, avons établi, au cours des siècles, en Chine surtout.

— J'en ai vu un exemple dans la demeure de cet Allemand, à Canton...

— C'était peu de chose. Nous avons beaucoup mieux... Il faudra, un jour, quand vous aurez retrouvé Luigi, que je vous emmène dans la ville chinoise de San-Francisco. Là, avec la permission du Maître, je vous montrerai des choses

intéressantes.

Les deux hommes, leur exploration étant terminée, remontèrent et refermèrent soigneusement le panneau de boiserie. Li-Wang-Tsang montra à son compagnon la façon de l'ouvrir... Après quoi, ils gagnèrent le salon où, en fumant un cigare, ils causèrent encore de leur découverte et de l'histoire des Varsac, une des plus vieilles familles de la contrée.

Cette nuit-là, Gaëtano dormit fort mal. Son sommeil fut traversé de rêves pénibles, où, tour à tour, passaient les figures d'Alix et de Fabienne, poussées par un ennemi invisible dans le passage secret, vers le gouffre mouvant dans lequel sombraient les jeunes femmes... Le comte s'éveilla de bonne heure et, pour combattre la dépression qui suivait cette mauvaise nuit, résolut de faire une promenade à cheval.

Il partit avant sept heures, après avoir serré la main de Li-Wang-Tsang, toujours fort matinal... Son cheval, belle bête, vive et nerveuse, l'emmena vers la campagne qui commençait à prendre une légère parure printanière. Le temps

était gris, humide, assez doux... Gaëtano avait mis sa monture au grand trot, ayant besoin de sentir son visage fatigué fouetté par l'air matinal chargé de fraîcheur et de parfums agrestes...

Il s'engagea bientôt sous bois, dans une futaie dont il aimait les hauts arbres centenaires et la paix majestueuse. Sur le sol du sentier, herbeux et humide, les sabots du cheval rendaient un son mat... Gaëtano, songeur, avait un peu rendu la main à sa monture, qui connaissait bien ce chemin, où son maître la faisait passer fréquemment.

Tout à coup, la bête buta sur un obstacle invisible... Elle trébucha, tomba, entraînant son cavalier avant que celui-ci eût pu se dégager...

La tête de Gaëtano alla frapper violemment contre une souche d'arbre... Et le comte perdit connaissance.

À quelques pas de là, un homme, étendu dans les broussailles qui couvraient en cet endroit le sous-bois, se souleva lentement, jeta un coup d'œil investigateur autour de lui... Puis, se levant tout à fait, il s'avança vers le lieu de l'accident.

Rapidement, il détacha la corde qui, passée d'un arbre à l'autre en travers du sentier, à une assez courte distance du sol, avait fait tomber le cheval... Quand il l'eut enfouie dans sa poche, il s'approcha du comte Mancelli et se pencha pour l'examiner.

Le crâne s'était fendu sur la souche, et le sang coulait abondamment... L'homme, un grand roux au visage criblé de taches, eut un geste de satisfaction. Il se redressa, jeta un coup d'œil sur le cheval qui, en se débattant pour se relever, écrasait la jambe de son maître pressé sous lui... Puis, tranquillement, le misérable s'éloigna.

Deux heures plus tard, un garde forestier accourait au château... Il avait trouvé le comte inanimé, près de son cheval dont une jambe paraissait brisée.

Li-Wang-Tsang, aussitôt, donna des ordres, et partit avec des domestiques porteurs d'une civière improvisée.

Quand il fut près de Gaëtano, il vit du premier

coup d'œil que tous les soins seraient inutiles... Le malheureux était dans le coma, et mourut pendant qu'on le transportait au château.

Li-Wang-Tsang, dans l'après-midi de ce jour, revint au lieu de l'accident. Il examina soigneusement les arbres voisins, l'herbe, les moindres choses, puis s'en retourna le front plissé, une lueur menaçante dans ses yeux graves.

Appelés par dépêche, les Sangeray accourent... Le baron, en serrant la main de Li-Wang-Tsang, s'écria :

– Quel épouvantable accident !... Le malheureux Gaëtano !

Le Chinois répliqua lentement :

- Un accident ?... Non, dites un crime.
- Un crime ?... Comment ? Vous êtes sûr ?
- Moralement sûr, tout au moins. La justice, elle, ne trouverait pas suffisants les quelques légers indices qui me prouvent, à moi, de façon indubitable, que l'accident a été préparé.
- Alors... ce serait ?

— Martold qui l'a fait assassiner... Oui, monsieur de Sangeray... Un crime de plus à l'actif de cet homme... un crime de plus à punir. Venez maintenant près de notre ami.

M. et M<sup>me</sup> de Sangeray suivirent le Chinois jusqu'à la chambre où reposait la dépouille mortelle de Gaëtano. Li-Wang-Tsang, qui exerçait maintenant ici une calme autorité, fit signe à la religieuse de garde et à une servante en prière de se retirer. Puis, après avoir laissé les Sangeray, très émus, se recueillir un instant devant le défunt, il s'approcha du lit, étendit sa main et la posa sur la tête de Gaëtano.

— Devant vos amis, comte Mancelli, je vous promets de retrouver votre fils, de l'élever dans la haine de l'Allemand, et de le préparer à punir un jour, cruellement, le meurtrier de son père et de sa mère.

En se tournant vers les Sangeray, Li-Wang-Tsang ajouta :

— Oui, c'est Luigi Mancelli qui sera le justicier, avec l'aide du Maître que je sers.

## **Deuxième partie**

# I

Dans sa petite villa d’Ouchy, don Luciano Pellarini continuait de vivre sa triste existence.

Aucune amélioration ne se produisait dans son état ; aucun symptôme ne permettait d’entrevoir une guérison prochaine.

Cependant Agnese ne perdait pas espoir. Les Belvayre étaient si encourageants !... Ils paraissaient tellement persuadés que ce terrible état mental se modifierait favorablement !

La jeune fille continuait de soigner son père avec dévouement. Elle lui faisait de la musique, des lectures, sortait un peu avec lui aux alentours de la villa... Mais le regard du malheureux exprimait toujours la même tristesse profonde et une morne indifférence de toutes choses.

« Il s’ennuie, pauvre papa, pensait Agnese. Lui qui s’occupait avec tant de passion de ses

savants travaux, le voilà réduit à la plus complète impuissance... et cela, quand son cerveau est probablement encore en possession de sa pleine lucidité... Oui, c'est affreux !... affreux. »

Il semblait parfois à la jeune fille qu'un peu de distraction eût été salutaire à l'infirme... Mais telle était sa confiance aveugle dans les Belvayre qu'elle se rangeait malgré tout à leur avis sur ce point, et continuait de mener près de son père l'existence la plus retirée.

M<sup>me</sup> Belvayre, habile psychologue, exaltait son abnégation, sa filiale sollicitude.

— Vous êtes la plus admirable enfant que je connaisse, ma mignonne ! déclarait-elle en embrassant tendrement la jeune fille.

L'amour-propre d'Agnese se complaisait dans ces louanges, auxquelles s'ajoutaient celles de la servante, qui célébrait à tout propos les vertus de sa jeune maîtresse... Toutefois, ces satisfactions vaniteuses ne suffisaient pas à chasser l'ennui qu'éprouvait de son isolement la signorina Pellarini. D'intelligence très moyenne, n'ayant aucunement hérité des facultés intellectuelles de

son père, elle n'était pas de celles qui savent se plaire dans la solitude. Ses relations de Florence lui manquaient, et la petite villa retirée lui paraissait de plus en plus triste.

M<sup>me</sup> Belvayre, à qui elle ne cachait rien, reçut un jour cette confidence... Elle s'apitoya sur la jeune fille, la cajola, lui promit de remédier à cette situation.

– C'est un point très délicat, vous le comprenez vous-même, j'en suis sûre, ma chère petite, lui dit-elle. Votre pauvre père, dans sa position, souffrirait trop de se trouver en contact avec le monde... Néanmoins, il est bien compréhensible qu'à votre âge, vous désiriez quelques petites distractions. Je vais réfléchir à ce sujet, voir ce qu'il serait possible de faire... Peut-être votre jeune voisine pourrait-elle être pour vous une relation agréable ? Vous m'avez dit qu'elle semblait vous faire quelques avances ?

– Oui, en effet... Elle est charmante et me plairait beaucoup comme amie.

Quelques mois auparavant, la villa du Lac, toute voisine de la demeure des Pellarini, avait

été louée à une dame française, aveugle, qui y vivait avec sa fille et deux servantes. Elles s'appelait M<sup>me</sup> de Fervalles. C'était une grande femme de mine distinguée, de physionomie triste et souffrante... Son mari et son fils avaient été tués dans un accident de chemin de fer. À la suite de ce malheur, elle fut atteinte d'une fièvre cérébrale, dont elle guérit, mais pour rester aveugle, et d'esprit quelque peu affaibli... Les médecins ayant ordonné un changement d'air et d'horizon, Lucie sa fille, l'avait amenée à Ouchy, où autrefois elles avaient déjà fait un court séjour. Toutes deux vivaient là, très retirées, M<sup>me</sup> de Fervalles ne voulant voir personne. Elle se promenait un peu au bras de Lucie, gracieuse blonde à l'air doux et réservé, qui l'entourait d'attentions... Et plusieurs fois, les deux Antigones s'étaient rencontrées, l'une guidant sa mère aveugle, l'autre accompagnant son père plus terriblement atteint encore. Elles avaient d'abord échangé un léger salut, ainsi qu'il convenait entre voisines... puis un regard de sympathique compassion, un sourire, un salut plus aimable... Récemment, M<sup>me</sup> de Fervalles

avait adressé, au passage, quelques, mots à Agnese, à propos du temps. Un autre jour c'était la jeune Italienne qui, la rencontrant seule, à la sortie de l'église, lui avait demandé des nouvelles de sa mère. Elles étaient revenues ensemble, et chacune d'elles avait raconté à l'autre sa triste histoire... Elles s'étaient séparées en se serrant la main et en se disant :

– Au revoir.

M<sup>me</sup> Belvayre n'ignorait rien de tout cela, Agnese, dont elle avait su gagner l'affection, ne manquait pas de lui raconter les menus incidents de son existence, quand cette « amie incomparable », comme l'appelait la jeune fille, venait passer quelques jours à la villa des Iris... En femme habile, la mère du romancier avait jugé qu'il convenait de faire la part du feu, c'est-à-dire de donner à Agnese une suffisante distraction pour qu'elle ne s'ennuyât pas et ne songeât pas à regagner Florence, comme parfois elle en avait émis l'idée, en constatant l'absence d'amélioration chez son père. Une enquête faite par Martha, la servante des Pellarini, près des

servantes de l'aveugle, une autre menée en France par les soins de Belvayre, avaient appris à la mère et au fils tous les détails nécessaires au sujet des dames Fervalles. Celles-ci appartenant à une vieille et noble famille du Limousin, jouissaient d'une belle aisance. Elles avaient des goûts simples, un caractère facile, peu de relations. Leur parenté, en dehors de cousins éloignés, se bornait à un neveu du défunt M. de Fervalles, jeune officier de l'infanterie coloniale, en ce moment en Cochinchine.

Ces renseignements durent sembler satisfaisants à M<sup>me</sup> de Belvayre, au point de vue spécial qui l'occupait, car elle-même encouragea Agnese à entrer en rapports avec M<sup>me</sup> de Fervalles... Cela se fit sans difficulté, Lucie désirant tout autant que sa jeune voisine un peu de distraction dans sa vie solitaire. Les deux jeunes filles étaient de bonne famille, d'excellente éducation, d'intelligence à peu près égale. Elles se plurent aussitôt, et, très vite, en vinrent à se voir chaque jour.

M<sup>me</sup> de Fervalles, satisfaite que sa fille eût

trouvé une amie de son âge, accueillait fort aimablement Agnese. Quant au pauvre don Luciano, il considérait les deux jeunes filles avec cet air d'indifférence douloreuse qu'il avait toujours maintenant – depuis sans doute qu'il s'était convaincu de l'impossibilité d'exprimer la pensée qui le hantait.

Au séjour suivant que fit à Lausanne M<sup>me</sup> Belvayre, Agnese la présenta aux habitantes de la villa du Lac, devenues ses amies. Elle plut à ces dames et, pendant la semaine qu'elle passa près des Pellarini, vit chaque jour M<sup>me</sup> de Fervalles, à laquelle, avec son habileté coutumière, elle témoignait une sympathie compatissante qui prenait le cœur sensible de la veuve... Celle-ci lui raconta ses chagrins, lui parla de son neveu l'officier, Guy, un beau garçon à la tête chaude et au cœur excellent, qu'elle espérait voir revenir bientôt en France et fonder une famille.

– Le climat de là-bas ne lui convient pas du tout, je le sais, disait-elle. J'ai bien peur qu'il tombe malade quelque jour.

Ce fut en effet ce qui advint, environ un an

après qu’Agnese Pellarini eut fait la connaissance de ses voisines... Ayant souffert pendant des mois à l’hôpital militaire de Saigon, Guy de Fervalles, à peu près suffisamment remis pour supporter la traversée, revint en France, et de là, presque aussitôt, gagna Ouchy, où l’appelaient sa tante et sa cousine.

Lucie eut peine à contenir son émotion douloureuse quand elle le vit descendre du train de la gare de Lausanne. Il n’était plus que l’ombre du Guy d’autrefois, mince mais vigoureux, très vif d’allure, de physionomie gaie et animée... Maintenant, il apparaissait d’une maigreur effrayante, d’une pâleur blafarde, et sa physionomie altérée, creusée, dénotait la plus profonde lassitude.

Avec un sourire triste, il dit à sa cousine, après l’avoir embrassée :

– Tu vois comme je suis changé, ma petite Lucie ?

Mais elle protesta qu’on le guérirait tout à fait, que le bon air du lac lui rendrait la force d’autrefois... Et elle l’entraîna vite vers la voiture,

en causant beaucoup pour cacher sa pénible émotion.

M<sup>me</sup> de Fervalles ne put voir le triste état physique de son neveu et Lucie se garda de le lui révéler... Mais celle-ci fit la confidence de son chagrin et de son inquiétude à son amie Agnese.

— J'ai bien peur que nous le perdions, lui aussi !... Pauvre cher Guy, que nous aimons tant !

La première fois qu'Agnese vit le lieutenant de Fervalles, elle se dit que les craintes de Lucie n'avaient rien d'exagéré. Elle pensa aussi qu'il était bien dommage que le jeune officier eût été ainsi frappé par la maladie, car il devait être charmant, avec ce sourire fin maintenant si rare, et ces beaux yeux bruns très caressants qui, parfois avaient encore un éclair de la séduisante vivacité d'autrefois.

Quant à Guy, il parut très intéressé par la beauté d'Agnese. Celle-ci s'en aperçut, et bien qu'elle ne fût pas coquette, en éprouva une certaine satisfaction.

Après le départ de la jeune voisine, M. de

Fervalles dit à sa cousine, sur un ton de plaisanterie forcée :

– J’espère ne pas voir trop souvent la signorina Pellarini, car j’en tomberais vite amoureux !

Lucie, étourdiment, répliqua :

– Eh bien, pourquoi pas ?... Elle n'a pas fait vœu de célibat, que je sache... et toi pas davantage ?

Guy dit avec amertume :

– Tu oublies, ma pauvre Lucie, que dans mon état de santé, je ne puis plus songer au mariage !

– Quelle idée !... En ce moment, oui, mais tu vas te remettre... et alors, si Agnese te plaît, rien ne s'opposera, je crois, à ce que tu l'épouses.

– Oui, oui, tu arrangeas cela, ma petite !... Mais moi, je sais bien que jamais je ne retrouverai ma santé d'autrefois.

Lucie secoua la tête, non convaincue... Cette idée d'un mariage possible entre son cousin et Agnese la ravissait, et elle se promit, dès que la

santé de Guy s'améliorerait, d'apporter tous ses soins à transformer cette perspective en réalité.

## II

Pendant les premiers temps de son séjour à la villa du Lac, M. de Fervalles vit rarement Agnese. Il sortait peu, étant vite très las, et demeurait dans sa chambre, occupé à lire ou à peindre... Ayant conscience que l'indolente et délicate beauté d'Agnese exerçait déjà sur lui un vif attrait, il évitait de se rencontrer avec elle, car il était trop honnête homme pour songer, dans son état actuel, à lui offrir de partager sa vie.

Mais cet état, peu à peu s'améliorait. Le jeune officier se reprenait à la vie, faisait des promenades un peu plus longues, retrouvait quelque chose de son ancienne gaieté, de ses mouvements vifs et imprévus...

Lucie, toute joyeuse, lui disait :

– Tu vois comme j'avais raison... Certainement, tu guériras tout à fait, mon cher Guy.

M. de Fervalles l'espérait aussi probablement, car il modifiait ses habitudes...

Maintenant, quand Agnese venait voir son amie, il descendait vers l'heure où elles prenaient le thé, causait avec elles, faisait de la musique avec la jeune Italienne... Un jour, il leur proposa une promenade sur le lac, distraction qui plaisait beaucoup à Agnese et qui fut renouvelée plus d'une fois.

Il ne fallut pas longtemps à Guy pour devenir complètement amoureux... Et Agnese, presque aussi vite, s'éprit du jeune Français, fort séduisant et très empressé près d'elle, à sa manière discrète d'homme bien élevé.

Elle avait eu naguère, pour Belvayre, une inclination romanesque de très jeune fille... ou, plus exactement, elle avait subi la fascination que cet homme exerçait en général sur les femmes. Mais il n'entrait sans doute pas dans le plan du romancier d'encourager cet attachement, car, peu à peu, il avait cessé de venir voir les Pellarini, comme il en avait coutume dans les premiers temps de leur séjour à Lausanne... Et M<sup>me</sup>

Belvayre, un jour, avait appris à sa jeune amie, avec force soupirs, que son fils était marié... mal marié, hélas ! et séparé de sa femme mais non divorcé, ses sentiments religieux le lui interdisant.

De cette façon, l'adroite personne obtenait deux résultats : Agnese, dont Belvayre et elle avaient bien deviné l'inclination amoureuse, ne pouvait, étant donné ses idées, garder l'espoir d'épouser le romancier. Mais le malheur de celui-ci, la vie brisée sur laquelle sa mère s'apitoyait, mettaient autour de lui une auréole pour la crédule Agnese... En agissant ainsi, la mère et le fils s'étaient persuadés que la jeune fille conserverait cet attachement sentimental et s'en contenterait. Toutefois la psychologie germanique n'est pas infaillible, loin de là. M<sup>me</sup> Belvayre devait en faire l'expérience.

Précisément, elle dut retarder de près de trois mois son habituel voyage semestriel à Lausanne. Une grave maladie la retenait chez elle, écrivait-elle à Agnese... Mais elle savait, par les rapports que lui envoyait Bertha la servante, que la

signorina Pellarini et l'officier français paraissaient se plaire beaucoup.

Elle put enfin venir constater elle-même que son espionne disait vrai... Et elle en éprouva une vive contrariété.

Mais elle n'en laissa rien paraître... Soigneusement, elle étudia Guy de Fervalles, et le résultat de ses observations, la décision qu'il lui suggérait furent consignés dans une lettre qu'elle envoya quelques jours plus tard à son fils, en ce moment occupé à d'intéressantes « études » dans une ville française du Nord.

« L'officier en question est fou de la petite, qui elle-même, paraît fort l'apprécier... Evidemment, nous pourrions empêcher ce mariage. Mais, à la réflexion, je me demande s'il ne serait pas politique de le favoriser, au contraire.

« Je t'étonne, sans doute ?... Nous avions en effet considéré que le mariage d'Agnese pourrait être un danger pour le but que nous poursuivons, et qu'il était préférable de ne pas risquer cette éventualité.

« Oui... Mais je m'aperçois que la jeune personne ne se contentera pas de l'inclination à la fois romanesque et platonique – d'ailleurs fort estompée par le temps et l'éloignement – que lui inspire Marcel Belvayre. Elle désire beaucoup se marier, j'en ai obtenu l'aveu hier... Or, en ce cas, mon cher, ne vaudrait-il pas mieux, cette fois encore, faire raisonnablement la part du feu ?

« Mais lui, me demandes-tu ?... Quel sorte d'homme est-il ?... Ne peut-il devenir dangereux pour nous, si, vivant près de son beau-père, il arrive à deviner quelque chose ?

« Lui » est un charmeur, c'est incontestable. Il ne manque pas d'intelligence, il doit avoir de la volonté. Mais il n'est pas un « clairvoyant »... Tu sais ce que je veux désigner par ce mot ? Le comte Mancelli, par exemple, en est un. J'ai bien vu l'impression de défiance que je produisais sur lui, la seule fois que nous nous soyons vus, dans le salon de la signorina Tecci. Toi aussi, d'après ce que tu m'as dit, tu as été deviné par lui... Mais au lieutenant de Fervalles, je suis très sympathique, de même qu'à sa tante et à sa

cousine. Cette bonne Agnese leur a fait, d'ailleurs, tant d'éloges de moi !... Bref, je crois qu'avec un homme comme ce jeune Français, nous n'avons pas à craindre d'être démasqués, ni même gênés dans nos desseins. Nous tâcherions, d'ailleurs, d'arranger les choses de façon que le beau-père ne vive pas avec son gendre et sa fille. Ce sera difficile... Mais avec de la ruse, peut-être y réussirons-nous.

« Autre circonstance en faveur de ce mariage : M. de Fervalles, selon toutes probabilités, ne vivra pas très longtemps.

« Sa santé paraît se remettre, cependant, les médecins assurent qu'il est en bonne voie de guérison... Mais en entendant parler des symptômes de sa maladie, je me suis souvenue de ton cousin Wilhelm, qui, pendant son séjour aux colonies, fut atteint du même mal. Lui aussi éprouva une grande amélioration, et nous le croyions définitivement sauvé. Mais au bout de deux ans, la maladie reparut, avec une forme foudroyante cette fois, et emporta le pauvre garçon en quelques jours.

« Voilà quel sera mon espoir, si nous laissons faire ce mariage. Mais au cas où, en dépit de mes prévisions, il ne se réalisera pas, je crois que nous n'avons rien à craindre d'un homme de ce caractère, peu observateur, je le répète – à condition toutefois que je garde mon empire sur Agnese et que je continue de la diriger, sans en avoir l'air.

« Dis-moi, mon cher enfant, ce que tu penses de tout cela. Si tu n'es pas de mon avis, il faudra voir à éloigner Agnese de ces Fervalles. Ce sera quelque peu difficile, car elle s'est attachée à eux... et puis, maintenant, l'amour la tient. Il me semble qu'il serait préférable d'éviter cet ennui, en la laissant épouser ce jeune homme, – quitte, si celui-ci s'avisa de se montrer gênant, à l'écart de notre route. »

Quelques jours plus tard, Belvayre répondait :

« Vous avez absolument raison, ma chère mère. Puisque Agnese désire se marier, qu'elle épouse M. de Fervalles. Ainsi que vous le dites, il sera toujours temps d'obvier aux inconvénients, s'il s'en présente par la suite... Et de cette

manière, on ne pourra pas nous accuser de séquestrer les Pellarini, puisque nous-mêmes aurons encouragé la jeune fille à se donner un protecteur, un conseiller. Rien ne prouvera mieux la pureté de nos intentions, n'est-il pas vrai ?

« Le seul gêneur, là-dedans, pourrait être Mancelli, au cas où il arriverait à se mettre en rapport avec M. de Fervalles. Mais je m'occupe de le rendre « inoffensif ».

« Ainsi donc, ma chère mère, bénissez les fiançailles de cette petite sotte d'Agnese... Quant au « muet », nous verrons, comme vous le dites, à l'éloigner de son gendre, pour plus de sûreté. »

En conséquence, M<sup>me</sup> Belvayre, feignant de céder aux affectueuses instances d'Agnese, prolongea son séjour à la villa des Iris. Elle mit ce temps à profit pour provoquer d'une part l'aveu d'Agnese, de l'autre celui de Guy... Ce dernier fut plus difficile à obtenir. Le jeune homme, n'étant pas assuré encore du complet rétablissement de sa santé, jugeait qu'il devait attendre avant de laisser voir ses sentiments à la jeune Italienne.

Mais M<sup>me</sup> Belvayre s'y prit de telle sorte qu'à la fin de l'entretien, elle l'avait convaincu du contraire... Et dès le lendemain, après une conversation avec M<sup>me</sup> de Fervalles, tout émue et heureuse, elle servait d'intermédiaire à celle-ci près de don Luciano, pour demander la main d'Agnese.

L'infirme avait peu vu Guy de Fervalles, car Agnese continuait de croire que la vue d'étrangers était pénible à son père... Au-dehors seulement, pendant ses courtes promenades, il s'était rencontré cinq ou six fois avec le jeune officier. Guy l'avait salué, lui avait adressé quelques mots avec une respectueuse compassion... Et dans le regard du malheureux avait passé une lueur d'intérêt sympathique, tandis qu'il s'arrêtait longuement sur le Français.

M<sup>me</sup> Belvayre avait voulu se charger elle-même de la demande, afin de voir l'effet qu'elle produirait sur don Luciano... Dans les yeux tristes où le rêve dououreux semblait à demeure, elle discerna une satisfaction très vive. Et les paupières aussitôt s'abaissèrent plusieurs fois, en

signe de complet assentiment.

Le pauvre homme était visiblement fort heureux d'établir sa fille, dont le sort devait le préoccuper, lui étant pour elle une charge beaucoup plus qu'une protection.

Mais M<sup>me</sup> Belvayre vit dans ce contentement quelque chose de plus encore, ainsi qu'elle l'écrivit à son fils.

« J'ai idée que don Luciano espère trouver en son futur gendre un cerveau plus compréhensif que celui de sa fille et de ses bons amis Belvayre... Tout en étant persuadée qu'il se leurre, je prendrai mes précautions à ce sujet. »

Quand elle quitta Ouchy, quelques jours plus tard, Guy et Agnese étaient officiellement fiancés... Avant son départ, elle avait persuadé la jeune fille que son père, tout en éprouvant une grande joie de son mariage, ressentait en présence de M. de Fervalles, qui lui rappelait les jours heureux de sa propre jeunesse, une recrudescence de tristesse et de regrets. Aussi don Luciano vit-il relativement peu son futur gendre, pendant le temps des fiançailles... Parfois son regard

interrogeait Agnese... Mais la jeune fille ne comprenait pas la question qu'il lui adressait ainsi. Confiante jusqu'à la plus complète crédulité dans le don d'observation que s'accordait M<sup>me</sup> Belvayre, elle ne se doutait pas que son père s'étonnait, s'attristait de voir si rares les visites de Guy.

Quant au jeune homme, il acceptait sans arrière-pensée les dires d'Agnese. Très épris, d'ailleurs, il ne s'occupait guère que d'elle. Don Luciano lui inspirait de la compassion certes, et un réel intérêt. Aussi avait-il souscrit sans hésiter à la condition mise par Agnese à leur mariage : que son père continuerait de vivre près d'eux... Mais il existait chez lui une forte dose d'égoïsme, et à mesure que s'écoulaient les fiançailles, il trouvait excessive la sollicitude de la jeune fille pour l'infirme et songeait avec quelque ennui que si elle continuait ainsi, une fois mariée, il l'aurait bien peu à lui.

M<sup>me</sup> Belvayre, quand elle revint à Ouchy, une dizaine de jours avant le mariage, eut tôt fait de discerner cette tendance chez M. de Fervalles...

Ceci faisait trop son affaire pour qu'elle n'en profitât pas. Un mot, de-ci, de-là, une remarque glissée à propos vinrent confirmer Guy dans l'idée qu'il ferait à sa femme un grand sacrifice, en conservant près d'eux son père infirme, et qu'elle devrait lui en tenir compte en acceptant de confier en partie don Luciano aux soins d'une garde-malade judicieusement choisie.

Le mariage fut célébré sans apparat, dans la plus complète intimité. Belvayre y assista, et sut conquérir M. de Fervalles. Quant à Agnese, un seul regard de cet homme la fascina de nouveau, et le romancier put constater que, dès qu'il le voudrait, cette faible volonté serait comme auparavant soumise à son empire.

M<sup>me</sup> Belvayre, parfaite organisatrice, « modèle de complaisance et de dévouement », disaient les dames de Fervalles, s'était occupée de tout. Elle avait commandé à Paris les robes et le trousseau d'Agnese, donné son avis pour l'arrangement intérieur du vieux castel que Guy possédait en Limousin, guidé M<sup>me</sup> de Fervalles et Lucie dans le choix de leur toilette, préparé avec l'aide de

Bertha le lunch copieux et délicat qui attendait les nouveaux mariés et leur famille au retour de l'église. En outre, elle avait prodigué à la jeune fiancée les conseils maternels, si bien qu'Agnese, au matin de la cérémonie, s'était jetée dans ses bras en s'écriant avec émotion :

— Ah ! chère, bien chère amie, je regrette moins de n'avoir pas près de moi ma pauvre maman, puisque vous savez si bien la remplacer !

Après le lunch, les mariés partirent pour leur voyage de noces... Guy n'avait pas obtenu sans peine qu'Agnese quittât son père pendant une quinzaine de jours. Là encore, M<sup>me</sup> Belvayre lui avait été d'un grand secours, en engageant la jeune fille à céder au désir de son fiancé. Elle mit le comble à son affectueuse complaisance en déclarant qu'elle resterait encore une huitaine de jours à la villa des Iris, pour tenir compagnie à l'infirme, après quoi celui-ci n'aurait plus qu'à attendre pendant une semaine le retour de sa fille, et durant ce temps, Bertha, si dévouée, tout à fait au courant de ses habitudes, l'entourerait de soins — sans parler de Lucie qui viendrait lui faire la

lecture et de la musique, pour remplacer Agnese.

La jeune mariée s'en alla donc assez tranquille. Pendant son absence, M<sup>me</sup> Belvayre d'abord, puis Lucie et la servante, lui envoyèrent de rassurantes nouvelles de don Luciano. Celui-ci ne paraissait pas s'ennuyer plus que d'habitude et lisait avec intérêt les lettres que sa fille lui envoyait d'Algérie où Guy l'avait emmenée.

Les quinze jours s'allongèrent quelque peu. Dans l'enchantement de sa lune de miel, Agnese ne savait pas résister à son mari quand il lui disait :

– Restons encore un peu ici, chérie, puisque tu t'y plais.

Ou bien :

– Si nous allions à tel endroit ? Je crois que cela t'intéresserait.

Ensuite, dans le trajet du retour, ils s'arrêtèrent à Castel-Majac. Guy voulait faire connaître à sa femme la demeure de ses ancêtres... Celle-ci était un vieux logis dont certaines parties dataient du XIV<sup>e</sup> siècle, tandis que d'autres remontaient à des

époques postérieures. Perché sur un roc, il dominait orgueilleusement la vallée et le village entouré de châtaigneraies. L'intérieur en était quelque peu délabré, par suite de l'abandon où Guy, à cause de sa profession militaire, l'avait laissé jusqu'alors... Il avait résolu d'y faire exécuter maintenant les réparations nécessaires, car, ayant donné sa démission, il comptait en faire sa résidence habituelle. Ceci nécessita des conciliabules avec les entrepreneurs, deux voyages à Limoges, un séjour d'une semaine à Paris pour choisir une partie des meubles et des tentures. Près de deux mois s'étaient donc écoulés, quand les jeunes époux reparurent à la villa des Iris.

Il s'y était produit un changement, pendant leur absence. La prévoyante M<sup>me</sup> Belvayre, ayant découvert « la perle des perles », en la personne de M<sup>lle</sup> Dominica Hausen, Autrichienne d'origine et garde-malade diplômée, l'avait placée près de l'infirme, avec l'approbation de M. de Fervalles et celle d'Agnese, à qui son mari présentait cette mesure comme transitoire, et nécessitée par les absences qu'ils devraient faire cet été-là pour

surveiller la restauration de Castel-Majac. Âgée d'une quarantaine d'années, de mise correcte et de physionomie avenante, M<sup>lle</sup> Hausen plaisait aussitôt. Elle entourait de sollicitude don Luciano, et Lucie put assurer en toute sincérité à sa nouvelle cousine que M<sup>me</sup> Belvayre avait eu la main heureuse.

L'infirme accueillit sa fille et son gendre avec un évident contentement. Agnese, en le revoyant, éprouva un grand remords d'être restée éloignée de lui si longtemps. Elle se jeta à son cou, en s'écriant que maintenant elle ne ferait plus que de courtes absences... Guy ne protesta pas. La vue de son beau-père réveillait de nouveau sa compassion. Pendant quelques jours, il laissa Agnese passer une grande partie de ses journées près de don Luciano, s'occuper de lui comme auparavant... Puis il se lassa de cette sujétion de la jeune femme, qui le privait d'elle trop souvent à son gré. Agnese dut s'en remettre de nouveau à Dominica Hausen pour distraire et soigner son père. Elle ne le fit pas sans chagrin et regret. Toutefois sa nature indolente se résignait facilement, devant une volonté autoritaire à

laquelle s'adjoignait en la circonstance l'empire de l'amour. Don Luciano continua de voir sa fille plusieurs fois par jour, mais pendant seulement de courts instants, car elle le quittait bientôt en disant, avec un tendre baiser :

– Cher papa, à tout à l'heure... Guy m'attend.

M. de Fervalles s'ennuyait à Lausanne. Il n'y prolongea pas son séjour et emmena sa femme à Castel-Majac, pour voir où en étaient les travaux.

Bien que primitivement ils n'y dussent demeurer que peu de temps, ils y passèrent l'été. Agnese aurait voulu que Guy allât chercher son père pour l'amener dès maintenant près d'eux. Mais il objecta, avec assez de raison d'ailleurs, que don Luciano ne se trouverait pas fort à son aise au milieu des tracas d'une installation... Et Agnese, naturellement, se rendit à cet avis.

En octobre, ils regagnèrent Lausanne. Tout étant terminé au castel, ils comptaient emmener l'infirme en France et l'installer dans le vieux logis où Agnese lui avait préparé un confortable appartement. Ceci avait été convenu au moment du mariage, don Luciano y avait donné par un

battement de paupières son approbation, et Agnese, dans tes lettres bihebdomadaires qu'elle lui écrivait, en parlait constamment.

Aussi éprouva-t-elle une vive surprise en voyant son père répondre par un signe négatif à son cri joyeux :

– Père chéri, nous venons vous chercher pour vous conduire à notre beau vieux castel !

Pendant un moment elle resta muette de surprise... Puis elle demanda :

– Comment, vous ne voulez pas venir avec nous ?

– Non.

– Vous aimez mieux rester ici ?

– Oui.

– Mais ce n'est pas possible !... Loin de votre petite Agnese ?... À quel propos avez-vous changé d'idée, papa chéri ?

Elle s'agenouillait près de lui, sur un tabouret, et entourait son cou de ses bras caressants.

Il la regarda longuement... Et si elle avait su

bien lire dans ce regard, elle y aurait vu la douloureuse résignation de l'être qui sacrifie héroïquement son unique consolation.

Mais elle ne vit dans la décision de son père, maintenue en dépit de ses efforts et des instances un peu moins sincères de Guy, que le caprice d'un cerveau souffrant, affaibli... Et M<sup>me</sup> Belvayre, qui se trouvait depuis deux jours à la villa des Iris quand y arrivèrent les deux jeunes gens, la confirma dans cette idée.

La mère du romancier aurait pu cependant expliquer mieux que personne l'origine du changement d'idées de don Luciano, car elle avait pris soin de lui laisser entendre, avec toutes les précautions nécessaires, qu'il serait une bien grande gêne pour le jeune ménage, et que son gendre tolérerait courtoisement sa présence, sans plus... Ces insinuations s'étaient trouvées corroborées, pour lui, par quelques observations faites depuis le mariage de sa fille. Cet homme muré dans sa terrible infirmité avait acquis peu à peu une acuité de perception extrême, au point de vue des sentiments d'autrui... Nul ne s'en

doutait... Sans quoi M<sup>me</sup> Belvayre en aurait été inquiète pour elle-même. Car don Luciano, quelque jour, pouvait arriver à voir clair dans le jeu de la mère et du fils. Alors, si à un moment donné il sortait de son mutisme – ce que les Belvayre espéraient toujours – il se refuserait à leur apprendre son secret... c'est-à-dire le moyen de découvrir le trésor caché dans la grotte du Kou-Kou-Noor.

Mais M<sup>me</sup> Belvayre ne songeait pas à cela. Elle s'imaginait, comme Agnese elle-même, que le cerveau de l'infirme était quelque peu affaibli par suite de l'état où don Luciano se trouvait depuis dix ans, et se tenait pour assurée de conserver son entière confiance si nécessaire en cas de guérison.

Agnese partit donc seule avec son mari pour la France. C'était le moment où, à une centaine de kilomètres de Castel-Majac, le comte Mancelli mourait victime d'un accident – d'un crime, disait Li-Wang-Tsang. Celui-là, comme l'avait annoncé Belvayre à sa mère, devenait « inoffensif ».

### III

Dans une des plus vieilles rues de Vérone, place forte défendant l'Italie vers la frontière du Tyrol, s'élevait un ancien palais demi-ruiné qui avait appartenu à une noble famille aujourd'hui éteinte. À la mort du dernier marquis Sfarza, quelques années auparavant, il avait été acheté pour une somme infime par un riche négociant allemand, honorablement connu dans la ville. Mais sans doute recula-t-il ensuite devant la somme considérable qu'exigeaient les réparations à entreprendre, car peu après il revendit l'antique logis à l'un de ses compatriotes – un artiste et un original, déclara-t-il.

Original, il devait l'être en effet, ce Hans Bäpler, car sans se soucier de faire restaurer le palais, il s'y installa avec sa femme, une brune et déjà corpulente personne d'une trentaine d'années. Leur domesticité se composait d'une

servante et d'un jeune domestique à l'air niais, tous deux Allemands... M. Bäpler se donnait pour artiste peintre, et ne sortait jamais sans son album à dessins. Sa femme l'accompagnait souvent ; le reste du temps, elle s'occupait activement de son ménage et confectionnait avec soin les « délicatesses » dont était friand son époux.

Ils voyaient peu de monde, même parmi leurs compatriotes établis à Vérone. « Mon mari est un peu ours », disait M<sup>me</sup> Bäpler... Elle, plus affable, se conformait néanmoins aux goûts de son compagnon d'existence et se contentait comme distractions des promenades chères à M. Bäpler.

Ils avaient un fils, qui vivait momentanément chez ses grands-parents maternels. M<sup>me</sup> Bäpler parlait avec tendresse de son petit Johann, que son aïeule, disait-elle, avait voulu conserver près d'elle... Deux fois par an, elle se rendait en Allemagne pour passer quelque temps près de lui. Quant à M. Bäpler, il faisait d'assez fréquentes absences, jamais fort longues, d'ailleurs. Nul ne s'en étonnait, car vu sa qualité d'artiste, il paraissait vraisemblable qu'il allât chercher des

inspirations et des modèles dans les musées d'Italie, de France, d'Allemagne, qu'il aimât parcourir ces pays à la recherche d'un site intéressant vite fixé sur son inséparable album.

Quant à sa correspondance personnelle, elle se bornait à un échange de courts billets avec des amis habitant l'Allemagne. L'esprit le plus prévenu n'aurait pu, si on les avait ouverts, y découvrir rien de suspect. Il y était un peu question de tout : art, politique, événements survenant dans la famille, appréciations sur les faits du moment... Oui, c'étaient, en vérité, de bien innocentes missives que celles qui componaient la correspondance de Hans Bäpler !

Telle serait apparue également celle que, un soir d'hiver, reçut M<sup>me</sup> Bäpler :

« Je vais te faire une agréable surprise, chère Franzchen. Figure-toi que dans deux jours j'arriverai avec Johann !... Oui, je me décide à le ramener, notre cher petit. Tu le trouveras un peu changé. Ce n'est pas étonnant, car voici quelque temps que tu ne l'as vu. Ses cheveux ont bien

bruni, et ils bouclent. Son teint est devenu plus mat, le bleu de ses yeux se fonce... Enfin, tu verras cela par toi-même après-demain, ma Franzchen, quand tu auras le bonheur d'embrasser notre chéri.

« Prépare-lui une petite chambre près de la nôtre, achète quelques jouets et bonbons. Il est très chagrin de quitter ceux qui l'ont élevé jusqu'ici, et a besoin d'être peu à peu acclimaté près de nous.

« À bientôt donc, chère Franzchen. Reçois les plus tendres baisers de ton

« Hansel ».

Aux premières lignes, Franziska Bäpler avait eu un mouvement de surprise joyeuse... Aux suivantes, cette surprise se changea en ahurissement...

Elle avait vu Johann deux mois auparavant, et il était blond comme son père – d'un blond filasse bien incapable de jamais tourner au brun, pas plus que le teint si blanc et si rose ne pouvait

devenir mat. En outre, sa chevelure était la plus plate du monde... Et les yeux... les yeux couleur de pâle myosotis.

Qu'est-ce que cela signifiait ?... Hans devenait-il fou ?

Pourquoi, aussi, disait-il que l'enfant était chagrin de quitter ses grands-parents ?... Johann, qui venait d'avoir sept ans, avait manifesté, durant le dernier séjour de sa mère, le très vif désir de la suivre. Son grand-père était sévère pour lui, tandis qu'il avait fort bien deviné Franziska toute prête à le gâter. Un peu avant son départ, il avait même fait une scène pour obtenir qu'elle l'emménât, et elle n'avait pu le calmer qu'en lui promettant de demander à son père qu'il vînt habiter près d'eux l'année suivante.

Alors ?

Le front plissé par la tension de son esprit, M<sup>me</sup> Bäpler, ayant relu la courte lettre, réfléchissait... Et peu à peu, elle comprenait... Un sourire glissa entre ses lèvres. En repliant la feuille, elle murmura :

— Oui, Johann, mon petit Johann... Je vais tout préparer pour le recevoir.

Le lendemain, vers sept heures du soir, une voiture s'arrêtait devant le palais Sfarza.

Franziska, qui guettait, s'élança dans la cour précédant la vieille demeure. De hauts murs l'enserraient, dans l'un desquels étaient percées la large porte cochère close de lourds vantaux, et, près d'elle, une petite porte basse dont se servaient uniquement les Bäpler, qui ne possédaient pas d'équipage... Franziska ouvrit celle-ci juste à temps pour recevoir dans ses bras un petit garçon que M. Bäpler faisait descendre de la voiture.

En même temps, l'Allemand disait en italien, du ton joyeux d'un bon mari qui sait faire à sa femme un grand plaisir :

— Tiens, le voilà, notre Johann !

Puis, après un rapide coup d'œil échangé avec elle, il se tourna vers le cocher qu'il avait précédemment payé, en lançant d'un ton cordial,

tandis que l'autre touchait son chapeau :

– Bonsoir, mon garçon !

Après quoi, entrant dans la cour à la suite de sa femme qui emportait l'enfant, il referma soigneusement la porte derrière lui.

Franziska avait mis deux gros baisers sur les joues un peu pâles du petit garçon... Celui-ci la regardait en ouvrant très grands ses beaux yeux d'un bleu foncé, sur lesquels semblait s'étendre une sorte de brume. Tout son petit corps, souple et gracieux, paraissait comme engourdi... Franziska leva sur son mari un regard interrogateur. Bäpler répondit :

– Cela passera... Mais il fallait l'empêcher de parler, de se faire remarquer... Tu diras qu'il a été malade, et que je l'ai amené pour le changer d'air.

Ces mots étaient échangés à mi-voix, en allemand... Bäpler objecta, tout en mettant à terre le petit garçon :

– Mais Théodor a connu Johann... Il verra bien que...

— Théodor est un imbécile. Il n'y verra pas plus loin que le bout de son nez, comme d'habitude... Allons, entrons, Franzchen.

M<sup>me</sup> Bäpler prit la main de l'enfant en disant :

— Viens, Johann.

Il se laissa conduire passivement jusque dans la grande galerie décorée de fresques en mauvais état, qui occupait toute la partie du rez-de-chaussée donnant sur la cour... Là, Bäpler appela :

— Théodor !... eh ! Théodor !...

Le jeune domestique accourut. C'était un gros garçon à la face bouffie, au sourire perpétuel, au regard enfantin. Bäpler l'avait eu à son service à l'âge de quatorze ans et le traitait avec rudesse, sans lui ménager les arguments frappants, à l'occasion. Aussi Théodor le redoutait-il beaucoup.

— Tiens, prends ça...

Et son maître lui tendait la valise qu'il tenait à la main.

Tout en s'en emparant, Théodor jeta un coup

d'œil surpris vers le petit garçon qui le considérait d'un air vague.

Bäpler eut un gros rire.

— Je parie que tu ne reconnais pas Johann, hein, tête de buse ?... Ce n'est pas très étonnant, d'ailleurs, car il a bien changé... Il a été malade... très malade, le pauvre petit. Mais ça va mieux, et le changement d'air finira de le guérir.

La physionomie de Théodor exprima pendant un moment le plus complet ahurissement... Puis ses grosses lèvres se détendirent en un large sourire niais, et balbutièrent :

— Ah ! oui, c'est Herr Johann. Je reconnais bien...

Bäpler dirigea vers sa femme un regard qui signifiait :

« Tu vois ce que je te disais. »

Franziska emmena l'enfant au premier étage, dans la petite chambre qu'elle lui avait préparée. Elle sonna la servante, lui donna l'ordre d'apporter du lait et des gâteaux, qu'elle fit manger au petit garçon en le cajolant, en

l'appelant « mon petit Johann » devant Mina, qui restait là à le regarder en disant avec admiration :

– Qu'il est joli, votre mignon, madame Bäpler !... Ces beaux cheveux bouclés !... et ces yeux !...

Mais elle ajoutait :

– Il n'a pas l'air en train, le petit... Bien sûr qu'il est encore malade ?

– Oui, il l'est certainement, mon pauvre chéri... Et on ne m'en avait rien dit !... Ah ! comme Herr Bäpler a bien fait de me l'amener ! Près de sa mère seulement, il se remettra tout à fait... n'est-ce pas, mon trésor ?

Et elle pressait l'enfant contre elle, en baisant le front ombragé de ces boucles brunes qui excitaient l'admiration de Mina.

Le petit garçon se laissait faire passivement. Il regardait les deux femmes avec un air inconscient qui amena cette réflexion de Mina à Théodor, quand un peu plus tard elle rejoignit le domestique à l'office :

– Il a l'air un peu idiot, cet enfant-là... Sa

maladie a dû lui porter à la tête... Il n'était pas comme cela quand vous l'avez connu, Théodor ?

Le domestique, occupé à chercher des assiettes dans une armoire, hochait lentement la tête en tournant à demi son visage vers Mina.

– Non... pas du tout comme cela... Il était blond, et ses yeux... ses yeux...

La langue de Théodor s'embarrassa comme il lui arrivait souvent quand il entreprenait une explication... D'ailleurs, à ce moment, le maître sonnait pour demander le dîner. Or, Théodor savait par expérience que le robuste appétit de Herr Bäpler exigeait d'être satisfait sur l'heure, sous peine d'une sévère algarade pour l'auteur du retard.

M<sup>me</sup> Bäpler, ayant couché l'enfant, qui paraissait tomber de sommeil, descendit rejoindre son mari dans la grande salle à manger où leurs deux couverts semblaient perdus.

Hans demanda :

– As-tu fermé sa porte à clef ?

– Oui... bien que la précaution soit superflue.

Il dort déjà d'un sommeil de plomb.

— Superflue aujourd'hui, oui... Mais c'est une habitude à prendre, car dans quelques jours elle sera nécessaire. Il est encore sous l'influence de la drogue qu'on lui a administrée lors de son enlèvement. Mais ensuite, il est probable qu'il fera un peu de bruit, qu'il essayera de se sauver. À cet âge-là, quand les enfants sont intelligents, ils se souviennent déjà de bien des choses, et ont de fameuses ruses...

Franziska, se penchant vers son mari, chuchota :

— Qui est-ce ?

Bäpler lui lança un regard sévère.

— Tu sais très bien que dès qu'il s'agit des « affaires » dont on me charge, je suis muet, même à ton égard.

La jeune femme eut une moue de déplaisir, mais n'insista pas.

Quand Bäpler eut avalé son potage, il fit observer :

— Je te préviens que tu auras une grande tâche

de surveillance à remplir près de cet enfant... Il faut que tu t'en occupes seule... Certes, j'ai confiance dans la discréction de Mina, qui, avant d'être à notre service, a fort bien « travaillé » pour le service d'espionnage. Mais moins il y a de personnes au courant d'un secret, mieux cela vaut. J'aimerais donc qu'elle continue de croire que ce petit étranger est notre fils... Avec un peu d'habileté tu peux y réussir.

– Je ferai mon possible, cher ami.

– Il existe une petite difficulté. L'enfant comprend et parle très peu l'allemand que sa gouvernante anglaise lui apprenait concurremment avec sa propre langue. Il te parlera probablement en français... ou en italien. Feins de ne pas comprendre, de façon à l'obliger de se servir uniquement de l'allemand. C'est très important, si nous voulons qu'il passe pour être notre fils.

– Très bien, je m'arrangerai pour cela.

– Puis encore, quand tu l'appelleras Johann, il protestera, il te dira qu'il s'appelle Luigi Mancelli... Tu feras semblant de croire qu'il

déraisonne, et s'il insiste, tu te fâcheras, tu le menaceras d'une punition au cas où il répéterait cela... Peu à peu, tu le persuaderas... et comme il est très jeune, il oubliera bientôt.

– Oui, oui, certainement... Et puis, je ne le rendrai pas malheureux, ce petit. Je suis toute disposée à remplacer sa mère... Le garderons-nous longtemps ?

– Je l'ignore.

Et, comme Théodor entrait à ce moment-là, portant un plat copieux de saucisses de foie aux choux, Bäpler se mit à donner à Franziska des nouvelles fantaisistes de ses parents, qu'il était censé avoir vus en allant chercher le petit Johann.

## IV

Pendant toute la journée du lendemain, l'enfant conserva sa mine engourdie... Franziska l'emmena dans le jardin immense et dont une partie seulement était entretenue tant bien que mal par Théodor. Elle essaya de l'intéresser à divers objets, voulut le faire jouer avec le chien, un loulou de Poméranie que Bäpler lui avait offert pour son anniversaire de naissance... Mais le petit restait muet, indifférent, endormi. Quand Franziska lui parlait, il semblait réellement ne pas comprendre ; si elle insistait pour avoir une réponse, il disait en français, d'un air hésitant :

— Je ne sais pas...

Sous prétexte qu'il était encore souffrant, la jeune femme lui fit prendre ses repas dans sa chambre.

Chaque fois qu'elle le quittait, elle l'enfermait à clef, comme la veille.

— Je voudrais bien qu'il reste toujours dans cet état-là ! lui dit son mari quand, au retour d'une longue promenade faite par lui aux alentours de la ville, elle lui fit part de son impression sur l'enfant. Au moins, nous serions tranquilles... Tandis qu'en reprenant ses esprits, le gamin est bien capable de nous donner du tintouin !

Cette nuit-là, le petit garçon fut très agité. Par la porte de communication qu'ils avaient laissée entrouverte, Bäpler et sa femme l'entendaient se remuer, se plaindre, balbutier des mots en français, en italien, en anglais.

— Maman... Je veux... je veux te voir... dis à papa... Molly... je sais ma leçon...

Hans murmurait :

— Oui, oui, mon garçon, baragouine à ton aise, la nuit, puisqu'il n'y a que nous pour t'entendre. Mais dans le jour, on ne te permettra que la glorieuse langue allemande.

Au matin, quand Franziska entra dans la chambre, l'enfant venait de s'éveiller... D'un coup d'œil, elle comprit que toutes les brumes

avaient fui le cerveau du petit étranger.

Doucement, la jeune femme s'approcha, se pencha vers le lit, prit entre ses mains la jolie tête et baissa les soyeuses boucles brunes.

— Bonjour, mon petit Johann !... Embrasse maman, mignon !

Le regard stupéfait de l'enfant s'attachait à celle qui lui parlait... Sa maman ? Il cherchait vainement une ressemblance avec la fine et jolie femme discrètement élégante, en cette grosse petite personne au visage couperosé, vêtue d'un peignoir voyant, et qui lui adressait la parole en allemand.

D'un geste prompt, dédaigneux, il écartera Franziska, en disant d'un ton décidé, en français :

— Je ne vous connais pas, madame !

En continuant d'employer la langue maternelle, Franziska répliqua d'un ton mi-grondeur, mi-caressant :

— Que racontes-tu là ?... Je ne comprends pas, Johann... Parle allemand, comme tu en as l'habitude.

L'enfant continuait de la regarder, avec une attention intense... Et elle eut tout à coup conscience que la lutte serait difficile, avec ce petit être dont la physionomie décelait une singulière intelligence.

Elle voulut l'embrasser... Mais de nouveau, il la repoussa, du même geste impératif et dédaigneux.

– Laissez-moi !... Je veux voir maman et mon papa !

– Je te dis de parler allemand, Johann !... Je ne comprends pas ce que tu me dis...

Mais elle se rendait compte que l'enfant, lui, très réellement, ne la comprenait pas bien.

– Tu as donc oublié ton allemand ?... Mais cela te reviendra vite... Allons, sois gentil, mon Johann.

Sa main large et courte, garnie de bagues de mauvais goût, caressait les cheveux de l'enfant... Celui-ci s'écarta brusquement, en s'écriant :

– Pourquoi mappelez-vous comme ça ?... Je suis Luigi Mancelli... Mon papa est le comte

Mancelli et maman est la comtesse... une jolie dame qui a des petites mains toutes blanches.

Franziska pinça les lèvres. La réflexion de l'enfant la touchait à un endroit sensible... Dans son mécontentement, elle oublia qu'elle ne comprenait pas le français, et riposta sèchement :

– Tu es un petit sot, qui déraisonne. On voit bien que tu as été malade, il te reste encore un peu de fièvre... Tu t'appelles Johann Bäpler, tu es mon petit garçon... et tiens, voilà ton papa.

Herr Bäpler entrat en effet, rasé de frais, enveloppé dans une ample robe de chambre fond rouge à râuges multicolores, devant laquelle se pâmait toujours d'admiration Frau Bäpler, sa tendre épouse.

L'enfant écarquilla ses beaux yeux, en considérant avec ahurissement ce gros homme bedonnant, chauve, de visage coloré, dont les yeux investigateurs, derrière leurs lunettes à monture d'or, le regardaient fixement.

– Mon papa ?

Hans dit avec bonhomie :

– Eh bien, petit, comment vas-tu ?... Bien pâlot encore, hein ! Mais nous te remettrons sur pied...

Sa grosse main, grasse et molle, prenait le menton de Luigi... Celui-ci retira en arrière son visage avec plus de vivacité encore qu'il ne l'avait fait pour les caresses de Franziska. Et il dit avec colère :

– Je ne veux pas que vous me touchiez !... Ce n'est pas vrai, vous n'êtes pas mon papa !

Bäpler fronça les sourcils.

– Eh bien, eh bien, qu'est-ce que ça signifie ?... Pourquoi ne parles-tu pas allemand, comme tu en as l'habitude ?... Et cette idée que je ne suis pas ton père ! Franzchen, il a bien besoin d'être soigné, notre pauvre petit !

– Oui, je m'en aperçois !... Mais nous te guérirons, va, mon Johann ! Allons, renfonce-toi dans ton petit lit. Je vais t'apporter ton déjeuner, puis de belles images.

Mais l'enfant se dressa hors du lit, très rouge, les yeux étincelants.

— Je veux maman !... je veux papa ! Vous, je ne vous connais pas !

Bäpler le saisit par les épaules, le recoucha de force, et, penché sur lui, dit en roulant des yeux terribles :

— Si tu répètes encore ça, si tu parles encore ce maudit baragouin français, gare à toi ! Je te promets une correction dont tu te souviendras, Johann Bäpler, mon fils !

Cette fois, pour être sûr d'être bien compris, l'Allemand se servait de la langue dont il interdisait l'usage à son prisonnier.

Mais le petit ne parut pas effrayé. Sans baisser les yeux sous le regard de Hans, il dit avec énergie :

— Je ne suis pas votre fils !... Je m'appelle Luigi Mancelli... Vous êtes un menteur !...

Un formidable soufflet s'abattit sur sa joue... L'enfant jeta un cri de douleur, tandis que Franziska protestait :

— Voyons, Hans !... pas si fort !... Essayons la douceur, avant !...

— Bah ! bah ! la manière forte est ce qu'il y a de mieux avec les enfants... M'obéiras-tu maintenant, Johann ?

Des larmes, effet de la souffrance, étaient montées aux yeux de Luigi... Mais le volontaire petit être n'était pas vaincu pour cela. En bravant son geôlier du regard, il répondit farouchement :

— Non !

Franziska saisit à temps le bras de son mari qui s'allongeait pour un nouveau soufflet.

— Allons, cher, laisse-le, pour le moment. Songe qu'il est malade, que c'est la fièvre qui le fait divaguer... Dans peu de temps, tu le trouveras plus raisonnable.

— Je l'espère... Car sans cela, je ne lui ménagerai pas les corrections jusqu'à ce qu'il cède... Oui, mon garçon, retiens bien ceci : chaque fois que tu raconteras des sottises comme celles-là, je te donnerai une bonne raclée, avec un gros fouet. Au contraire, si tu es sage, tu ne seras pas malheureux ici, entre ton papa et ta maman qui t'aiment beaucoup.

Sur ces mots, prononcés en excellent français, Herr Bäpler sortit de la chambre, en serrant majestueusement autour de lui sa fastueuse robe de chambre.

Luigi le suivit d'un regard de colère. On ne pouvait discerner aucune crainte sur cette enfantine phisyonomie... Gaëtano, s'il avait assisté à cette scène, aurait été fier de la force de volonté dont faisait preuve son fils, si jeune encore.

En quittant l'enfant pour aller chercher son déjeuner, Franziska ferma soigneusement à clef les deux portes, dont l'une donnait sur la chambre des époux Bäpler, et l'autre sur le large couloir du premier étage... Quant à la fenêtre, elle était placée haut, dans cette petite pièce qui avait sans doute servi auparavant de cabinet de toilette ou de débarras. Luigi ne pouvait se sauver par là... D'ailleurs, il n'eût pas été plus avancé. D'un côté, pour gagner le dehors, il lui aurait fallu franchir la cour, ouvrir la petite porte dont la serrure était placée trop haut pour lui... De l'autre, c'était le jardin, clos de murs élevés...

Oui, vraiment, les Bäpler n'avaient pas à craindre que leur petit prisonnier leur échappât.

Franziska fit rester l'enfant au lit pendant toute cette journée-là... Elle avait dit à la servante qu'il avait eu la fièvre cérébrale, que son cerveau demeurait faible, qu'il racontait des choses bizarres...

— Et même, figurez-vous. Mina, que par moments, il ne nous reconnaît pas !... J'en suis toute désolée !... Mais le médecin a assurée à M. Bäpler que l'amélioration viendrait peu à peu, et qu'il guérirait complètement.

Elle prenait ainsi ses précautions au cas où Luigi parlerait, en dépit de la défense et des menaces de Bäpler.

Que se passa-t-il dans cette cervelle d'enfant, dans cette précoce intelligence, pendant toute cette journée ? Luigi se convainquit-il de l'inégalité d'une lutte entre cet homme et lui ?... Pensa-t-il que mieux valait être patient, son père ne pouvant manquer de venir l'enlever à ces gens entre les mains desquels il se trouvait, sans pouvoir s'expliquer depuis quand et comment ?...

Oui, sans doute se fit-il toutes ces réflexions, car dès lors il ne protesta plus quand les Bäpler l'appelèrent Johann, il ne répliqua plus qu'il n'était pas leur fils, il se laissa passivement embrasser par Franziska, sans lui rendre ses caresses, et ne se servit plus des langues familières. Mais jamais, ni par les cajoleries, ni par les corrections, les deux Allemands ne purent obtenir qu'il leur donnât ces noms de « papa » et de « maman », inséparables pour lui de deux images.

Franziska finit par dire à son mari :

– Laissons-le, car je crois que nous le tuerions, avant d'obtenir cela... Après tout, le plus important est qu'il se laisse appeler Johann sans rien dire, et qu'il cesse de crier que nous ne sommes pas ses parents.

– Oui, mais il semblera bizarre aux domestiques qu'il ne nous appelle pas son père et sa mère.

– Non, car je leur dirai que c'est un caprice

d'enfant malade... Et certainement, peu à peu, à mesure qu'il nous connaîtra mieux et oubliera ses vrais parents, son entêtement cédera.

Bäpler se rendit aux raisons de sa femme, non sans maugréer contre ce « maudit gamin », graine de Français et d'italien, entêté petit Latin que lui, le Germain, arriverait bien à mater complètement, tôt ou tard.

Dans les salles et les galeries désertes du vieux palais, dans le jardin aux allées sinueuses, une ombre enfantine erra désormais chaque jour.

Luigi n'était plus prisonnier dans sa chambre, il pouvait aller et venir à l'intérieur, jouer où il voulait. Seule, la cour lui était interdite, « à cause du puits », avait expliqué M<sup>me</sup> Bäpler aux domestiques.

Franziska avait acheté à l'enfant quelques jouets, des livres d'images. Il s'amusait seul dans un coin du palais, ou bien dans le salon où se tenait la jeune femme, grande pièce en rotonde que les nouveaux propriétaires avaient ornée d'un mobilier prétentieux... Si on ne l'interrogeait pas, il gardait constamment le silence. Au chien

seulement, et quand personne n'était là, il tenait à voix basse de longs monologues – en français – où il était question de « papa », de « maman », des « petites sœurs ».

Mina ne lui adressait jamais de questions, quand par hasard, M<sup>me</sup> Bäpler étant trop occupée, elle montait pour habiller ou pour coucher l'enfant. Peut-être avait-elle un soupçon de la vérité ; mais son précédent métier d'espionne lui avait appris la discrétion, fort prisée de Herr Bäpler, qui la récompensait généreusement.

Théodor ne paraissait pas davantage se soucier de parler au petit garçon. Il n'avait jamais émis aucun doute sur son identité, jamais fait de réflexions au sujet d'une transformation si complète... Mais hors de la présence de ses maîtres il regardait l'enfant avec persistance, semblant chercher au fond de son étroit cerveau la solution d'un problème.

Le printemps venu, Luigi passa toutes ses journées dans le jardin... Le voyant si sage et si peu bavard, M<sup>me</sup> Bäpler déclara à son mari qu'une si étroite surveillance devenait inutile, et qu'elle

ne voyait pas d'obstacle à recommencer de l'accompagner dans ses promenades.

— Tu comprends, mon cher, c'est un assujettissement impossible... surtout si nous devons garder ce petit quelque temps. Il est maintenant bien habitué ici, et a certainement déjà à peu près oublié sa famille.

— Oh ! oublié !... pas encore complètement, je le pense... Mais enfin, je ne vois pas d'inconvénients à ce que tu prennes un peu plus de liberté.

En conséquence. Franziska recommença de sortir presque chaque après-midi... Luigi restait dans le jardin, jouant avec le chien ou faisant marcher un petit chemin de fer que lui avait donné M<sup>me</sup> Bäpler. À quatre heures. Mina lui apportait son goûter et rentrait se plonger dans la passionnante lecture d'un roman... Luigi était ainsi abandonné à lui-même, dans ce jardin où deux bassins présentaient un réel danger, pour un enfant de cet âge. Franziska y aurait sans doute songé, s'il avait été son fils. Mais il n'était qu'un étranger ; en outre, il s'était aliéné la jeune

femme, en ne répondant pas à ses caresses, en restant raide et hostile devant ses essais pour l’apprivoiser.

— Ce gamin est déjà ridiculement fier, disait-elle avec dépit à Bäpler. Je suis sûre que ses parents doivent être de ces grands seigneurs pleins de morgue qui se considèrent comme bien au-dessus des autres mortels.

L’Allemand levait les épaules, en marmottant :

— C’est probable. Mais il faudra qu’il la perde, sa fierté, ce petit Latin.

L’eût-il voulu, il aurait été embarrassé pour renseigner sa femme au sujet de l’enfant étranger, car lui-même, en dehors de son nom et de celui de son père, prononcé par le petit garçon, ignorait tout de lui. Les gens dont il était l’un des meilleurs instruments lui avaient dit :

— Voici un enfant qu’il s’agit de dérober aux recherches de sa famille. Arrangez-vous pour l’emmener chez vous, pour le faire passer pour votre fils... Vous recevrez dès maintenant cinq mille marks, et autant le jour où nous vous

redemanderons cet enfant.

Hans Bäpler avait accepté, d'abord parce qu'il ne pouvait dire « non » à ceux qui étaient ses maîtres, ensuite parce que la somme promise était vraiment tentante... Et voilà comment Luigi Mancelli était venu échouer dans le palais Sfarza, devenu propriété – aux frais du gouvernement prussien, service de l'espionnage – de Herr Bäpler, soi-disant artiste peintre, en réalité agent secret chargé d'une fructueuse surveillance, en cette place forte de l'alliée italienne, dont l'inimitié invincible contre l'Empire voisin, l'ennemi héréditaire, inspirait de la méfiance chez les organisateurs de la Triplice.

## V

Un après-midi, Luigi, las de jouer avec le chien, s'était étendu sur l'herbe d'une allée abandonnée quand il entendit un bruit de pas.

Il tourna la tête, et vit Théodor qui avançait doucement, tenant à la main la sarclette avec laquelle il nettoyait le jardin. Le domestique s'arrêta à un mètre de l'enfant, le considéra un moment avec curiosité, puis demanda :

– Alors, Herr Johann, vous avez été bien malade, là-bas, en Allemagne ?

Luigi secoua négativement la tête.

– Non ?... Pourtant Frau Bäpler l'a dit... C'est pour ça que vous êtes tout changé... Vous étiez si blond, avant. Je vous ai bien connu, parce que, une fois, Herr Bäpler m'a emmené avec lui, chez vos grands-parents.

Luigi répliqua d'un ton décidé :

– Je n'ai pas de grands-parents.

L'autre resta un instant la bouche entrouverte, puis cligna de l'œil et rit silencieusement.

– Vous avez oublié, Herr Johann... Il paraît que vous avez eu une maladie dans la tête... alors ça vous a enlevé la mémoire...

Sans plus songer aux menaces de Bäpler, Luigi se souleva en disant avec énergie :

– Je ne m'appelle pas Johann !... Je ne suis pas le fils de ces gens-là !... Mon nom c'est Luigi Mancelli !

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux jaunâtres de Théodor.

De sa voix un peu traînante, le jeune domestique dit avec un rire niais :

– Ce sont des idées, Herr Johann... rien que des idées, pour sûr... Herr Bäpler a été vous chercher en Allemagne, chez vos grands-parents, Herr et Frau Schültz...

L'enfant l'interrompit avec colère.

– Je n'ai jamais été en Allemagne... J'habitais

la France... et puis, quelquefois en Italie... à Florence. Papa est Italien, maman Française... Ils s'appellent le comte et la comtesse Mancelli... Voilà !

Nouveau et plus vif éclair dans les yeux du domestique.

Après un petit silence, Théodor dit d'un ton de reproche :

— Allons, allons, Herr Johann, ne racontez pas toutes ces histoires-là, parce que si votre papa et votre maman le savaient... Mais je ne leur dirai rien, n'ayez pas peur. Je ne veux pas vous faire gronder, bien sûr... Allons, je m'en vais travailler. Il y a tant d'herbe dans ce grand jardin !... tant d'herbe que je n'en verrai jamais la fin !

Luigi suivit des yeux le domestique qui s'éloignait... Il pensait : « Je voudrais bien qu'il raconte dehors ce que je lui ai dit, parce que les gens verrraient alors qu'on m'a pris à papa et à maman et ils les préviendraient. »

Ainsi, un espoir nouveau se glissait dans le cœur du petit prisonnier, qui attendait

impatiemment sa délivrance.

Cet incident resta ignoré des Bäpler. Ceux-ci continuèrent de croire que Théodor n'éprouvait aucun doute quant à l'identité du soi-disant Johann... Et, de même, ils se persuadèrent que l'enfant oubliait de plus en plus son court passé.

Vers la fin de mai, ils commencèrent de l'emmener parfois hors du logis, dans leurs promenades, quand celles-ci n'étaient pas trop longues... Il aurait semblé bizarre, en effet, qu'ils ne le fissent jamais sortir. Pendant plusieurs mois, sa santé avait servi de prétexte à cette claustration. Mais on ne pouvait indéfiniment maintenir ce motif, le petit garçon étant en réalité bien portant, comme avaient pu le constater les quelques personnes qui, venant rendre visite à Franziska, avaient demandé à le voir.

Toutefois, ces sorties s'accompagnaient de certaines précautions... Bäpler passait le premier, et, sa large personne bouchant l'ouverture de la petite porte, il jetait un coup d'œil investigator sur la rue, presque toujours déserte, bordée de vieilles demeures dont trois sur quatre étaient

inhabitées... Alors, il franchissait le seuil, laissant le passage libre à sa femme et à Luigi.

Une fois dehors, on choisissait les voies peu fréquentées. Bäpler coulait des regards méfiants sur les gens qu'il croisait, tandis que Franziska surveillait Luigi, pour prévenir une tentative fâcheuse de la part de l'enfant, qui pouvait s'imaginer – qui sait ! – de crier la vérité en pleine rue !

Et certes, l'envie n'en manquait pas au pauvre petit ! Mais, encadré de Franziska qui lui serrait le poignet, et de Bäpler, dont la grosse main lourde s'appesantissait parfois de façon significative sur son épaule, il sentait si bien qu'il ne pouvait rien, seul, tout petit contre ces gens-là !

De telles promenades constituaient pour les deux époux une corvée, ainsi que le déclarait avec mauvaise humeur la jeune femme. Aussi ne les faisaient-ils pas très fréquentes... Mais Luigi les attendait avec impatience, car chaque fois, il espérait avidement apercevoir un visage connu.

« Bien sûr, papa me cherche, pensait-il. Si je

pouvais lui faire dire où je suis ?... Théodor s'en chargerait peut-être, si je le lui demandais. »

Un après-midi où les Bäpler étaient sortis, l'enfant alla trouver le jeune domestique, qui retournait la terre d'une plate-bande.

Il se campa devant lui, en disant de ce petit ton impératif assez habituel en sa bouche :

– Théodor, voulez-vous prévenir mon papa, le comte Mancelli, que je suis ici ?

L'autre se redressa à demi, appuya ses mains maigres sur le manche de la bêche et glissa un coup d'œil rusé vers le beau petit être qui le regardait avec une confiance ingénue.

– Alors, ça vous tient toujours, cette idée-là, Herr Johann ?... Une drôle d'idée, bien sûr... C'est vrai que vous ne ressemblez pas du tout au petit garçon que j'ai connu en Allemagne... un blond, avec une figure toute rose, et des yeux bleu clair... Mais ce n'est pas une raison... Vous êtes quand même Johann Bäpler...

Luigi frappa de son petit pied contre le sol.

– Non, je suis Luigi Mancelli !... Et il faut que

mon papa sache où je suis !

– Il faut !... Eh ! eh !

Théodor se gratta la tête, en prenant un air perplexe.

– Ce n'est pas facile... Et puis si Herr Bäpler le sait, il me chassera !...

– Ça ne fait rien ; papa vous prendra comme domestique.

– Eh ! eh !

Grattement plus prolongé... Puis le jeune Allemand interrogea d'un ton d'intérêt :

– Il est riche, votre papa ?

– Oui, très riche !... Il a un beau château en France, et un palais à Florence.

Les yeux de Théodor brillèrent.

– Ah ! c'est bien... c'est très bien... Écoutez, Herr Johann, je ne crois pas du tout à vos histoires... Mais pour vous faire plaisir, je verrai... oui, je verrai s'il y a quelque chose de vrai là-dessous.

L'enfant riposta fièrement :

— Je dis toujours la vérité !... Écrivez à papa, à Monteyrac, en France, et vous verrez bien !

— Ou à Florence ?

— En été, nous habitons Monteyrac.

— Alors, le comte Mancelli, Monteyrac, France ?... C'est bien l'adresse ?

— Oui, oui !... Et merci, Théodor !

La petite main de l'enfant se tendit vers le domestique, qui la serra entre ses doigts maigres, tandis que son regard luisait de convoitise.

Vers ce même temps séjournait, dans un petit hôtel de Vérone, un Chinois vêtu à l'europeenne, qui avait donné le nom de Fu-Tsang.

C'était un homme d'un certain âge, de mine distinguée. Il visitait, disait-il, les principales villes d'Italie, et Vérone lui plaisant particulièrement, il comptait y demeurer quelque temps.

En réalité ce prétendu Fu-Tsang n'était autre que Li-Wang-Tsang qui, par ses informateurs,

avait réussi à apprendre, d'abord que l'enfant avait été emmené en Italie, ensuite qu'il se trouvait à Vérone, dans la demeure de l'Allemand Hans Bäpler.

Ce dernier renseignement était de date assez récente. Les ravisseurs et leurs complices avaient en effet agi avec une telle habileté que pendant plusieurs mois les Fils du silence, choisis parmi les plus habiles détectives de la secte n'avaient pu découvrir la bonne piste. Peu de temps seulement après la mort du comte Mancelli, l'un d'eux, un Américain du nom de Josuah Darson, avait informé Li-Wang-Tsang que l'enfant avait été emmené en Italie, mais qu'il ignorait encore en quel endroit... Enfin, ses patientes investigations l'avaient mis sur la bonne voie, et une fois à Vérone, il avait facilement appris où logeait le Herr Bäpler recéleur d'enfant – personnage bien connu des personnalités directrices des Fils du silence, qui, plus d'une fois, avaient contrecarré ses « affaires », autrement dit son œuvre d'espionnage.

Aussitôt informé, Li-Wang-Tsang était arrivé

à Vérone. Mais avant de rien entreprendre, il tenait à s'assurer que l'enfant était bien le petit Luigi Mancelli.

L'Américain savait que celui-ci sortait depuis quelque temps. Il s'était arrangé un jour pour se trouver sur le passage du couple germanique et de son prisonnier, duquel il put donner un signalement qui répondait bien à ce que Li-Wang-Tsang savait du fils de Gaëtano Mancelli... Mais le Chinois voulait voir lui-même, car par son don de lire dans la pensée, il disposait d'un moyen sûr pour acquérir la certitude.

Il fallut trois jours de guet, à la table d'un petit café voisin de la rue où logeaient les Allemands, avant que les deux hommes vissent apparaître Luigi entre ses geôliers.

L'enfant avait un air grave et songeur qui frappa Li-Wang-Tsang, non moins que l'extraordinaire intelligence de cette physionomie... Et quand le petit garçon, passant à peu de distance du café, tourna machinalement les yeux de ce côté, le Chinois vit ce qu'il souhaitait savoir : ce charmant petit être souffrait,

prisonnier, et cherchait à découvrir autour de lui une figure connue, envoyée par son père – ou plutôt ce père chéri lui-même, venu pour l'enlever à ses gardiens.

« Oui, c'est le fils de Mancelli ! pensa Li-Wang-Tsang. D'ailleurs, on retrouve chez lui une certaine ressemblance avec ce pauvre don Gaëtano... Il a une physionomie remarquable et, fort probablement, il ne sera pas une nature ordinaire. »

Ce très rapide échange de regards entre le Chinois et l'enfant avait passé inaperçu des Bäpler. Franziska était intéressée à ce moment par le chapeau d'une passante, et Hans saluait un commerçant du quartier, son compatriote, qui les croisait. Quant à Luigi, il n'eut pas un instant l'idée que cet homme au visage jaune et aux yeux bridés, dont la vue avait excité sa curiosité, fût là pour lui.

Désormais certain de l'identité de l'enfant que Bäpler faisait passer pour son fils, Li-Wang-Tsang devait chercher le moyen de le soustraire à ses geôliers.

L'intervention de la police, maintenant qu'il était sûr de son fait, paraissait indiquée... Mais le Chinois n'avait jamais eu en elle qu'une confiance minime. Autant qu'il le pouvait, il s'arrangeait pour agir personnellement. D'ailleurs, il éprouvait d'avance une vive jouissance à l'idée d'enlever lui-même le fils de Mancelli et ce Martold, ce Germain qu'il haïssait, dont il avait fait le serment de préparer la punition... Et enfin – autre raison – il ne tenait pas à voir démasqué Hans Bäpler, en tant qu'espion. Les agissements du personnage étaient connus, ses renseignements « secrets » passaient, avant d'atteindre leur but, sous des yeux appartenant à un Fils du silence... Ainsi, les conséquences de son espionnage pouvaient être limitées au minimum, par les avertissements donnés en secret au gouvernement italien... Mais qu'un autre le remplaçât, il faudrait à nouveau tâtonner avant d'arriver à intercepter ses rapports adressés au service de l'espionnage allemand.

C'était d'ailleurs pour un motif analogue que Li-Wang-Tsang avait éloigné momentanément le châtiment de Martold.

Ayant constaté, d'après la mine assez bonne de l'enfant, que celui-ci ne devait pas être maltraité physiquement, le Chinois décida de procéder sans hâte... Il avait d'abord songé à louer l'un des palais mitoyens de celui où logeaient les Bäpler. Mais il y renonça, dans la crainte d'exciter leur méfiance... Car cette vieille demeure inhabitée tombait en ruine, et il aurait paru peu plausible qu'elle trouvât un locataire.

Toutefois, dans les plans de Li-Wang-Tsang, elle devait lui servir grandement.

Une nuit, avec l'aide de Josuah Darson, il ouvrit la porte dont la serrure rouillée grinça terriblement. Puis, traversant rapidement les salles délabrées, ouvrant une porte vitrée dont les volets de bois demi-pourri n'étaient même pas clos – qu'eût-on pu dérober ici en effet ? – il sortit dans le jardin envahi par la plus folle végétation.

Une petite lampe électrique à la main, il avança jusqu'au mur qui séparait ce jardin de celui du palais Sfarza.

Là aussi, le temps avait opéré son œuvre de

ruine... La partie supérieure de cette clôture croulait, sous le lierre épais qui s'agrippait aux vieilles pierres.

Li-Wang-Tsang s'arrêta devant un endroit où la dégradation était plus accentuée encore... Après un examen attentif, il murmura :

– Très bien.

Puis, sans hâte, il regagna le palais, referma la porte vitrée, traversa à nouveau les salles délabrées pour rejoindre l'Américain qui l'attendait près de l'entrée.

Darson ne l'interrogea pas sur le résultat de son exploration, et Li-Wang-Tsang ne lui dit mot à cet égard. À ceux qu'il employait, quelle que fût sa confiance en eux, il avait coutume de ne dévoiler ses desseins qu'au moment où leur aide lui devenait nécessaire.

Quelques jours plus tard, dans son courrier, il trouva une enveloppe timbrée de Monteyrac. Elle en contenait une autre, portant cette suscription, d'une écriture malhabile : Il signor conte Mancelli – Monteyrac – France.

C'était le concierge du château qui, d'après les ordres reçus de Li-Wang-Tsang, lui envoyait cette lettre comme il devait le faire de tout courrier à l'adresse du Chinois ou du comte Mancelli.

Li-Wang-Tsang ouvrit l'enveloppe – non sans avoir constaté avec intérêt qu'elle était primitivement partie de Vérone même, ainsi qu'en témoignait le timbre.

Il en sortit une feuille de papier vulgaire, sur laquelle, de la même écriture, étaient tracés ces mots, en mauvais italien :

« Je pourrais vous dire des choses qui vous feraient plaisir. Écrivez à T. M. poste restante – Vérone et dites où je dois aller vous parler. Le matin seulement, de huit à dix heures, parce que je suis occupé après. »

Li-Wang-Tsang resta longtemps songeur devant ce papier... Du premier coup d'œil, il avait reconnu que le scripteur n'était pas italien. Certaines lettres, tracées en gothique, à l'allemande, lui révélerent d'ailleurs aussitôt sa nationalité.

Devait-il faire fond sur cette invite ?... Après tout, que risquait-il ? En un instant, il aurait vu si cet homme était sincère. Au cas où il voudrait lui tendre un piège... eh bien il saurait déjouer ses plans, puisqu'il verrait cela clairement dans sa pensée.

Prenant une feuille de papier, il écrivit ces mots :

« Après-demain, jeudi, à neuf heures, sous les arcades de l'amphithéâtre. Je porterai à ma boutonnière un œillet rouge. »

## VI

Chaque jour, en allant faire les provisions – charge qui lui incombaît toujours – Théodor passait au guichet de la poste restante et s’informait :

- Y a-t-il une lettre pour T. M. ?
- Non, rien du tout, répondait invariablement l’employé.

Le jeune Allemand sortait en se grattant la tête, geste familier dans les moments d’ennui ou d’embarras.

Est-ce qu’il ne lui répondrait pas, ce comte Mancelli ?... Ou bien le petit s’était-il trompé, pour l’adresse ?

Interrogé un jour à ce sujet par Théodor, Luigi affirma :

- Non, bien sûr, c’est Monteyrac que s’appelle le château où nous demeurons, et le village qui

est à côté.

– Mais il y avait peut-être autre chose à mettre, pour que ça arrive ?

– Autre chose ?... quoi ?

– Je ne sais pas moi... Quand j'écris chez nous, si je mettais seulement : Deulbach, Allemagne, c'est probable que ma lettre mettrait du temps à arriver... Ou peut-être n'arriverait-elle pas du tout, parce que c'est un tout petit village. Alors, si c'est la même chose en France...

Luigi l'ignorait... Et Théodor dut se contenter d'attendre, non sans impatience, car son cerveau fort rusé, à défaut d'intelligence, avait préparé tout un plan pour tirer de l'argent du père qu'il mettrait sur la piste de l'enfant volé.

Aussi faillit-il sauter de joie, quand un matin l'employé répondit à son habituelle question :

– Oui... Voici.

Théodor saisit l'enveloppe, l'enfouit dans sa poche et, ayant hâtivement fait ses achats, rentra au logis. Sous prétexte de changer de chaussures, il monta dans sa chambre, et là, lut le laconique

billet lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

Il le cacha sous une dalle descellée de la cheminée, puis, baissant un peu les paupières pour dissimuler son regard luisant de joie, il alla accomplir sa besogne coutumière.

À l'heure dite, dans la matinée du lendemain, il se dirigeait vers l'amphithéâtre, une des célébrités de Vérone... Pendant un instant, il erra sous les arcades, devant les boutiques installées là... Puis, tout à coup, il s'immobilisa... Venant devant lui, prêt à le croiser, s'avancait un homme d'un certain âge, de mise correcte, qui portait à sa boutonnière un œillet rouge.

Théodor hésita un moment... Était-ce bien là celui qu'il cherchait ?... Le type chinois de cet étranger le déroutait quelque peu...

Enfin, comme l'homme à l'œillet allait le dépasser, il se décida.

S'approchant de lui, il dit à mi-voix :

– Êtes-vous le comte Mancelli ?

Li-Wang-Tsang le regarda fixement tout en répondant :

– Non, mais je suis envoyé par lui.

La physionomie de Théodor exprima un certain désappointement.

– Ah !... Ce n'est pas la même chose...

– Pourquoi donc ?... Je suis chargé par le comte de retrouver son fils. Or, tu souhaites me parler au sujet de cet enfant.

L'autre resta un moment ahuri, en voyant sa pensée ainsi dévoilée :

Il balbutia :

– Qui vous a dit ?...

– Je le sais, voilà tout... Et tu te proposais de faire cette révélation au comte Mancelli, pour une bonne somme d'argent.

Théodor resta sans parole... N'ayant dit mot de son dessein à quiconque, il ne pouvait comprendre comment cet homme, aux yeux si pénétrants, pouvait en être informé.

Li-Wang-Tsang reprit :

– Ce que tu prétendais m'apprendre, je le connais... Mais peut-être pourras-tu m'être utile

autrement. Je te payerai à cet effet, généreusement, comme j'en ai coutume, quand je demande un service.

Théodor bégaya :

- Que faut-il faire ?
- Je te le dirai dans quelques jours.

Le Chinois réfléchit un moment puis ajouta :

– Va à la poste samedi, tu trouveras une lettre t'indiquant un autre rendez-vous.

Et il s'éloigna, laissant Théodor fort abasourdi, car il ne s'était pas attendu à ce que l'entrevue tournât de cette façon.

D'abord cet étranger qui se présentait, au lieu du comte Mancelli... En son nom, prétendait-il... Savoir ! On peut toujours raconter ça... Peut-être n'était-il qu'un farceur... bien qu'il n'en eût vraiment pas l'air ! Théodor avait éprouvé sous son regard une sensation fort désagréable. Il lui paraissait que ces yeux noirs, si profonds, le fouillaient dans tous les recoins de son âme... et comme cette âme n'était pas précisément fort belle, le domestique de Herr Bäpler ne tenait pas

du tout à ce qu'on vit trop distinctement en elle.

Ensuite, cette inexplicable connaissance que l'étranger avait de son dessein... Le jeune Allemand, à la réflexion, voyait là une véritable sorcellerie. Cet homme, maintenant, l'effrayait... Puis encore, devait-il accorder créance à la parole d'un inconnu ?... Celui-ci avait dit : « Je vous payerai généreusement », mais cela ne signifiait rien. Avant de s'engager à lui rendre le service auquel il avait fait allusion, Théodor exigerait qu'il lui versât une bonne somme en acompte.

Exigerait... Oui... Mais c'est que l'étranger n'avait pas l'air d'un homme à se laisser imposer des conditions. Théodor sentait bien que toute ruse était inutile avec lui.

Alors, tant pis ! Il refuserait de lui rendre ce service... et après tout, c'était préférable, car il se mettrait peut-être là des ennuis sur les bras.

Ainsi ballotté par sa perplexité, le domestique vit s'écouler cette journée, puis celle du lendemain, sans trop savoir à quoi se résoudre... Le samedi il alla chercher la lettre poste restante. Elle contenait l'indication d'un rendez-vous pour

le dimanche dans un lieu presque toujours désert, le matin – l'ancien jardin d'un palais que l'on avait transformé en jardin public pour les familles ouvrières du voisinage.

Subitement, Théodor décida qu'il irait... L'appât de l'argent avait raison de ses craintes, de ses irrésolutions.

En entrant le lendemain dans le jardin, il vit l'étranger assis sur un banc, un livre à la main... D'un geste, Li-Wang-Tsang lui ordonna de prendre place près de lui. Puis, de façon brève et précise, et en allemand cette fois, il lui adressa un véritable questionnaire.

Depuis combien de temps l'enfant était-il ici ?... Comment les Bäpler s'y étaient-ils pris pour qu'on le crût leur fils ?... Que faisait le petit Luigi ?... Où jouait-il d'ordinaire ?... En quelle partie du jardin, de préférence ? À quelles heures sortaient les Bäpler ?

Théodor répondait sans détours... Le regard de ce diable d'homme le subjuguait à tel point qu'il se trouvait impuissant à émettre ses exigences, comme il l'avait prémedité.

Li-Wang-Tsang s'informa encore :

– Herr Bäpler est-il ici en ce moment ?

– Oui, mais jusqu'à lundi seulement. Il m'a donné l'ordre de préparer demain sa valise.

– Bien... Viens me retrouver au même endroit, lundi matin. Peut-être aurai-je quelques instructions à te donner. Prends cette somme pour t'encourager à me servir fidèlement, puis écoute bien ceci : au cas où tu essaierais de me trahir, je te punirais cruellement, sans pitié.

Théodor eut un frisson, en baissant les yeux sous le regard dur et menaçant.

Il balbutia :

– Je ne vous trahirai pas, bien sûr !... D'abord, je n'ai pas intérêt...

Il glissait un tendre regard vers le billet de cinq cents lires que venait de lui remettre Li-Wang-Tsang.

Celui-ci dit avec une intonation de profond mépris :

– En effet, cela seul compte pour toi... Donc, à

lundi matin, va-t'en, maintenant.

Il suivit des yeux le jeune homme qui s'éloignait... Puis, levant les épaules, il murmura :

– S'il voyait un moyen de se faire payer plus cher par Bäpler, il n'hésiterait pas à lui apprendre ce qu'il sait... Mais pour le moment, il n'y songe pas. Et je ne lui marchanderai pas l'argent, pour être sûr du bon résultat de mon plan.

Ce plan présentait une relative facilité, avec la complicité de Théodor, surtout... Dans la nuit du lundi au mardi, Li-Wang-Tsang et Josuah Darson s'introduisirent dans le palais inhabité. Ils n'en sortirent que vers deux heures de l'après-midi, le lendemain, par la porte vitrée, pour de là gagner le mur mitoyen. À un endroit où l'écroulement du mur s'accentuait encore, les deux hommes s'arrêtèrent... Li-Wang-Tsang siffla doucement... Un autre sifflement lui répondit... Alors le Chinois dit à son compagnon :

– Allez, Darson.

Sans difficulté, l'Américain escalada le mur et disparut de l'autre côté.

Théodor était là... et, à peu de distance, Luigi s'amusait à bêcher une petite plate-bande que le jeune domestique avait préparée à son intention, pour l'attirer de ce côté.

À la vue du personnage qui apparaissait ainsi, l'enfant ouvrit des yeux stupéfaits... Mais Darson, vivement, alla à lui, et dit tout bas :

— Nous venons vous chercher de la part de votre papa, don Luigi. Vite, allons !

Il prit dans ses bras l'enfant qui ne songeait pas à résister, et l'emmena vers le mur. Il refit de nouveau l'escalade, aidé par Théodor... De l'autre côté, Li-Wang-Tsang reçut le petit garçon quelque peu abasourdi de l'aventure, mais aucunement effrayé.

Quand Théodor eut vu disparaître à son tour l'Américain, il se gratta le front, en marmottant :

— Pourvu qu'« il » me paye bien la somme qu'il m'a promise !

Il aurait voulu être au lendemain pour aller toucher à la banque indiquée par l'étranger les quatre mille lires que celui-ci, de son propre

mouvement, s'était engagé à lui payer si l'enlèvement de l'enfant pouvait se faire sans accroc... Cela ferait cinq mille lires, avec les deux billets que Théodor avait déjà reçus. Car hier encore, cet inconnu lui en avait remis un autre, après un bref entretien dans le petit jardin public, au cours duquel il avait appris au domestique ce qu'il attendait de lui.

Une chose bien facile, en somme... Mina était toujours occupée dans la maison, à cette heure-là, M<sup>me</sup> Bäpler avait annoncé la veille, pendant le dîner, qu'elle sortirait de bonne heure, pour aller à une vente aux enchères où elle projetait d'acheter des bibelots qui lui plaisaient. Donc, pas de risques... Et cinq mille lires pour cela ! Vraiment, c'était une bonne amorce bien tentante pour la cupidité de Théodor.

Tandis que le jeune Allemand songeait, avec un mélange de joie et d'inquiétude, à l'aubaine qui lui survenait ainsi. Li-Wang-Tsang et Darson ayant regagné le palais voisin, refermaient soigneusement l'issue par laquelle ils avaient eu accès dans le jardin... L'Américain sortirait

d'abord seul du vieux logis avec l'enfant, pour retrouver la voiture, conduite par un homme sûr qui les attendait au bout de la rue déserte. Ils gagneraient ainsi, hors de Vérone, la villa d'un affilié où le petit garçon serait camouflé, de façon à devenir complètement méconnaissable. Après quoi. Darson l'emmènerait en Amérique tandis que sur un autre paquebot, Li-Wang-Tsang suivrait le même chemin.

Le Chinois avait adopté ce plan dans la crainte que Théodor une fois l'argent en sa possession, donnât son signalement à Bäpler, car il avait fort bien vu de quoi l'individu était capable.

Certes, il savait que le geôlier de Luigi se garderait de porter plainte pour cet enlèvement de l'enfant... Mais Martold informé aussitôt, chercherait à retrouver celui-ci très vraisemblablement avec l'aide de ses nombreux indicateurs. Or, la prudence commandait à Li-Wang-Tsang de ne pas lui donner bénévolement l'indice nécessaire, en voyageant en compagnie de Luigi... Aussi avait-il résolu de confier celui-ci à la garde de Darson, que Théodor n'avait fait

qu'entrevoir et dont le type assez ordinaire n'avait rien qui pût attirer l'attention. D'ailleurs, l'Américain savait admirablement se grimer. C'était en outre un garçon fort habile, très intelligent et débrouillard, en qui Li-Wang-Tsang avait pleine confiance.

Quand porte et volets furent de nouveau clos, les deux hommes se trouvèrent dans une demi-obscurité, au milieu du grand salon vide.

Luigi regardait avec étonnement et perplexité ces inconnus... Pourquoi n'était-ce pas son père qui venait le chercher ?... Depuis qu'il était prisonnier, le petit garçon s'attendait chaque jour à voir apparaître ce père chéri, accouru pour l'enlever à ses ravisseurs... Et voilà que c'étaient deux étrangers...

Li Wang-Tsang dit de sa voix calme :

— Je vais répondre à ce qui te préoccupe, enfant... Mieux vaut que tu saches dès maintenant la vérité, si douloureuse soit-elle... Pourquoi ton père n'est pas là, au lieu de nous que tu n'as jamais vus, et qui nous-mêmes ne te connaissons pas ?... Eh bien, écoute ; l'homme qui t'a enlevé à

ta famille a d'abord été la cause de la mort de ta mère, qui ne put supporter ta disparition...

Luigi jeta un cri :

– Maman ?

Li-Wang-Tsang se pencha, et mit doucement sa main sur la tête bouclée.

– Oui, tu n'as plus de mère à cause de « lui »... Et ton père, il le fit tuer...

L'enfant eut un cri rauque, en levant sur le Chinois ses yeux agrandis par l'horreur.

– Papa ?... il a tué papa ?

– Après l'avoir fait souffrir en t'enlevant à lui, toi, son fils bien-aimé... Voilà ce que cet homme a fait... Et maintenant, Luigi, écoute encore...

Il saisit l'enfant, l'éleva de façon que le petit visage blême, contracté par la douleur, fût à la hauteur du sien...

– ... J'ai promis à ton père étendu sur son lit de mort de t'apprendre à haïr le misérable criminel et la race maudite à laquelle il appartient... J'ai promis de te donner le moyen de châtier un jour

le meurtrier de tes parents. Luigi Mancelli, je t'élèverai dans ce but, moi qui suis maintenant ton tuteur, je ferai de toi un homme capable de lutter contre les ruses de cet être infernal et de le punir enfin de tous les crimes perpétrés par lui.

Le regard profond de Li-Wang-Tsang s'enfonçait dans les yeux bleus, qui s'éclairaient d'une lueur ardente... Pendant quelques secondes, l'homme et l'enfant se regardèrent ainsi... Tragique et muet colloque de ces deux âmes, l'une arrivée presque au sommet de la vie, l'autre à la première phase de son existence, et qui, pourtant, se comprenaient...

Luigi dit avec énergie :

– Oui, je punirai celui qui a tué papa et maman !

– C'est bien, enfant.

Et Li-Wang-Tsang remit à terre le petit garçon, en enveloppant d'un regard d'affectionné intérêt cette physionomie expressive, ardente, volontaire, qui faisait déjà de Luigi Mancelli un être à part.

## VII

Théodor attendait sans grande inquiétude le moment où se découvrirait la disparition de l'enfant. N'étant pas chargé de sa surveillance, il savait n'avoir à encourir aucun reproche... Si, par hasard, on venait à le soupçonner de complicité, il nierait, voilà tout. Ce n'était pas pour embarrasser un être de dissimulation comme celui-là.

M<sup>me</sup> Bäpler rentra précisément tard, cet après-midi-là. En sortant de la vente, elle avait rencontré une de ses connaissances et accepté d'aller chez elle prendre le café au lait... La conversation s'était prolongée, si bien que six heures sonnaient quand Franziska franchit le seuil de sa demeure.

Elle alla retirer ses vêtements de sortie, puis descendit et gagna le salon qu'elle avait adopté pour s'y tenir habituellement.

Luigi ne s'y trouvait pas... Mais il n'y avait là rien qui pût l'étonner. L'enfant, quand il faisait beau, avait coutume de demeurer jusqu'au dîner dans le jardin.

Franziska prit un ouvrage et travailla pendant un moment. Puis elle alla donner quelques instructions à Mina dans la cuisine, admonesta Théodor à propos d'un nettoyage mal fait... Après quoi, elle se dirigea vers le jardin.

Arrivée au milieu d'une allée, elle appela :

— Johann !

Rien ne lui répondant, elle avança encore, en pensant :

« Il est au bout, sans doute, et ne peut me répondre d'ici. »

Mais l'enfant ne répondit pas davantage, quand, arrivée presque à l'extrémité du jardin, elle l'appela de nouveau à plusieurs reprises.

Aucune inquiétude ne l'effleura encore... Elle se dit simplement :

« Il sera rentré sans que je m'en aperçoive, et joue dans quelque coin du palais. »

En prenant le temps de cueillir plusieurs roses au passage, pour en orner son salon, Franziska revint au logis et alla successivement aux endroits où le petit garçon avait coutume de se réfugier, pour ses jeux silencieux.

En ne le voyant nulle part, M<sup>me</sup> Bäpler commença d'être effleurée par une certaine crainte... Elle s'élança vers la cuisine, et demanda, la voix légèrement anxieuse :

- Savez-vous où est Johann, Mina ?
- Non, Frau Bäpler, je ne l'ai pas vu.
- Et vous, Théodor ?

Le domestique, occupé à frotter des cuivres, s'interrompit pendant quelques secondes, pour répondre tranquillement :

- Moi non plus, Frau Bäpler.
- Je ne le trouve ni dans le logis, ni dans le jardin... Cependant, il n'a pu en sortir... Personne n'est venu, cet après-midi ?... Vous n'avez pas ouvert la porte de la cour ?
- Non, je n'ai pas quitté la cuisine, à cause des confitures que j'ai faites. Et personne n'a sonné.

— Alors, nous devons le retrouver ici !... Je vais encore voir au jardin...

Très agitée, tout à coup, Franziska alla vers la porte. Mina fit observer :

— Il faudrait voir dans les bassins... Quelquefois, en jouant, il a pu y tomber...

— Oui, c'est une idée... Théodor, venez avec moi...

Théodor lâcha ses cuivres et suivit la jeune femme... Les bassins, dont on distinguait parfaitement le fond, furent examinés successivement... Puis Franziska, de plus en plus anxieuse, et Théodor, très affairé, fouillèrent tous les coins du jardin... Après cela, ils explorèrent minutieusement les moindres parties du palais, aidés cette fois par Mina qui commençait de s'intéresser à l'aventure.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois, Théodor ? demandait Franziska, haletante d'angoisse.

Il affirmait avec aplomb :

— Vers quatre heures, Frau Bäpler... Il

s’amusait à bêcher un petit carré... Je suis passé près de lui pour rentrer, parce que c’était l’heure de mes nettoyages.

– Mais il est pourtant impossible qu’il se soit sauvé seul !... Alors, il faudrait croire que quelqu’un est venu... Comment ?... Par où ?

Mina opina :

– Par le mur, peut-être ?

– Par le mur ?... en plein jour ?... En tout cas, on n’a pu certainement passer par le jardin de la signora Bellano... Quant à l’autre côté... Le palais est inhabité, c’est vrai... Mais en plein milieu de l’après-midi !... Et puis, comment savait-on que l’enfant était là ?

Le regard subitement soupçonneux de Franziska allait de Mina à Théodor.

La servante dit avec une vivacité mêlée de mécontentement :

– Vous n’allez tout de même pas penser, Frau Bäpler, que c’est moi qui ai renseigné les gens venus pour vous voler votre petit garçon ?

En prononçant ces derniers mots, Mina avait

dans le regard un éclair d'ironie que surprit sa maîtresse... Celle-ci s'aperçut tout à coup que, dans son désarroi, elle avait oublié son rôle, et ne cherchait plus le soi-disant Johann comme une mère anxieuse, mais seulement comme un geôlier qui voit lui échapper le prisonnier confié à sa garde.

Elle balbutia :

– Je ne dis rien de semblable, Mina !... Quelle idée avez-vous ?... Je ne soupçonne personne... Mais je ne peux pas comprendre comment on a pu arriver à mon pauvre petit !... l'emporter ainsi... Ah ! c'est affreux !

Elle se laissa tomber sur un siège, la physionomie très altérée. Car elle avait peur de la colère de son mari et des conséquences que pouvait avoir pour lui la disparition de l'enfant confié à sa garde.

En joignant les mains, elle gémit :

– Et Herr Bäpler qui n'est pas là !... Il va falloir que je lui apprenne ce malheur...

Mina fit observer, avec un regard attentif sur

sa maîtresse :

– Il faudrait prévenir la police. Plus on attendra, plus il sera difficile de prendre les malfaiteurs.

Franziska tressaillit, devint très rouge, puis bégaya :

– La police, oui... Mais je n'ai pas confiance... Il faut auparavant que j'informe mon mari... que je lui demande conseil...

Si Mina avait encore gardé un doute au sujet du petit garçon, il aurait disparu devant cette preuve nouvelle. Frau Bäpler ne se souciait pas de mettre la police dans l'affaire ; donc il y avait là une histoire louche, comme la servante le pensait depuis longtemps.

Quant à Théodor, après de conscientieuses recherches dans tous les coins et recoins, même dans ceux où n'aurait pu se cacher la toute petite personne de l'enfant, il restait planté devant Franziska, en se grattant furieusement la tête et en marmottant :

– Tout de même !... tout de même, en voilà

une histoire !

Frau Bäpler se leva nerveusement.

– Vite, Mina, apportez-moi un chapeau ! Je cours au téléphone !

Quelques minutes plus tard, elle gagnait précipitamment la poste, et demandait la communication avec l'hôtel de Milan où son mari avait dû descendre.

D'une voix enrouée par l'émotion, elle répondit à sa question : « Qu'y a-t-il ? » par ces mots :

– Il faut que tu reviennes !... vite, vite ! Johann a disparu.

Une exclamation, puis un juron se firent entendre :

– Disparu ?... Malédiction !... Quand ?... Comment ?

– Cet après-midi... dans le jardin... On a dû venir l'enlever...

– Ah ! nous sommes jolis !... Je prends le train ce soir... Veille à ce que les domestiques

n'ébruitent pas cela...

— Je crois que Mina se doute de quelque chose...

— Cela ne m'étonne pas ; mais elle ne dira rien.

Là-dessus, la communication cessa, et Franziska rentra chez elle, brisée d'inquiétude et de fatigue. Au matin, de fort bonne heure, apparut Bäpler. Il était congestionné par la colère et accabla sa femme de reproches, dont elle essaya vainement de se disculper.

— Tu vas être cause que tout mon avenir sera brisé ! hurla-t-il. Jamais « ils » ne me pardonneront cela, car « ils » m'avaient tant recommandé de le surveiller, pour que jamais on ne pût arriver jusqu'à lui !

— Mais je ne comprends pas comment cela a pu se produire, Hans !... Pense donc, en plein jour !

— Cela prouve que nous avons affaire à des gens hardis... et bien informés. Car ils ont choisi le moment où j'étais absent, où toi-même ne te trouvais pas au logis...

– Ne penses-tu pas que Mina ?...

– J’en serais étonné... Enfin, ce n’est pas impossible... Tâchons d’abord de voir comment a pu s’opérer cet enlèvement.

Les deux époux se rendirent au jardin... Franziska conduisit son mari vers le petit carré de terre que l’enfant s’était amusé à bêcher.

– C’est là que Théodor l’a vu en dernier lieu... Tiens, il y a encore sa petite bêche... puis son polichinelle, là-bas.

– Le chien n’était pas avec lui ?

– Non, Mina l’avait précisément gardé dans la maison.

Bäpler se pencha pour examiner le sol... Mais il avait plu dans la nuit et toutes traces de pas avaient disparu...

L’Allemand s’approcha du mur... Avec un juron, il s’écria :

– Eh ! voilà par où ils ont passé, tout simplement !... Tiens, ces branches de lierre cassées... Quelques petites pierres écroulées... Comment n’avez-vous pas déjà remarqué ça, à

vous trois ?

– Le mur croule en plusieurs endroits, il n'est pas étonnant que ceci ne m'ait point frappée.

– Il faut que j'aille voir un peu ce qu'il y a de l'autre côté... échelle.

Quelques instants plus tard, Bäpler, complaisamment aidé par le domestique, passait dans le jardin voisin... Il constata de ce côté, sur le mur, les mêmes traces d'escalade... Après quoi, il gagna le vieux palais abandonné, tira à lui le volet d'une porte, cassa une vitre sans façon et pénétra à l'intérieur.

Il eut tôt fait de découvrir des marques de pas, sur la poussière qui couvrait les dalles de marbre en partie brisées... Pas d'hommes et pas d'enfant.

– Ils étaient deux, monologua-t-il, sans paraître s'apercevoir de la présence de Théodor, qui l'avait suivi. Les traces sont de dimensions différentes... Pas de doute, c'est par là qu'ils sont venus... Et maintenant, va retrouver leurs traces !

Il assena contre une boiserie un coup de poing qui la fit craquer lamentablement.

Puis, se tournant vers Théodor, il l’apostropha :

- Alors, tu n’as rien vu, toi, imbécile ?
- Rien du tout, Herr Bäpler !
- Hum !

Et s’approchant du domestique, il lui saisit le bras, en le regardant fixement.

– Ce n’est pas toi qui aurais renseigné ces misérables ?

La ronde figure de Théodor exprima l’ahurissement le plus complet.

- Moi ?... moi ?...

– Oui, toi, idiot !... Personne ne t’a-t-il parlé ?... ne t’a-t-il demandé des renseignements sur le petit, sur l’endroit où il jouait, les heures où nous n’étions pas là ?

– À moi, Herr Bäpler ?... à moi ?... Personne ne m’a rien demandé !...

Jamais Théodor n’avait eu l’air plus niais qu’en ce moment... Bäpler trouva sans doute qu’il le paraissait un peu trop, car sa physionomie se fit

plus soupçonneuse.

En lui secouant le bras, il dit d'un ton menaçant :

– Eh bien, je crois au contraire que c'est toi qui as aidé ces gens-là !... Entends-tu, Théodor ?

La physionomie du jeune domestique laissa voir un ébahissement profond.

– Vous croyez, Herr Bäpler ?... vous croyez cela ?... Oh ! ce n'est pas possible !... Moi qui suis à votre service depuis mon enfance !...

Et il enfonça son doigt sous sa paupière, pour refouler une larme.

– ... Moi qui ne m'occupais jamais du petit Herr Johann... Je ne voulais même pas écouter ce qu'il me disait quelquefois... Des drôles de choses... des bêtises...

Bäpler demanda brusquement :

– Qu'est-ce qu'il te disait ?

Théodor bredouilla :

– Des bêtises, Herr Bäpler !... rien que ça, pour sûr... Je n'ai jamais cru !

– Mais quoi, triple buse ?

– Eh bien, que vous n'étiez pas son père, ni Frau Bäpler sa mère... Qu'il s'appelait Luigi Mancelli... que son vrai père habitait à Florence et en France...

Bäpler eut un frémissement de colère... Théodor poursuivait, d'une voix dolente :

– Mais je n'ai jamais cru, bien sûr... Je lui répondais : « Ce sont des idées, Herr Johann... » Et maintenant, il faut qu'on me dise que c'est moi... que c'est moi...

Cette fois, de grosses larmes jaillissaient de ses yeux.

Bäpler, très rouge, les lèvres serrées, lâcha le bras du domestique... Il fit quelques pas dans la pièce, puis revint à Théodor qui le suivait d'un regard en dessous.

– L'enfant ne t'a dit en effet que des mensonges. Mais, tu auras soin de ne raconter à personne ces sottises-là, parce que cela pourrait être ennuyeux pour moi.

Avec un peu d'effort – car il était regardant –

Bäpler ajouta :

— Je te récompenserai, d'ailleurs, si tu sais demeurer discret.

L'autre pleurnicha :

— Non, non, je ne resterai pas ici, puisqu'on a des soupçons sur moi !... puisqu'on croit que je serais capable d'aller raconter... à tout le monde... que le petit Herr Johann s'appelait Luigi Mancelli... Que son papa est en France...

Maintenant Théodor sanglotait.

Bäpler lui saisit l'épaule et le secoua, sans rudesse, cette fois.

— Allons donc, tu ne vas pas nous quitter, parce que je t'ai dit ça... sans réfléchir... Je sais bien que tu es un bon garçon... Et tiens, voici pour te montrer que je suis toujours content de toi...

Ayant extrait de sa poche un billet de cinquante lires, il le mit dans la main de Théodor.

Le domestique referma ses doigts dessus, avec une avidité que remarqua son maître. Puis il bégaya :

— Merci... Herr Bäpler... Je resterai, bien sûr, si ça vous fait plaisir... Et je tâcherai de savoir quelque chose pour le petit... pour que vous le retrouviez...

En prononçant ces mots, il glissait vers Bäpler un coup d'œil sournois.

L'agent d'espionnage tressaillit... Une soudaine lumière se faisait en lui. Théodor n'était pas l'imbécile qu'il croyait mais au contraire un roué, qui les avait trompés tous avec son air de tranquille niaiserie, de complète indifférence.

Maintenant, il lui fallait compter avec ce garçon... Mieux valait donc s'en faire un allié – fût-ce à prix d'argent.

En le regardant en plein dans les yeux, il demanda :

— Tu sais quelque chose à propos de cet enlèvement de l'enfant ?

Sans baisser une seconde son regard, encore humide de larmes, Théodor répondit d'un ton pleurnichard :

— Je ne sais rien... ou presque rien, Herr

Bäpler... Ce n'est pas la peine de vous dire...

– Parle, et tu auras un autre billet comme celui-là.

– Oh ! vous êtes trop généreux, Herr Bäpler !... Eh bien, voilà : je crois que c'est un Chinois qui a enlevé le petit signor Luigi... Je veux dire le petit Herr Johann...

– Un Chinois ?... Qu'est-ce que tu me racontes là... Un Chinois ?

– Oui, Herr Bäpler... Je l'ai aperçu hier matin, entrant ici...

– Pourquoi n'as-tu pas dit cela plus tôt ?... Comment, tu vois que l'on cherche depuis hier soir, et tu laisses faire, quand tu sais une chose de cette importance ?... Car enfin, c'est toujours un indice, tandis que jusqu'alors nous n'avions rien, rien !

– Ah ! c'est que, Herr Bäpler, c'est ennuyeux, ces affaires-là... Parce que vous êtes bien bon, bien généreux, j'ai parlé tout de même... Sans ça, je n'aime pas toutes ces histoires... Je suis un garçon tranquille, moi, et je ne m'occupe pas des

affaires des maîtres.

Sur cette véridique profession de foi, Théodor sortit un mouchoir et se moucha bruyamment.

Bäpler avait en ce moment la physionomie d'un homme qui se retient avec peine d'administrer une violente raclée.

Ce fut pourtant d'une voix presque douce qu'il demanda :

– Et que sais-tu encore, Théodor ?

– Rien !... plus rien, hélas ! Le Chinois est entré, puis voilà... Moi, je suis allé travailler... Le petit garçon était encore là vers deux heures...

– Tu as dit à ma femme que tu l'avais vu à quatre heures ?

Théodor affirma imperturbablement :

– Frau Bäpler s'est trompée... ou bien alors c'est moi, parce que tout ça, Herr Bäpler, ça me brouille la cervelle. Je suis un garçon tranquille, et je n'aime pas les ennuis. Alors, si on devait continuer à me tourmenter, bien sûr, je quitterais la maison...

Bäpler lui frappa sur l'épaule.

– Eh non, nigaud, on ne te tourmentera pas ! Il faut pourtant bien que je t'interroge pour savoir si tu n'as pas remarqué des choses qui puissent me mettre sur la voie. Mais es-tu bien sûr que ce soit un Chinois, cet homme que tu as vu entrer ici ?

– Oh ! oui... un Chinois un peu vieux. Mais il n'avait pas le costume de son pays.

Et, sur l'invitation de son maître, Théodor donna un signalement à peu près complet de Li-Wang-Tsang.

– Était-il seul ?... Il y a ici les traces de pas de deux hommes ?

– Tout seul, quand il est entré ici, déclara Théodor.

Puis, sur la vue d'un autre billet, il se décida à raconter qu'étant caché derrière un bosquet du jardin, il avait assisté à l'enlèvement de l'enfant par un autre homme – un Européen celui-là, dont il fit un portrait fantaisiste.

– Et tu ne pouvais pas l'empêcher, idiot ! s'exclama Bäpler, de nouveau emporté par la

colère.

— Moi tout seul !... Ah ! mais non ! Il m'aurait vite mis à bas, ce grand gaillard-là... Et puis, je n'aime pas les histoires, Herr Bäpler. Je suis un garçon tranquille et si on me fait des ennuis...

— C'est bon, c'est bon, on ne t'en fera pas !... Partons d'ici, et va te remettre à ton ouvrage... en tenant ta langue, hein ?

— Je ne bavarde jamais, Herr Bäpler... et surtout je ne voudrais pas faire des histoires à un maître si généreux. Oui, bien sûr, je n'en trouverais pas de plus généreux...

Bäpler glissa vers lui un coup d'œil furieux... Ce misérable garçon le tenait, comme il le répétait un instant plus tard à sa femme en arpentant rageusement le salon.

— Et dire qu'il faisait si bien l'imbécile !... Ah ! le monstre !... C'est sûrement lui qui a renseigné ces gens-là !... Je ne sais ce qui me retient de l'étrangler tout net !

Pendant ce temps, Théodor s'en allait chercher son panier à provisions et s'esquivait

prestement... Avant toute chose, il voulait toucher à la banque la somme promise par le Chinois... Après quoi, les précieux billets cachés dans une poche intérieure, il alla faire les achats de la maison, fort satisfait du résultat de ses petites combinaisons, car sans avouer sa participation à l'enlèvement de l'enfant, il avait pu donner contre argent un renseignement utile à Herr Bäpler, en même temps qu'il lui montrait que la véritable identité du petit étranger n'était pas un secret pour lui. Or, le rusé garçon apercevait là une source de profits, un fructueux chantage en perspective.

## VIII

Peut-être Théodor aurait-il été moins rassuré, s'il avait assisté à la conversation que Hans Bäpler eut quelques jours plus tard, à Paris, avec un des personnages qu'il désignait toujours, quand il en parlait à sa femme, par le terme fort vague de « ils ».

Celui-là était un petit brun, grisonnant, à la mine sèche, aux yeux fulgurants. Bäpler le connaissait sous le nom de Stebel. Il dirigeait un important service d'espionnage et s'occupait aussi de recueillir des enfants abandonnés pour en faire des citoyens de l'Empire germanique.

C'était lui qui avait remis à Bäpler le petit Luigi Mancelli et lui avait donné toutes les instructions à son sujet... C'est lui que l'agent de Vérone informa aussitôt par dépêche chiffrée de la disparition de l'enfant.

Appelé immédiatement à Paris, Bäpler reçut

une bordée d'injures sous laquelle, en bon Allemand arrogant avec les faibles et plat devant les plus forts, il courba humblement le dos. Après quoi, il répondit aux interrogations de Stebel, en racontant ce qui s'était passé.

Quand il mentionna le Chinois que Théodor prétendait avoir vu, l'autre eut un brusque mouvement.

– Un Chinois ?... Ah ! bon, bon !... C'est intéressant, cela.

– Mais je ne réponds pas, Herr Stebel, de la véracité de mon domestique.

– Évidemment. Toutefois, cela me paraît assez plausible... Continuez... Que savez-vous encore ?... Il y avait un autre homme, d'après ce garçon ?

– Oui, mais son signalement n'a rien de caractéristique.

– N'importe, donnez-le.

Stebel écrivit sous la dictée de Bäpler. Puis il lui adressa quelques autres questions... Et, ayant réfléchi un moment, il fit observer :

– Dites donc, il m'a l'air un peu suspect, votre domestique ?

Bäpler dut avouer :

– À moi aussi.

Et il raconta à son interlocuteur comment il s'était aperçu que Théodor se trouvait au courant du nom de l'enfant, puis encore de quelle façon ce garçon sournois s'y était pris pour commencer de le faire chanter.

Stebel fronça les sourcils.

– Ah !... mais... mais, c'est autre chose, cela !... Je parierais gros qu'il était un complice payé... Il faut vous débarrasser de cet individu dangereux, Bäpler.

– M'en... débarrasser ?

– Eh oui !... Vous savez bien ce que j'entends par là.

– Je sais, Herr Stebel... Mais les risques sont grands, dans une affaire de ce genre.

– Pas pour un homme adroit, comme vous avez su l'être quelquefois... Tâchez de réparer par

votre habileté, par un zèle plus grand la faute si grave que vous venez de commettre en laissant échapper cet enfant dont nous vous avions donné la garde... Oui, tâchez de réparer, Herr Bäpler, car vous êtes pour le moment mal noté.

Bäpler blêmit, en baissant les yeux sous le regard menaçant.

Il savait ce que signifiait cette expression. Les « mal notés », dans le service dont Herr Stebel avait la direction, étaient sous le coup d'une complète disgrâce... et quand ils avaient été mêlés à des faits compromettants soit pour le gouvernement impérial, soit pour certaines personnalités restées dans l'ombre, ils disparaissaient, mystérieusement... ou bien mouraient de mort subite – embolie, rupture d'anévrisme, congestion cérébrale, dûment constatées par un médecin à nom germanique qui se trouvait toujours à point nommé pour venir donner le premier ses soins à ce compatriote soudainement atteint.

L'espion balbutia :

– Je ferai ce qu'il faudra pour le domestique,

Herr Stebel... et je servirai de tout mon pouvoir, de toutes mes forces la patrie allemande, notre empereur...

— J'y compte... Maintenant, retournez à vos affaires, et ne vous souvenez plus de celle-ci.

Quand Bäpler se fut retiré, Stebel alla chercher son chapeau et sortit rapidement.

Il gagna la rue de l'Université, monta au troisième étage d'un vieil immeuble de bonne apparence et sonna trois coups espacés, à la porte de gauche.

Cette porte s'ouvrit, laissant voir une tête rousse, une figure d'homme à l'air bonasse.

Stebel demanda, en français :

— Votre maître est-il là, Fritz ?

L'autre répondit avec un fort accent :

— Oui, monsieur.

Et il s'effaça pour laisser entrer le visiteur.

Celui-ci alla droit à une porte qu'il ouvrit et entra dans une grande pièce meublée en cabinet de travail.

Un homme, assis devant le bureau, se détourna vivement.

C'était Belvayre, qui interpella aussitôt l'arrivant en allemand, d'un ton impatient :

– Eh bien, vous avez vu cet idiot ?

Stebel répondit en s'inclinant avec respect :

– Je l'ai vu, Herr Belvayre... Il sait peu de chose, malheureusement. Mais un détail m'a paru important.

Et il répéta au romancier ce que venait de lui apprendre Bäpler.

Belvayre dit songeusement :

– Un Chinois ?... Oui, oui, en effet, c'est un indice... Par Adrien, nous avons su qu'il en venait un fréquemment à l'hôtel de Sangeray, après la disparition de l'enfant... Puis encore, il est arrivé à Monteyrac, précisément la veille de « l'accident » survenu au comte Mancelli... De plus, c'est lui que don Gaëtano avait nommé tuteur de ses enfants. Donc il était pour lui un ami.

– Tout nous porte à croire, en ce cas, qu'il est

l'auteur de l'enlèvement ?

– J'en suis persuadé... Mais quelle raison a pu amener le comte à lui confier la tutelle de ses enfants ?... Il y a là M. de Sangeray, plus qualifié, semblait-il, par sa nationalité, sa religion, son éducation européenne... Qu'est-ce donc que ce Li-Wang-Tsang ?

Le front sur sa main, il songea un moment... Puis il murmura :

– Li-Wang-Tsang ? Où et quand ai-je déjà entendu ce nom ?

Stebel fit observer :

– Nous avons cependant fait surveiller cet homme, après la mort du comte Mancelli. Mais rien, dans ses démarches, ne nous avait paru suspect.

– En effet... Toutefois, cette surveillance a peut-être cessé trop tôt. L'individu doit être fort rusé, pour avoir si bien réussi son coup... Et maintenant, Stebel, il s'agit de le retrouver... lui et l'enfant.

– Ce ne sera pas chose facile, avec si peu

d'indices, Herr Belvayre !

— Je le sais. Mais pourtant je veux y arriver, coûte que coûte, car je ne me laisserai pas jouer ainsi par ce jaune !

Ces derniers mots furent prononcés avec une intonation de colère et de mépris mêlés.

Une demi-heure plus tard, Stebel se retirait, ayant reçu les instructions de celui qu'il connaissait seulement sous le nom de Belvayre, mais qu'il soupçonnait d'être une haute personnalité de l'entourage impérial... celui qui, en tout cas, était un des principaux membres dirigeants de l'espionnage allemand.

Après avoir refermé la porte sur le visiteur. Fritz entra dans le cabinet et remit à son maître le courrier que le facteur venait de monter.

Belvayre avisa une lettre de sa mère, qu'il ouvrit aussitôt... Cette missive, était courte. M<sup>me</sup> Belvayre écrivait :

« Je reviens de Lausanne, mon cher Marcel, et t'envoie des nouvelles de nos amis... Rien de

particulier pour « le muet »... Dominica le soigne bien et prétend qu'il n'a pas l'air de souffrir d'être séparé de sa fille la plus grande partie de l'année. Moi, j'ai vu tout le contraire dans son regard. Mais je n'y puis rien, car il faut avant tout sauvegarder nos intérêts.

« Agnese, quand elle est venue le voir il y a deux mois avec son mari, a encore essayé de le décider à les suivre en Limousin. Mais il a constamment refusé, même d'y faire un court séjour. J'ai décidément bien travaillé dans ce sens-là, n'est-il pas vrai ?

« Maintenant Agnese ne reviendra pas de sitôt. Dans son état, qui la fatigue beaucoup, les voyages lui sont interdits... Je lui avais écrit que je serais heureuse de la voir à mon passage en gare de Limoges. Ils sont venus tous deux... et j'ai pu constater que Guy était repris par sa maladie. J'ai cru revoir ton cousin Wilhelm, quand commença pour lui cette seconde phase qui se termina si vite par la mort. Oui, l'enfant qu'Agnese mettra prochainement au monde ne conservera pas bien longtemps son père, je le

prévois !

« Rien autre de nouveau, mon cher enfant. Je suis à Bordeaux pour la petite affaire dont tu m'as chargée. Cela marche bien. Je compte passer ensuite quelques jours à Saint-Sébastien, chez ma sœur, et ensuite regagner directement mes pénates, puisque à cette époque tu ne dois pas te trouver à Paris.

« Je t'embrasse très affectueusement, mon cher Marcel.

« Ta mère,

« G. Belvayre »

Le pseudo-romancier replia la lettre avec un sourire satisfait. Puis il la déchira en menus morceaux qu'il jeta dans un panier.

Après quoi, il se remit à réfléchir, au sujet de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Stebel.

L'audace de cet étranger venant enlever l'enfant en plein jour, dans le jardin des Bäpler, lui paraissait stupéfiante. Avec son flair d'aventurier – car ce grand seigneur n'était en

réalité pas autre chose – il pressentait en lui un adversaire terrible, d'autant plus terrible qu'il ne connaissait rien de lui, en dehors de son nom – peut-être supposé – et de son signalement donné d'abord par Adrien, le domestique des Sangeray, puis par l'homme aposté pendant plusieurs jours aux alentours de Monteyrac pour préparer « l'accident » du comte Mancelli, et enfin, en dernier lieu, par le domestique de Bäpler.

Ces trois témoignages concordaient suffisamment pour que Belvayre conclût qu'en ces différentes circonstances on avait eu affaire au même personnage.

Accoudé à son bureau, il répétait :

– Li-Wang-Tsang... ? Où donc ai-je entendu ce nom ?

Et tout à coup il murmura :

– Oui, oui, je me souviens !...

Sa pensée se reportait à douze années auparavant... Chargé d'une importante mission en Chine, et opérant encore à ce moment sous son nom véritable, il était arrivé à Canton, où, muni

de ses lettres de recommandation, il s'était abouché avec un nommé Nordenbach, un des meilleurs agents de la propagande pangermaniste. Car, tandis que l'hypocrite Hohenzollern dénonçait au monde le prétendu péril jaune, ses envoyés secrets préparaient sournoisement les voies à la mainmise progressive de l'empire tentaculaire sur l'empire des Fils du Ciel.

Nordenbach, sachant le comte Martold très bien vu en haut lieu, l'avait entretenu de la tâche entreprise par lui dans cette Chine encore mystérieuse – tâche difficile et parfois décevante, car plus d'une fois, croyant avoir réussi à capter la confiance de ceux qu'il voulait attirer dans ses filets, l'Allemand s'était aperçu qu'il était joué.

– J'ai l'impression, ajoutait-il, qu'une force secrète contrecarre mes desseins, que des êtres inconnus et redoutables se mettent en travers de tout ce que je veux accomplir.

Puis, un jour, Martold, le rencontrant, l'avait trouvé dans un état de violente surexcitation.

– Figurez-vous, monsieur le comte, qu'en mettant en chasse mes limiers, j'ai découvert un

coquin de Chinois qui s'occupe beaucoup de mes affaires... Ah ! ça n'a pas été sans mal !... Il s'appelle Li-Wang-Tsang, et c'est un individu assez mystérieux... Mais il m'a l'air d'en savoir trop sur des choses qui ne le regardent pas. Tant pis pour lui !... Certaines rues de Canton ne sont pas toujours sûres le soir... Il en fera l'expérience, ce Céleste trop curieux !

Deux jours après cette rencontre, Martold, arrivant le soir chez Nordenbach qui lui avait donné rendez-vous, trouvait l'espion frappé d'une infirmité subite, terrible et mystérieuse – la même qui, presque vers la même époque, réduisait à l'impuissance don Luciano Pellarini.

Depuis longtemps, le comte avait établi un rapprochement entre les deux faits. Ceux-ci étaient évidemment, dus à la même puissance secrète, qui, pour des raisons différentes, avait réduit au silence ces deux hommes complètement inconnus l'un à l'autre... Pressentant qu'il s'agissait là d'une société cachée, Martold avait, plus tard, essayé de percer cette énigme... Mais ses agents et lui s'étaient heurtés à l'ignorance,

vraie ou simulée, de ceux qu'ils essayaient de faire parler au sujet des sectes secrètes.

Or, ce Li-Wang-Tsang contre lequel s'élevait avec tant de colère Nordenbach était peut-être le même qui venait d'enlever le petit Luigi Mancelli à ses geôliers.

Martold assena un coup de poing sur son bureau, en murmurant :

— Comment ne me suis-je pas souvenu de tout cela, quand j'ai su le nom de ce Chinois ami de Mancelli ?... Ce nom ne me semblait pas inconnu, mais, ne l'ayant entendu prononcer qu'une fois par Nordenbach, il était resté un peu vague en mon esprit... Et aujourd'hui, voilà que le nuage s'écarte... trop tard !...

Le front plissé, les lèvres violemment serrées, le comte resta un moment immobile... Puis il songea, en redressant la tête :

« Trop tard ?... Non, car je puis espérer l'atteindre et lui reprendre l'enfant. D'ailleurs, il le faut absolument, car cet homme, si don Luciano recouvre un jour la parole et me révèle

son secret, se mettra encore en travers de mes plans, puisque, de toute vraisemblance, lui ou ceux dont il dépend ont empêché déjà les Pellarini père et fils d'arriver jusqu'au trésor. C'est lui aussi, très probablement, qui avait renseigné le comte Mancelli à mon sujet, lui qui l'avait instruit des motifs de ma sollicitude à l'égard de l'infirme... Oui, tout s'éclaire pour moi maintenant !... Et si je n'avais eu, de par ma double personnalité si bien établie, une situation inattaquable, ces deux hommes auraient pu causer ma perte ! »

Il se leva, les sourcils froncés, et fit nerveusement le tour de la pièce. Puis il revint à son bureau et, une lueur de haine dans ses prunelles grises, il murmura :

– Oui, je lui reprendrai l'enfant !... Le fils de ce Mancelli, de cette Fabienne qui a repoussé mon amour ! Ce descendant de deux vieilles races latines, élevé dans nos écoles allemandes, deviendra un soldat de notre glorieuse armée. Il combattra un jour contre la patrie de sa mère, et peut-être mourra-t-il frappé d'une balle ou d'un

obus français... Mais dès avant cela, je m'estimerai satisfait en le voyant courbé sous la dure discipline allemande, qui aura raison de tous ses instincts de Latin, de toutes ses révoltes de patricien.

Sa physionomie, en ce moment, avait une expression infernale... Cet homme incarnait bien l'âme de la Germanie, vindicative, haineuse, et se plaisant aux plus basses, aux plus méprisables vengeances... âme fourbe et traîtresse, née pour l'hypocrisie, car un instant plus tard, recevant un confrère qui venait le féliciter sur son récent ouvrage, Belvayre disait avec une grave émotion :

— Je suis heureux surtout d'apporter ma faible petite contribution à l'œuvre littéraire qui doit faire connaître mieux et admirer davantage notre chère France.

## IX

Ce fut sans encombre, sans incidents d'aucune sorte que Josuah Darson et Luigi atteignirent San Francisco, où Li-Wang-Tsang leur avait donné rendez-vous... Suivant les instructions de celui-ci, Darson conduisit tout droit son petit compagnon à la ville chinoise, constituée par les fils du Céleste Empire au milieu même de la grande cité américaine. Par les ruelles poussiéreuses, aux relents suspects, en longeant les boutiques aux enseignes bizarres, l'homme et l'enfant atteignirent une pagode à l'apparence assez riche. Près d'une petite porte, un jeune Céleste était assis, occupé à trier des graines... Darson alla à lui, et, sortant de sa poche une carte sur laquelle était tracée une étoile rouge, la lui tendit.

Le Chinois la prit, se leva et, sans mot dire, disparut à l'intérieur.

Darson se mit à faire les cent pas, en tenant

par la main le petit garçon qui regardait avec intérêt ces choses si nouvelles pour lui... Il avait été un fort agréable petit compagnon de voyage pour l'Américain, charmé de sa vive intelligence, de ses manières d'enfant bien élevé, de cette grâce séductrice frappante chez lui. De son côté Darson l'avait entouré de sollicitude et d'une incessante surveillance. Luigi avait fait le voyage habillé en fille, et il venait seulement de reprendre sa tenue habituelle pour suivre son guide à la China-Town. Il n'y avait en effet plus rien à craindre pour lui maintenant, car il avait atteint l'asile inviolable que lui destinait Li-Wang-Tsang.

L'absence du jeune Céleste ne fut pas longue... Il reparut en faisant signe à Darson et à l'enfant de le suivre.

Ils traversèrent la pagode, passèrent devant un grand Bouddha de bronze et s'engouffrèrent dans un couloir dont le Chinois avait démasqué l'entrée, dans le mur, en appuyant sur quelque ressort invisible pour les profanes.

Au bout d'une cinquantaine de pas se présenta

un escalier... puis un labyrinthe de petits couloirs... puis un escalier encore. Le labyrinthe recommença ensuite, pour aboutir à une sorte de carrefour souterrain. Tout cela était éclairé succinctement par une lanterne que le Céleste avait prise au passage dans la pagode.

Toujours suivi de ses compagnons, un peu impressionnés par le mystère lugubre de ce sous-sol, le jeune homme s'engagea dans une voie plus large que la précédente, qui conduisait à une grande salle richement meublée à la chinoise, sur laquelle des lanternes multicolores répandaient une douce lumière... Un Chinois d'âge moyen, vêtu de soie foncée, s'avança et répondit avec une politesse réservée au salut de Darson.

Puis il lui adressa la parole en excellent anglais :

– Vous êtes l'envoyé de Li-Wang-Tsang ? Et c'est là l'enfant qu'il confie à ma garde ?

Il mit sa main sur la tête de Luigi en regardant celui-ci avec attention. Le petit garçon soutint ce regard sans baisser les yeux... Cet examen parut satisfaire le Chinois, car il eut une sorte de

sourire qui plissa légèrement sa face mince, aux yeux songeurs, un peu illuminés.

Puis il se tourna vers Darson et dit avec urbanité :

– C'est bien, monsieur Darson. Vous êtes libre maintenant... Continuez de toujours servir le Maître comme vous l'avez fait jusqu'à présent.

L'Américain tendit la main à Luigi.

– Eh bien, alors, je vais vous dire adieu, don Luigi ?

L'enfant leva sur lui ses yeux qui exprimaient un vif regret et un peu d'inquiétude.

– Vous allez me laisser ?... Non, dites, restez encore ?

– Je ne le puis, mon cher enfant. Mais vous reverrez bientôt Li-Wang-Tsang, l'ami de votre père, grâce à qui vous avez pu être enlevé à votre prison... Et ici, vous êtes tout à fait en sûreté.

– Tout à fait, appuya le Chinois.

Les doigts de Darson serrèrent longuement la petite main de Luigi... L'enfant dit d'une voix un

peu frémissante :

- Au revoir, monsieur Darson... et merci bien.
- Au revoir... oui, peut-être. Qui sait !

Et Darson, ayant salué le Chinois, s'éloigna par où il était venu, précédé du jeune Céleste porteur de la lanterne.

Deux jours plus tard, Li-Wang-Tsang pénétrait à son tour dans la retraite souterraine.

Le Chinois à qui Darson avait remis Luigi l'accueillit dans la salle somptueuse où, sur les tentures de soie chatoyante, s'épanouissaient d'étranges fleurs et des dragons fantastiques.

Les deux Célestes échangèrent les politesses en usage. Puis Li-Wang-Tsang demanda :

– L'enfant va bien, Wang-Tsing ?... Car je sais déjà, par Darson, que le voyage s'est passé sans incidents.

– Il va très bien... C'est un fort joli petit être, et qui paraît d'une rare intelligence, d'une précocité intellectuelle très remarquable.

– J'ai eu également cette impression, pendant le peu de temps que je l'ai vu... Il faudra le conserver ici pendant plusieurs années, probablement, car ce Martold ne se tiendra pas facilement pour battu, et cherchera à le reprendre.

– Nous le garderons, puisque le Maître t'y a autorisé.

– Oui, du moment où il s'agit d'une œuvre de justice, et de la lutte contre l'Ennemi du monde, « il » ne pouvait que m'approuver, et m'aider à mener ma tâche à bien... « L »as-tu vu depuis quelque temps ?

La voix de Li-Wang-Tsang prenait une intonation plus basse, pleine de profond respect.

Wang-Tsing répondit sur le même ton :

– Il y a deux mois... « Il » devait revenir de Russie, car « il » m'a dit que là-bas l'infiltration allemande prenait des proportions de plus en plus menaçantes pour le slavisme et pour la paix, la liberté de l'Europe entière.

– Oui, c'est la tache d'huile qui s'étend... Et nos efforts ne peuvent suffire à enrayer ses

méfaits, car les gouvernements restent sourds. En France, il en est de même. Quelques hommes clairvoyants dénoncent le terrible péril... mais les autres ne veulent ni voir ni entendre. Ils accueillent la race hypocrite, ils lui laissent prendre pied dans leur commerce, dans leur industrie, dans leurs finances. Ah ! les fous, les aveugles !... et les coupables, surtout. Car on n'a pas le droit d'être fou ni aveugle, quand on prend la responsabilité de gouverner une nation qui a derrière elle un si grand passé de gloire, d'honneur et d'héroïsme.

Pendant quelques secondes, les deux hommes restèrent silencieux, les yeux pleins de songerie grave... Puis Li-Wang-Tsang se pencha vers son interlocuteur et, la voix plus basse encore, demanda :

– Dis-moi, Wang-Tsing, le Maître ne manifeste toujours pas l'intention de désigner celui qui doit lui survivre ?

– Non... Il n'a pas trouvé encore, sans doute, l'être qu'il juge digne d'être l'Élu.

– Probablement... Je voudrais que ce fût fait,

vois-tu, Wang-Tsing... Certes, en dépit de son grand âge, « il » peut vivre de longues années encore... Mais avant de disparaître, il faut qu'il apprenne beaucoup de choses à « l'autre »... Oui, je serais plus tranquille, vraiment...

Wang-Tsing secoua la tête.

– Moi aussi... Mais « il » sait mieux que nous ce qu'il doit faire, Li-Wang. Il sait...

Le Chinois s'interrompit brusquement.

Un pan de la tenture de soie venait de s'écartier, livrant passage à un homme qui semblait sortir du mur, car derrière lui, celui-ci montrait sa surface lisse et grisâtre.

Un homme âgé, grand, droit encore, vêtu d'une ample robe de soie bleue si foncée qu'elle paraissait presque noire sous la clarté des lanternes multicolores.

Son visage avait dû être fort beau, et le restait même encore sous les rides de la vieillesse. Les traits étaient ceux d'un Européen, le teint avait la pâleur mate du créole, les yeux se relevaient légèrement vers les tempes.

Les yeux... Toute la séduction, toute la puissance étrange émanant de cette physionomie d'homme résidaient en eux !

Ils étaient d'un gris changeant, d'un gris lumineux. L'âge n'avait en rien affaibli leur éclat profond, leur fluide mystérieux, la force de volonté qui s'en échappait, attirant à elle la volonté, la pensée d'autrui, et leur imposant son pouvoir.

Physionomie unique, inoubliable, rendue plus frappante encore par le contraste des traits impassibles presque hiératiques, avec ce vivant regard, tout pénétré de lumière.

Les deux Chinois s'étaient prosternés, le front contre terre... Puis ils se redressèrent, et leurs regards respectueux rencontrèrent celui de l'être énigmatique, immobile à quelques pas d'eux.

Une main fine se leva, fit un signe... Dans ce mouvement, à l'annulaire de cette main, une pierre précieuse étincela de merveilleux reflets de feu, sous la lumière des lanternes.

Les deux hommes se relevèrent... L'inconnu

parla alors, d'une voix au timbre pur et grave...

– Oui, je sais mieux que vous... Impatients, vous serez bientôt satisfaits. Soyez sans crainte, le Maître du silence ne mourra pas avec moi.

Li-Wang-Tsang balbutia :

– Maître vénéré...

Un geste l'interrompit... Le Maître ordonna :

– Venez.

Ils le suivirent le long d'une galerie, puis dans un escalier sombre à peine éclairé de temps à autre par une lanterne. En haut des dernières marches, le vieillard ouvrit une porte et entra, avec ses compagnons dans une petite salle ornée de meubles en bambou.

Ses deux fenêtres ouvraient de plain-pied sur un jardin décoré à la chinoise, un grand et beau jardin clos de hauts murs où l'on n'aurait pu découvrir aucune issue donnant sur le dehors. Parmi les arbustes aux formes bizarres courait un petit ruisseau passant ici sous un pont en miniature, s'égrenant plus loin en minuscules cascades, formant ailleurs un petit lac de poupée

où fleurissait un lotus rose. Une pagode, des pavillons aux toits de porcelaine bleue ou jaune, d'étranges parterres fleuris aux formes tourmentées se disséminaient dans la profondeur de cet enclos où l'air frais se saturait de parfums suaves et légers.

Au bord de la rivière était étendu Luigi... Depuis un instant, il avait délaissé les deux petits chiens et les pigeons apprivoisés que Wang-Tsing lui avait donnés pour son amusement. À certains moments, le souvenir de son père et de sa mère saisissait plus vivement l'enfant au cœur aimant, qui n'oubliait pas. Et dans une crise de souffrance silencieuse, Luigi, immobile, reportait sa pensée vers les visages chérirs, vers les lieux familiers...

Puis le petit être si vibrant déjà revivait les longs jours passés chez les Bäpler... les jours où, prisonnier, il avait dû faire semblant de se résigner, alors que chaque matin, il pensait : « Est-ce aujourd'hui que papa viendra me délivrer ? »

Hélas ! il n'avait pu venir lui-même, ce père tant aimé, victime d'un lâche ennemi !... À sa

place, c'était ce Chinois, ce Li-Wang-Tsang, aidé de Darson... Ils avaient enlevé Luigi à ses geôliers, puis Darson l'ayant costumé en fille l'avait emmené sur cet immense bateau qui, disait-il, les conduisait en Amérique.

La traversée avait été pour le petit garçon un enchantement. Darson ne le quittait pas d'une semelle et, par son air renfrogné, empêchait les autres passagers, qu'intéressait la jolie figure de l'enfant, de lier connaissance avec lui... Mais il entourait Luigi de soins, d'attentions et, voyant comme il se plaisait à la vue de la mer, s'astreignait à ne pas le quitter pendant les longues heures où il demeurait en contemplation devant l'onde mouvante dont ses yeux semblaient refléter les mystérieuses profondeurs.

Un jour, pourtant, Darson avait laissé l'enfant seul, pendant quelques minutes, dans le coin solitaire où tous deux s'installaient à l'ordinaire... Alors, près de Luigi, un homme avait surgi, sans bruit... Un homme qui semblait âgé, vêtu à l'europeenne, grand, pâle et dont le regard s'était plongé dans le sien, longtemps... longtemps... du

moins, il avait paru cela au petit garçon tout saisi, mais non effrayé.

Puis l'inconnu avait levé sa main – une belle main blanche dont un des doigts était orné d'une pierre qui jetait des lueurs de feu – et l'avait lentement portée à ses lèvres, dans un geste qui voulait dire clairement : « Garde le silence... » et après cela, il avait disparu avant que l'enfant pût se rendre compte de ce qui s'était passé.

Quand Darson était revenu, Luigi ne lui avait pas dit mot de l'apparition. Obéissant à la muette injonction de l'être mystérieux, il avait gardé fidèlement le secret de cette brève entrevue... Mais il avait pensé plus d'une fois depuis lors, à cet homme aux yeux profonds et volontaires, aux yeux de lumière et d'éénigme, qui avait si vivement frappé son esprit enfantin... Il y pensait encore à ce moment, tandis qu'au bord de la petite rivière en miniature, glissant sur son lit de cailloux blancs, il rêvait à ce court passé, où déjà se pressaient les événements singuliers...

Et voici qu'en tournant la tête à un bruit de pas, il vit, s'avançant vers lui, l'inconnu.

Il le reconnut aussitôt, bien que cette fois il fût vêtu à la chinoise... Li-Wang-Tsang et Wang-Tsing le suivaient à quelque distance, dans une attitude respectueuse.

Luigi se souleva, se mit debout, en attachant sur le vieillard ses yeux étonnés.

Le Maître s'approcha de lui, et son regard, comme l'autre fois, s'enfonça dans celui de l'enfant.

Longtemps... longtemps... Que cherchait-il dans ces beaux yeux purs et déjà si ardents ?... Quelle satisfaction mystérieuse mettait dans les siens ce soudain éclair de contentement ?

Tout à coup il étendit ses mains, d'un geste lent, et, se penchant, les posa sur les boucles brunes qui couvraient la tête de Luigi.

Li-Wang-Tsang et Wang-Tsing échangèrent un regard de stupéfaction.

Puis, relevant ses mains, le Maître prit à son doigt l'anneau dont la pierre lançait de fulgurants éclairs... Il se pencha de nouveau, saisit la main de Luigi et mit la bague à l'un de ses doigts.

Comme elle était beaucoup trop large pour ce doigt si menu, il indiqua du geste au petit garçon qu'il tint celui-ci un peu levé, afin qu'elle ne glissât pas... Et, se plaçant à sa gauche, il posa de nouveau sa main sur la tête de Luigi.

D'un même mouvement, Li-Wang-Tsang et Wang-Tsing se prosternèrent.

L'enfant les considérait avec étonnement... Puis il leva les yeux sur le vieillard, dont les prunelles lumineuses l'enveloppaient d'un regard de complaisance.

Le Maître dit de sa voix grave et harmonieuse :

— Viens, je t'expliquerai tout.

Il reprit au petit doigt la bague superbe, où, sur la pierre étrange aux reflets de feu, était gravée une étoile. L'ayant remise à son propre doigt, il prit la main de l'enfant et, avec lui, gagna le pavillon par où tout à l'heure il était entré dans le jardin, avec ses deux compagnons.

Luigi le suivait sans résistance, sans aucune crainte. L'esprit de l'homme et l'esprit de

l'enfant s'étaient rencontrés, pénétrés, joints dans une confiance absolue.

Quand ils eurent disparu, Li-Wang-Tsang et Wang-Tsing se relevèrent, en se regardant avec un ahurissement qui, pour un instant, leur ôtait même l'usage de la parole.

Enfin, Li-Wang-Tsang put balbutier :

– Je ne rêve pas, Wang-Tsing ?... C'est bien lui... lui qu'« il » a choisi... lui qui...

– Non, tu ne rêves pas !... « il » a choisi cet enfant... un Européen.

– Qu'importe ? Le Maître n'a pas de race... Et « lui », d'ailleurs, a pour une part dans les veines du sang aryen... Mais Luigi... Luigi, le fils du comte Mancelli... être ainsi élu... devenir la continuation du Maître...

– Ses yeux annoncent qu'il ne sera pas un être ordinaire. « Il » l'a bien vu... C'était celui qu'« il » attendait, patiemment, sachant qu'un jour viendrait où il le rencontrerait.

Tous deux restaient encore accablés sous le poids de l'immense surprise... Li-Wang-Tsang

murmura, en passant la main sur son front où l'émotion faisait surgir une moiteur :

– Cet enfant... j'avais promis à son père de le faire élever selon les idées de celui-ci, à l'europeenne et dans la religion catholique...

– Le Maître du silence peut appartenir à n'importe quelle religion. Rien n'empêche que l'Élu soit élevé dans la croyance de ses pères... Tu n'as qu'à « l' » informer de la promesse faite par toi...

– « Il » la connaît. Je lui en ai fait part quand je lui ai demandé l'autorisation de cacher ici Luigi.

– Eh bien, « il » a l'esprit trop juste pour ne pas être le premier à t'affirmer que cette promesse sera tenue.

Li-Wang-Tsang ne répliqua rien... Mais un trouble persistait sur sa physionomie... En ce moment, il se rappelait que Gaëtano avait refusé d'entrer dans la secte des Fils du silence, par crainte d'un conflit entre ses principes de gentilhomme chrétien et les obligations trop

mystérieuses, un peu équivoques à ses yeux, auxquelles il lui faudrait en ce cas se soumettre. Or, il s'agissait ici de bien autre chose... Par le choix du Maître, le fils du comte Mancelli, son bien-aimé petit Luigi, était engagé dans une voie qui, sur nombre de points, s'écartait fort des préceptes évangéliques et des habituelles méthodes d'éducation. Cette voie, Li-Wang-Tsang savait que jamais Gaëtano n'aurait voulu la voir prendre à son enfant... Et pourtant, il se trouvait impuissant devant la volonté du Maître, devant son pouvoir sans limites, que nul ne discutait jamais.

La tête courbée, il murmura :

– Je ne puis m'opposer au destin... Et l'enfant ainsi pourra plus tard, quand il le voudra, comme il le voudra, punir terriblement le meurtrier de son père et de sa mère.

# X

Un après-midi du début de juillet, une voiture venant du centre de la ville s’arrêta devant un des superbes cottages qui s’élèvent au-delà du détroit appelé la Porte d’or par lequel la baie de San Francisco communique avec l’Océan Pacifique.

L’occupant de cette voiture, un homme jeune encore, au teint frais et à la mine agréable, paya le cocher, puis, ouvrant la grille, passa entre des parterres fleuris, au milieu de haies d’énormes fuchsias, pour atteindre le perron surmonté d’une marquise vitrée.

Au domestique qui se présenta, il demanda, en anglais correct, mais avec l’accent allemand :

— Voulez-vous vous informer si M. le baron de Falsten peut me recevoir ?

En même temps, il lui tendait sa carte... Sous le nom : Karl Verhmann, étaient inscrits ces

mots, à la main :

« De la part de Herr Stebel. »

Le valet introduisit l'étranger dans le hall... Puis il monta l'escalier recouvert d'un épais tapis rouge et frappa à une porte.

Une voix brève répondit :

– Entrez.

La pièce où pénétra le domestique était un vaste cabinet de travail luxueusement décoré... Près d'une fenêtre ouverte, un homme d'une quarantaine d'années fumait, enfoncé dans un fauteuil. Il prit la carte, y jeta les yeux et dit avec indifférence :

– Faites entrer.

Quand le valet se fut éloigné, il murmura d'un ton d'ennui :

– De quelle affaire me charge encore Stebel ?... Je n'en veux plus d'aussi compromettante que la dernière...

Le baron Erik de Falsten était un Suédois, fanatique germanophile – à tel point que les

intérêts allemands passaient pour lui avant ceux de son propre pays. Son ascendance, d'ailleurs, de par les alliances, lui avait transmis une notable quantité de sang prussien et saxon. En outre, il avait épousé une jeune fille appartenant à une noble famille badoise, et nièce de la comtesse Martold mère... Cadet d'une vieille famille appauvrie, Falsten avait quitté à dix-huit ans son pays pour aller tenter fortune en Amérique, où déjà l'avait précédé un de ses parents. Fort intelligent, d'esprit pratique, il s'était débrouillé si bien qu'aujourd'hui il se trouvait à la tête d'une des principales banques de la grande ville californienne.

Mais ce genre d'affaires ne suffisait pas à son activité. Secrètement, il était encore un excellent agent de l'Allemagne ; c'était lui qui assurait à San Francisco le service de propagande, qui centralisait les renseignements utiles à l'expansion allemande, qui accueillait et dirigeait vers les situations où ils pouvaient le mieux aider les vues impérialistes les gens bien recommandés que lui adressaient le gouvernement allemand ou les différents services de propagande et

d'espionnage.

Tout ceci, d'ailleurs, avait lieu en sourdine. Erik de Falsten passait dans la haute société de San Francisco pour un homme bienfaisant, toujours prêt à aider les compatriotes de sa femme – et les siens, naturellement. Qu'il fût un actif et sournois propagateur de l'influence germanique, peu scrupuleux sur les moyens, personne ne le pensait... Et il prenait grand soin de maintenir cette ignorance de son véritable rôle, car il tenait extrêmement à conserver la forte situation morale qui était la sienne dans cette ville où il avait une réputation de droiture, de probité parfaite et de dévouement entier aux intérêts de l'Amérique dont il disait : « C'est ma patrie, maintenant, et celle de mes enfants. »

Aussi n'acceptait-il qu'avec répugnance la direction ou le contrôle de certaines affaires délicates, car la découverte éventuelle de sa participation à celles-ci aurait éclairé d'un singulier jour ce patriotisme d'emprunt.

Il accueillit donc l'envoyé de Stebel avec quelque réserve, et toisa d'un air méfiant ce

personnage vêtu avec une élégance un peu trop recherchée.

Mais Verhmann ne se troubla pas. Sur la brève invitation du baron, il exprima en termes clairs ce qu'il attendait de lui.

— Herr Stebel recherche un Chinois du nom de Li-Wang-Tsang... Après d'assez difficiles investigations, j'ai réussi à savoir qu'il s'était embarqué pour San Francisco. Aussitôt je suis parti... Mais il faut que je le retrouve parmi des milliers de ses compatriotes. Or, monsieur le baron, Herr Stebel a pensé que vous pourriez...

— Découvrir une aiguille dans le sable de la plage ? dit Falsten en levant les épaules, non sans quelque humeur. Il est bien bon, Stebel ! Je voudrais le voir chercher Li-Wang-Tsang au milieu de tous les jaunes qui pullulent dans cette ville !

— Aussi, n'est-ce pas cela que je sollicite de votre bonté, monsieur le baron. Il suffirait que vous m'indiquiez un homme capable de m'aider efficacement dans cette recherche... c'est-à-dire un Chinois, très au courant de ce qui se passe

parmi ses compatriotes, et prêt à me renseigner, moi, étranger..., moyennant une bonne somme, naturellement.

Tandis que Verhmann parlait, Falsten le considérait avec plus d'attention... Cet individu, qu'au premier abord il avait jugé assez insignifiant, lui apparaissait tout autre, maintenant qu'il considérait mieux sa physionomie – ses yeux surtout, vifs, rusés, chercheurs. Il pensa : « Eh ! ce doit être un fameux limier ! »

Aussi mit-il un peu plus de bonne grâce dans son accent, en répliquant :

– Il est évident que ceci est l'unique moyen d'arriver – peut-être – à un résultat... J'ai l'homme que vous souhaitez. Mais je vous préviens qu'il faut le payer cher. Ceci entendu, il tiendra scrupuleusement ce à quoi il sera engagé.

– Très bien, je payerai ce qu'il faudra.

– En ce cas, je vais vous donner l'adresse de So-Phung. Êtes-vous déjà venu à San Francisco ?

– J'y ai fait un séjour il y a six ans. Mais je

n'ai pas eu affaire dans les milieux chinois.

— Vous trouverez So-Phung dans la China-Town. Il y tient une boutique de chaussures. C'est un homme assez cultivé, parlant correctement l'anglais. Il poursuit de sa haine certains de ses compatriotes, qui, d'après ce que j'ai cru comprendre, appartiennent à une secte secrète.

Verhmann eut un vif mouvement d'attention.

— Une secte secrète ?... Mais, précisément, Stebel soupçonne ce Li-Wang-Tsang d'être l'adepte d'une association de ce genre. Il m'a chargé de m'informer à ce sujet...

Falsten secoua la tête.

— Je crains que vous n'arriviez à aucun résultat... Moi-même, j'ai voulu faire parler So-Phung là-dessus. Mais cet homme, que je tiens pourtant par la connaissance d'un fait à sa charge, dont la divulgation entraînerait sa ruine, s'est toujours refusé à me répondre sur ce point. « Ce serait ma mort... une mort terrible », m'a-t-il dit. « Je puis vous obéir en tout, sauf en cela...

Maintenant, faites de moi ce que vous voudrez. »

— En ce cas, je ne réussirai pas mieux. Enfin, qu'il me fasse retrouver ce Li-Wang-Tsang, je m'en contenterai.

— Essayez... Voici l'adresse, avec un mot de recommandation... Et maintenant, bonne chance, Herr Verhmann. Vous viendrez me dire si vous vous êtes arrangé avec So-Phung.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le baron.

Comme l'envoyé de Stebel se retirait. Falsten ajouta :

— Un mot encore... Si vous entreprenez une action quelconque contre ce Li-Wang-Tsang, ayez grand soin d'user de prudence. Les jaunes, ici, envahissent tout et sont par leur nombre devenus une puissance. On leur attribue certaines disparitions restées inexpliquées, certains crimes étranges dont les auteurs ne furent jamais connus. Ainsi, par exemple, l'année dernière, on trouva une des actrices les plus en vue du Métropolitain-Théâtre, étendue sur son lit, les bras liés, les lèvres transpercées par une longue épingle d'or

qui les réunissait.

– Affreux !

– La malheureuse était évanouie. Quand on fut parvenu à la sortir de cet état, on s'aperçut qu'elle était devenue folle... folle de terreur, à en juger par son regard qui exprimait l'horreur, le désespoir à leur plus extrême degré ! Elle mourut d'ailleurs dans la nuit suivante, d'un transport au cerveau, sans avoir prononcé une seule parole.

– Et les criminels restèrent introuvables ?

– Complètement. Aucun indice ne put mettre sur leur trace, bien que, précédemment, d'autres faits analogues se fussent produits... J'oubliais de dire qu'en ces divers cas, les victimes portaient sur le front une étoile rouge, imprimée profondément dans la chair.

– Étrange, en effet !... Mais cette femme, qui était-elle ?... N'a-t-on pu découvrir tout au moins des motifs capables d'attirer sur elle une vengeance ?

– Ellen Wallest avait une conduite irréprochable. Elle était reçue dans la meilleure

société de San Francisco, et plus d'une fois, elle est venue ici, à nos réceptions, avec son mari, un musicien de grand talent. Ils formaient un ménage très uni, très amoureux... en apparence. Car je me suis laissé dire que cette jeune femme, fort belle et de très agréable physionomie, avait dans son intérieur le plus détestable caractère du monde.

– Alors, n'a-t-on pas accusé le mari ?

– Non, car en voyant sa femme dans cet état, le malheureux est devenu subitement fou, lui aussi. On a dû l'enfermer, et il est mort peu après en répétant avec terreur : « Le signe du Maître !... le signe ! »

– D'après cela, lui aurait peut-être pu éclairer la justice ?

– C'est possible. Mais sa démence enlevait fort opportunément aux criminels toute crainte de ce côté. Ainsi donc, l'affaire dut être close, et depuis lors, aucun nouvel indice ne s'est présenté qui permette de la rouvrir.

– Il paraît bien évident qu'on se trouve ici en

présence d'un acte perpétré par une de ces associations secrètes fréquentes chez les Célestes.

— C'est évident... Je vous ai raconté ce fait, Herr Verhmann, pour vous montrer combien il faut vous tenir en garde, dans ce milieu sourdement hostile aux étrangers, et toujours mystérieux, pour nous autres Européens.

— Je vous en remercie vivement, monsieur le baron.

Quand Verhmann eut pris congé, Falsten rangea quelques papiers épars sur son bureau, puis il descendit et gagna la véranda fleurie où se tenait d'habitude sa famille... En ce moment sa femme s'y trouvait seule. Elle achevait de lire une lettre qu'elle lui tendit en disant :

— Tiens, Erik, un mot de ma tante Augusta... Il paraît que Wilhelmine est bien malade.

Wilhelmine était la femme du comte Ludwig Martold, cousin germain de la baronne de Falsten.

Erik lut la lettre de la comtesse Augusta et fit observer :

– Ludwig pourra se dire qu'il l'a fait mourir de chagrin... Cette petite créature délicate et sentimentale ne pouvait supporter indéfiniment l'existence qui était la sienne auprès d'un homme comme lui. Je m'étonne même qu'elle y ait résisté si longtemps.

La baronne objecta :

– Ludwig sait pourtant être charmant quand il veut.

– Oui, quand il veut... Mais il paraît qu'il ne l'était presque jamais pour sa femme. Et la belle-mère achevait de rendre la vie infiniment difficile, pour cette pauvre Wilhelmine.

– Oh ! oui, ma tante Augusta n'est pas facile !... Mais c'est une femme si intelligente !... tandis que Wilhelmine !

– D'esprit un peu fade, j'en conviens... Trop douce pour Ludwig, qui a toujours abusé de sa faiblesse... Enfin, il faut espérer que les années assagiront quelque peu ton cousin, ma chère, car jusqu'ici la vie n'a été pour lui qu'un amusement perpétuel, sans qu'il ait jamais paru se souvenir

des devoirs qui incombent à un père de famille comme lui.

Époux irréprochable, Erik de Falsten n'avait jamais manqué, dès que l'occasion s'en présentait, de témoigner sa réprobation au sujet de l'existence que menait son cousin par alliance... Il ignorait d'ailleurs totalement l'autre face de la vie du comte Martold. Ceci était également le cas de tous les proches, de tous les amis de Ludwig – sauf toutefois de sa mère, sa seule confidente. Cet homme avait su réaliser complètement le problème d'avoir deux existences distinctes, de représenter légalement deux personnages très divers d'habitudes, de rang social, de moralité, sinon de visage, et cela sans jamais se trahir, sans que nul être au monde, hors un seul, connût cette double vie.

C'est ainsi que, plus d'une fois, le baron de Falsten avait reçu des gens recommandés par un certain Belvayre qu'il savait être un important agent d'espionnage... mais on l'eût fait sauter de stupéfaction et d'incrédulité si on lui avait dit :

– Ce Belvayre et le comte Martold ne font

qu'un.

Non, Martold n'était à ses yeux qu'un effréné jouisseur, bon tout au plus pour quelques missions diplomatiques secrètes, car il avait l'esprit insinuant, habile et savait persuader. Mais que le cousin de sa femme fût capable de jouer, depuis des années, ce jeu audacieux, de diriger avec une telle maîtrise une organisation compliquée, minutieuse, de coordonner avec tant d'aisance ses deux vies... voilà ce que le baron de Falsten n'aurait jamais cru si quelqu'un était venu le lui affirmer.

Tandis que Falsten s'entretenait ainsi avec sa femme, un de ses domestiques chinois, jeune homme à l'air vif et intelligent, quittait furtivement l'élégante villa et se dirigeait vers le centre de la ville.

À un carrefour de rues, il croisa un coolie qui passait l'air flâneur, et s'arrêta, en échangeant avec lui un signe mystérieux.

Puis il lui remit une enveloppe cachetée, qui

ne portait aucune suscription, mais seulement une étoile grossièrement dessinée.

Après quoi, dans le même silence, ils se séparèrent... Le domestique retourna vers la demeure de son maître et le coolie se dirigea vers la China-Town.

Il entra dans une petite masure où un vieil homme, sale et dépenaillé, faisait cuire du riz. Sans mot dire, il lui tendit l'enveloppe... Le vieux la prit, fit un signe de tête. Et le coolie s'éloigna.

## XI

Dès le lendemain de sa conversation avec le baron de Falsten, Karl Verhmann se rendit chez So-Phung. La boutique de celui-ci était d'apparence modeste. On descendait à l'intérieur par trois marches, et l'on se trouvait dans une petite pièce assez sombre, où se voyaient réunis les différents genres de chaussures en usage chez les Célestes.

So-Phung, dans son commerce, avait une réputation d'honnêteté bien établie. Mais certaines gens chuchotaient que les bénéfices licites et modérés qu'il réalisait ainsi n'étaient rien près des gains que lui rapportait l'usure.

Ces mêmes personnes prétendaient qu'on ne pouvait avoir pour l'argent une passion plus immodérée que ce petit homme à la mine avenante, à l'œil sournois, dont l'avarice sordide était d'ailleurs bien connue de tout le quartier où

il habitait.

Il accueillit Verhmann avec une politesse empressée, lut attentivement le mot de recommandation émanant de Falsten, puis proposa :

– Voulez-vous bien, monsieur, que nous passions à côté ?... Nous y serons mieux pour causer.

Verhmann le suivit dans la pièce voisine, petite salle d'une propreté douteuse. Aussitôt assis, l'Allemand entama l'entretien :

– M. le baron de Falsten m'a envoyé vers vous, pensant que vous pourriez me rendre un service.

So-Phung demanda, tout en déchirant en très menus morceaux le billet du baron :

- Quel genre de service, monsieur ?
- Celui de me faire découvrir un homme que je sais être arrivé à San Francisco, il y a un mois environ.
- Un Européen ?... un Américain ?

- Non, un de vos compatriotes.
- Ce n'est pas impossible, à condition d'avoir quelques légers indices.
- Je sais son nom, et je puis vous donner son signalement.
- Cela peut me suffire... Quel est ce nom ?
- Li-Wang-Tsang.

So-Phung eut un sursaut et balbutia, avec de l'effroi dans le regard :

- Li-Wang-Tsang ?... Vous dites Li-Wang-Tsang ?... Alors, je ne peux pas... Je ne peux rien faire contre lui...
- Pourquoi cela ?
- Je ne peux pas... Il m'est impossible de vous dire autre chose...
- Mais je vous demande simplement de m'indiquer où je pourrai le trouver, puis d'essayer de savoir ce qu'est devenu un enfant européen enlevé par lui à ses parents... Voyons, cela n'est pas bien compromettant ?

So-Phung hocha la tête.

– Tout est compromettant... Si je faisais ce que vous me demandez, je risquerais la mort... une mort terrible !

– Comment cela ?

– Il m'est impossible de vous répondre.

– Cependant j'étais disposé à bien payer ce service...

Verhmann vit une lueur de regret, d'hésitation dans le regard du Chinois... Il poursuivit :

– Je crois que vous vous exagérez l'importance du renseignement que je désire obtenir...

So-Phung l'interrompit :

– Je n'exagère pas... Car je me doute bien que si vous recherchez Li-Wang-Tsang, ce n'est pas dans le dessein de lui être agréable. Or, qui s'attaque à lui court nécessairement des risques effroyables... Et moi, qui vous aurais aidé à le découvrir... moi, je serais puni... terriblement, je vous le répète.

Sa voix trembla, à ces derniers mots, et ses épaules frissonnèrent un peu.

Verhmann objecta :

– Mais qui le saurait ?... Je resterai muet à ce sujet, soyez-en certain. Il n'est pas dans mon intérêt d'aller raconter les arrangements que nous pourrons prendre. Et quant au baron de Falsten...

So-Phung l'interrompit :

– Oh ! le baron est un homme sûr !... Mais il y a des choses trop dangereuses, monsieur... et celle que vous me demandez l'est tout particulièrement...

La lueur de regret demeurait dans l'œil du Chinois... Verhmann se leva, en disant négligemment :

– Eh bien, s'il n'y a pas moyen... Mais vous perdez là l'occasion d'un beau gain... et quoi que vous en disiez, je persiste à croire que, mon silence vous étant assuré, les risques ne sont pas si grands.

So-Phung, en se levant aussi, demanda d'un ton hésitant :

– Qu'auriez-vous donné, pour... le renseignement ?

— Cinq cents dollars pour celui relatif à Li-Wang-Tsang et autant pour savoir où il a caché l'enfant.

Le Chinois abaissa un instant ses paupières, puis les souleva pour glisser un coup d'œil astucieux vers son interlocuteur.

— Jamais, à ce prix, je ne m'aviserai de courir de tels risques.

— Eh ! il me semble pourtant que la somme est assez coquette !

So-Phung eut une moue de dédain.

— Ce que vous me demandez vaut beaucoup plus que cela.

— Beaucoup plus ? Combien, à votre avis ?

— Quinze cents dollars pour chaque renseignement, la moitié payable d'avance.

L'autre s'exclama, essaya de convaincre So-Phung... Mais il fut interrompu par ces mots sans réplique :

— Ce sera comme je dis... ou alors, adressez-vous ailleurs, si toutefois vous trouvez quelqu'un

à même de vous renseigner, ce dont je doute.

Verhmann demeura un moment hésitant... Stebel lui avait dit : « Marchez pour une bonne somme, car « on » tient à ravoir l'enfant... » Mais il restait perplexe devant le chiffre exigé par le Chinois.

Il dit enfin :

– Je ne sais trop si les personnes qui m'envoient voudront donner ce prix. Avant de rien décider, je dois prendre leurs ordres par câblegramme.

– Soit. Si elles acceptent, revenez me trouver. Sinon, je vous avertis qu'il est inutile de vous déranger encore... Et, quoi qu'il en soit, je puis compter sur votre discréction ?

– Complètement. Discret, je le suis par profession, d'ailleurs, ayant pour mission de recueillir des renseignements confidentiels...

Le Chinois l'interrompit en clignant de l'œil, et dit avec un sourire entendu :

– Oui, vous êtes un espion, comme beaucoup de vos compatriotes. Et ils réussissent très bien

dans ce métier-là... Mais, moi, ça ne me regarde pas vos affaires. Je sers celui qui me paye suffisamment, d'après l'importance de ce qu'il me demande. Faites-le comprendre à ceux qui vous envoient, en leur apprenant mes conditions.

Ces conditions durent paraître acceptables, car, en réponse à son câblogramme, Verhmann reçut cet ordre :

« Traitez pour la somme demandée. »

Aussitôt, il se rendit chez So-Phung, avec la crainte qu'il se fût ravisé... Mais la convoitise de l'argent était plus forte chez cet homme que l'effroi des risques encourus. Il se déclara prêt à renseigner l'Allemand et convint de le conduire, cette nuit-là, aux alentours de la demeure où habitait Li-Wang-Tsang, pendant ses séjours à San Francisco.

– Après cela, vous vous arrangerez à votre guise, car je ne puis faire autre chose pour vous.

– Cela suffit, quant au premier point... Mais pour l'enfant ?

– Là, il me faut le temps de me renseigner. Ce peut être assez long, car je dois agir avec beaucoup de précautions. Mais il est très probable que j'y arriverai... à moins que...

Voyant qu'il s'interrompait, le front plissé, Verhmann répéta :

– À moins que ?...

En baissant instinctivement la voix, So-Phung répondit :

– À moins qu'il ne soit caché en un lieu dont j'ignore la situation, tout en connaissant son existence. Alors, en ce cas, je serais impuissant à vous renseigner.

– Mais Li-Wang-Tsang le pourrait, lui !... Je m'arrangerai bien pour le forcer à me l'apprendre !

So-Phung hocha la tête.

– J'en doute !... Enfin, cela vous regarde. Quant à moi, je remplirai exactement les conditions de notre marché, mais je n'irai pas au-delà... Est-ce convenu ?

– C'est convenu... À ce soir donc ?

– À ce soir, onze heures. Vous passerez devant chez moi, je sortirai comme par hasard et vous ralentirez le pas pour me permettre de passer devant vous... Alors vous me suivrez, sans en avoir l'air... devant la demeure où loge Li-Wang-Tsang, je me baisserai comme pour rattacher quelque chose à ma chaussure. Vous remarquerez bien l'endroit, si vous avez l'intention d'y revenir.

– Très bien... Voici la moitié de la somme convenue.

So-Phung étendit les doigts et saisit les billets avec une sorte d'avidité. Ses yeux, sous leurs paupières demi-baissées, avaient eu un éclair de joie.

« Pour de l'argent, l'individu me donnerait bien encore son aide, même contre Li-Wang-Tsang qui paraît lui inspirer tant de crainte, pensait Verhmann en quittant la ville chinoise. Mais je tâcherai de m'en passer, car il est trop exigeant... Du moment où je saurai où gîte mon homme, je m'arrangerai pour le guetter, puis pour lui tendre quelque piège... Eh ! vraiment, j'ai

réussi des choses plus difficiles que celle-là ! »

Une heure après cet entretien entre Verhmann et So-Phung, Li-Wang-Tsang entrait dans la salle souterraine aux tentures de soie brodées de dragons et de fleurs étranges, dans laquelle flottait la fumée odorante qui s'exhalait d'admirables brûle-parfums de bronze ciselé.

Le Maître était là, assis sur un siège d'ivoire garni de somptueux coussins, et près de lui, le petit Luigi, dont la tête bouclée s'appuyait sur son bras.

Le vieillard parlait, d'une voix lente, basse, prenante... Et l'enfant l'écoutait avec une attention profonde, sans le quitter des yeux.

Li-Wang-Tsang se prosterna... Puis il se releva sur un signe du Maître et parla...

– L'Allemand est retourné voir So-Phung, et ils ont convenu que cette nuit, à onze heures, le traître mènerait cet homme jusqu'au logis que j'habite pour le lui indiquer.

– Bien.

– En outre, il se charge de chercher à savoir où se trouve l'enfant... Mais s'il ne réussit pas, Verhmann prétend arriver à me faire parler.

– Avant cela, il aura perdu la parole pour toujours.

– Cette nuit, Maître ?

– Cette nuit.

– Et So-Phung ?

Le Maître répondit, en caressant les boucles brunes de Luigi dont les beaux yeux pensifs allaient de lui à Li-Wang-Tsang.

– Qu'il soit attaché au lieu où il consomma sa trahison, et que là, il soit rendu muet à jamais.

– Tes volontés seront accomplies. Maître vénéré.

Sur un signe du vieillard, Li-Wang-Tsang s'inclina à nouveau et quitta la pièce.

Alors le Maître se leva, en disant à Luigi :

– Viens, mon cher enfant.

Il souleva la tenture de soie, toucha un ressort... Une ouverture fut démasquée par

laquelle il passa avec le petit garçon. Puis, derrière eux, le mur se referma... Dans la salle embaumée d'un parfum suave et grisant, il n'y avait plus trace de l'issue mystérieuse connue du Maître seul – l'un des nombreux secrets que, peu à peu, il commençait d'apprendre à Luigi, héritier de son énigmatique puissance.

## XII

Cette nuit-là, le baron de Falsten dormit fort mal. Une impression désagréable, dont il ne pouvait définir la nature, le tint éveillé jusqu'au milieu de la nuit et le saisit encore lorsqu'il se réveilla ensuite, à deux reprises, avant que parût l'aube.

Vers le matin, il avait réussi à se rendormir assez profondément, quand on frappa à sa porte.

De fort mauvaise humeur, il demanda :

– Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

– Monsieur le baron, un homme est étendu sur le perron... Andrew vient de le voir, en ouvrant la porte...

– Comment, un homme ?... Qu'est-ce qu'il fait là ?

– C'est affreux, monsieur le baron !... Il a les mains liées... et ses lèvres sont traversées d'une

grande épingle d'or... comme la fameuse actrice dont on a tant parlé !...

— Ça, par exemple, c'est trop fort !... Chez moi !... J'y vais, Hermann !

Cette fois, Falsten était complètement réveillé... À moitié vêtu, il se précipita hors de sa chambre, gagna le perron... Et là, un tragique spectacle s'offrit à lui...

Un homme était étendu sur le dos, les bras liés au corps. Ses lèvres étaient réunies par une longue épingle d'or... Et dans sa face livide, les yeux criaient l'épouvante que la bouche ne pouvait exhaler.

Le baron jeta une exclamation de surprise et d'horreur.

— Verhmann ! mais c'est Verhmann !... Ah ! le malheureux !

Et aussitôt il jeta cet ordre :

— Vite, un médecin !... vite !... Vous, Andrew, aidez-moi à le délier... Cela le soulagera toujours, en attendant qu'on le délivre de cette horrible chose... Car je n'ose y toucher, dans la crainte

d'augmenter son mal !

Tout en parlant, Falsten se penchait vers l'homme dont les yeux dilatés s'attachaient à lui... Et une sourde exclamnation lui échappa, à la vue d'une petite étoile rouge profondément imprimée sur la tempe gauche.

– Comme Ellen Wallest !... Ce sont les mêmes êtres qui... Ah ! il faudra bien qu'on les découvre, cependant !

À peu près vers la même heure, cette servante de So-Phung, entrant dans la boutique pour y faire un nettoyage sommaire, trouvait son maître étendu, les membres cloués au sol, mort, avec des yeux qui semblaient contempler encore une vision terrifiante... Et à lui aussi, l'épingle d'or fermait les lèvres... à jamais...

Un journal du soir apprit à Falsten cette nouvelle, qui prenait un caractère sensationnel à cause des autres faits du même genre dont San Francisco avait été le théâtre, depuis quelques années, mais plus particulièrement de l'attentat

presque semblable dont venait d'être victime l'Allemand Verhmann... Les auteurs de ces faits mystérieux opéraient avec une audace surprenante et de façon incompréhensible. Comment, par exemple, avaient-ils pu pénétrer chez So-Phung dont la boutique, sur l'affirmation de la servante et des voisins accourus aux cris de celle-ci, était parfaitement close, sans la moindre trace d'effraction ?... Comment, les grilles de la demeure du baron étant fort hautes et les portes fermées chaque soir par un domestique de confiance, Verhmann avait-il pu être transporté par ses agresseurs sur le perron même de cette demeure ?

— Vous avez peut-être chez vous un complice de ces gens-là ? opinèrent les policiers aussitôt avertis par Falsten.

Le baron déclara qu'il croyait être sûr de son personnel... mais qu'enfin, après tout, on ne pouvait savoir... Il dissimulait le mieux qu'il pouvait son émotion et son inquiétude, devant ce double fait dont, seul, il voyait la terrifiante concordance. Car il ne faisait pas de doute pour

lui que Verhmann avait été frappé à cause de son intention de s'attaquer à ce mystérieux Li-Wang-Tsang, que semblait tant craindre So-Phung. Et le marchand de chaussures, lui, avait été châtié pour l'aide donnée à l'étranger, peut-être aussi pour trahison, si, comme le pensait Falsten, il appartenait à quelque secte secrète.

Le malaise du baron se compliquait en outre de cette pensée que ces êtres énigmatiques, en déposant une de leurs victimes à la porte de sa demeure, lui donnaient ainsi un terrible avertissement.

« Mais pourquoi ?... à quel propos ? songeait-il. Je m'occupe des intérêts allemands, voilà tout, et n'ai guère affaire aux Chinois. Pourquoi ceux-ci m'en voudraient-ils ?... Car ce sont des Chinois qui ont opéré là. Ce luxe de cruauté, de mise en scène ne laisse pas de doute.

« Des Chinois ?... J'en ai plusieurs à mon service. Tous, ils sont de bons serviteurs... Pourtant, il a bien fallu que l'on soit informé de mes rapports avec Verhmann, pour venir l'apporter là. Il a fallu qu'on écoute notre

entretien, qu'on sache quel service allait demander Verhmann à So-Phung... Mais qui soupçonner ?... Je vais les faire surveiller par Andrew, en qui je puis avoir toute confiance. »

Cette surveillance devait demeurer vaine. Rien dans l'attitude, dans les faits et gestes des serviteurs chinois ne donna lieu à suspicion... Et par ailleurs, la police ne découvrit aucun indice – sinon qu'à deux reprises, un homme répondant, d'après les voisins, au signalement de Verhmann, était entré chez So-Phung et y était demeuré un moment.

Falsten feignit l'ignorance, quand on lui rapporta ce fait en lui demandant s'il en avait eu connaissance.

– Non, je ne savais pas que Karl Verhmann connût cet homme... J'en suis étonné, car il venait seulement d'arriver à San Francisco... Il est vrai qu'il y avait déjà fait un séjour, voici quelques années, m'avait-il dit. Peut-être, à ce moment-là, s'était-il trouvé en rapports avec So-Phung.

L'affaire s'annonçait comme devant rester aussi obscure que les précédentes... Aucun vol

n'avait été commis, ni chez So-Phung, qui avait cependant en caisse une somme de quinze cents dollars – dont Falsten se garda bien de dévoiler l'origine – ni sur Verhmann, dans les poches duquel on trouva un portefeuille bien garni de billets, sa montre et son revolver, demeuré inutilisé, ce qui prouvait que l'Allemand avait été surpris, mis aussitôt dans l'impossibilité de faire un mouvement. Quant à des traces de pas ou à des empreintes digitales, on n'en découvrit nulle part.

La justice n'attendait plus quelque éclaircissement que de la victime survivante... Mais Verhmann semblait mentalement fort atteint. Il ne prononçait pas une parole et ne semblait pas comprendre les questions qu'on lui adressait. Dans son regard, habituellement vague, passaient parfois des lueurs d'angoisse et de terreur...

Cet état, d'ailleurs, ne devait jamais s'améliorer... Ramené dans sa famille, par les soins du baron de Falsten, il vécut de longues années sans recouvrer la raison ni la parole, et

mourut ainsi dans le silence.

De son côté, Falsten, par des gens à lui, habiles et bien payés, essaya secrètement de rechercher quelque indice, au sujet de l'énigmatique affaire... Mais il cessa toute investigation, après avoir reçu le petit billet suivant, signé d'une étoile pourpre :

« Ne cherche pas à savoir, ami de la Germanie traîtresse et avide... ou bien crains, toi aussi, d'être réduit au silence. »

Des termes de cette note comminatoire, le baron conclut que les mystérieux personnages éprouvaient à l'égard de l'Allemagne tout autre chose que de la sympathie, et qu'il fallait peut-être chercher là un des motifs du traitement dont avait été victime Karl Verhmann.

Ceci, Falsten se garda d'en dire mot à la justice, n'ayant aucun désir de voir compromise son œuvre de propagande secrète, au courant de laquelle semblaient se trouver ses correspondants inconnus... Mais il conserva de l'incident une impression passablement angoissante – celle de se sentir environné d'adversaires invisibles et

puissants, qui surveillaient tous ses actes et tenaient une terrible menace suspendue sur lui.

Naturellement, Stebel avait été informé par le baron de la tragique aventure qui avait mis fin à la mission de son envoyé. Belvayre était absent à ce moment-là. Quand, à son retour, le directeur du service d'espionnage lui apprit la nouvelle, le pseudo-romancier faillit perdre son habituel sang-froid.

— Quoi ! ce misérable jaune a encore réussi ce coup-là ! Un de nos meilleurs agents !... Voyez, Stebel, nous ne pouvons plus douter maintenant que cet homme appartienne à une association occulte. Mais il faut absolument que nous arrivions à connaître quelque chose de celle-ci, puis à punir le meurtre de ce pauvre Verhmann — meurtre dont Li-Wang-Tsang est certainement l'auteur.

Stebel fit observer :

— Je ne m'explique pas du tout comment celui-ci a pu être informé que Verhmann le cherchait... À moins que le boutiquier chinois n'ait commis une indiscretion involontaire, qu'il aura d'ailleurs

payée cher, le pauvre !

— C'est possible... Toutefois, je trouve également probante l'hypothèse d'un espion de ces gens-là existant parmi la domesticité du baron de Falsten... Écrivez-lui de se méfier, à ce sujet, et de bien surveiller... Quant à l'enfant...

Ici, la physionomie de Belvayre se contracta, et une lueur de rage impuissante passa dans ses yeux gris.

— ... L'enfant, si je ne puis l'avoir maintenant, je tâcherai de le retrouver plus tard... Ou bien, à défaut de lui, je puis me contenter d'une de ses sœurs. J'en ferai une Allemande, de condition modeste, et je la marierai plus tard à un brave garçon de chez nous... Car je tiens à humilier, à abaisser dans un de leurs enfants, cet orgueilleux Mancelli et cette Française ! Je suis ainsi, Stebel, il faut que ma vengeance poursuive ses objets jusque par-delà la tombe, et qu'elle ne me semble jamais suffisamment assouvie !

Stebel, quel que fût son propre endurcissement, eut un frisson léger, en voyant la haine froide, tenace, implacable qui se reflétait

dans le regard de son interlocuteur.

Il objecta :

– Mais ne craignez-vous pas qu'en recommençant le coup, pour la petite fille, nous risquions cette fois ?...

– Pas davantage... D'ailleurs, je n'ai encore rien décidé. Nous verrons le meilleur moyen de procéder... Mais écrivez au baron de Falsten qu'il tente à tout prix de voir clair dans cette affaire mystérieuse.

Le noble Suédois s'y essaya bien, tout d'abord... Mais après l'avertissement reçu, il dut répondre à Stebel, qui le pressait, que désormais la prudence, et l'intérêt de leur organisation, l'obligeaient à laisser là cette difficile et dangereuse enquête.

« Les auteurs de cet attentat resteront donc impunis, vraisemblablement, ajoutait-il. À moins qu'une circonstance fortuite ne mette la police sur leurs traces... Mais j'en doute, car ils me paraissent supérieurement habiles, et ils doivent avoir, parmi la population chinoise, quantité de

complicités. »

En lisant cette lettre que lui apportait Stebel, Belvayre dit avec une irritation railleuse :

— Il jette vite le manche après la cognée, M. le baron de Falsten !... et ces individus ont l'air de lui inspirer une très grande peur !

Stebel fit observer :

— Il y a un peu de quoi, convenez-en, Herr Belvayre. Le traitement infligé à ce pauvre Verhmann et au Chinois qui le renseignait n'est pas précisément fait pour encourager les gens curieux de connaître les dessous de cette dramatique histoire.

Belvayre leva les épaules.

— C'est de la mise en scène chinoise, cela ! Il n'y faut pas accorder trop d'importance... Ah ! si j'étais à la place de Falsten, je saurais bien avoir raison de ces gens-là !

— Vous, peut-être, Herr Belvayre, parce que nul ne peut se vanter d'égaler votre subtile adresse, votre flair merveilleux.

Belvayre accepta le compliment en homme

profondément convaincu de sa supériorité... Celle-ci d'ailleurs était en la matière fort réelle. Personne ne savait mieux que lui employer les méthodes souterraines, se jouer au milieu des enchevêtements, des complications, et sortir indemne des situations difficiles. Ce n'était vraiment pas sa faute si, plus d'une fois, ses combinaisons patiemment, astucieusement échafaudées avaient échoué, par suite de circonstances restées pour lui inexpliquées.

Cette fois encore, dans une affaire exclusivement personnelle – car sa haine contre Gaëtano et Fabienne était le seul motif de son acharnement à retrouver l'enfant, bien qu'il voulût le colorer aux yeux de Stebel en affirmant son désir de germaniser ce petit Italo-Français – cette fois encore, il venait de se heurter à l'invisible obstacle et se voyait obligé de s'avouer vaincu, momentanément du moins, dans cette lutte sourde contre l'homme – ou les hommes qui lui avaient enlevé sa proie.

Oui, momentanément, car il se promettait bien de ne pas lâcher pied, d'arriver, peu à peu –

fallût-il y mettre des années – à démasquer ce Li-Wang-Tsang et ses complices, à se venger sur eux de l'échec subi, qui faisait bouillonner de rage son âme orgueilleuse.

Il le fallait d'autant mieux que ce Chinois pouvait grandement le gêner, au cas – toujours escompté par lui – où don Luciano Pellarini, sortant de son terrible état mental, pourrait enfin lui donner connaissance du secret qui permettrait d'arriver au fabuleux trésor du Kou-Kou-Noor.

Car ce serait en vérité trop fort si plus tard il se voyait arrêté par la faute de cet homme, au moment d'atteindre le but patiemment poursuivi, au prix de difficultés, d'ennuis, alors que peu à peu il avait réussi à éliminer les éléments dangereux, représentés par la vieille servante des Pellarini, par le comte Mancelli, par les relations qu'avaient à Florence don Luciano et sa fille, et dont il les avait séparés en les transplantant en Suisse, alors que, le mari d'Agnese représentant un point noir dans son horizon, il venait d'apprendre que Guy de Fervalles était mort subitement des suites de la maladie contractée

aux colonies, peu de temps après la naissance de sa fille.

Non, Li-Wang-Tsang trouverait à qui parler ! Belvayre-Martold ne se laisserait pas intimider par des menaces, comme venait de le faire son cousin par alliance, Erik de Falsten !

## XIII

Ce soir-là, Belvayre rentra assez tard, ayant assisté à un dîner de confrères en littérature. Il s'était beaucoup entretenu avec un romancier connu, qui lui avait dit au cours de la conversation :

— C'est étonnant comme vous ressemblez à un comte autrichien que j'ai vu hier à une soirée chez Vaugel, le peintre viennois !

Paisiblement, Belvayre avait répliqué :

— Vraiment ?... Je ne crois pas cependant avoir rien de commun avec ce noble personnage... À moins que... On ne sait jamais... Le sang aristocratique de ses ancêtres a pu se mêler, en union légitime ou non, au sang de quelqu'un de mes descendants. Et d'ailleurs, on voit en fait de ressemblances des choses si extraordinaires !

Les observations de ce genre recevaient

toujours du soi-disant romancier le même accueil imperturbable. Il se savait complètement à l'abri, derrière son état civil inattaquable et sa réputation parfaitement établie. D'ailleurs, en ces cas-là, ses interlocuteurs ne concevaient jamais le moindre soupçon, tellement l'habile individu savait bien tenir ses deux personnages et donner à chacun une note particulière qui amenait à conclure que la ressemblance, frappante au premier abord, ne l'était plus tout à fait autant à l'examen.

Donc, ce soir-là, Belvayre rentra passé minuit. Il ouvrit sa porte avec la clef qu'il avait emportée, Fritz, le domestique « alsacien » étant couché à cette heure... Traversant l'étroit vestibule, il tourna un commutateur et entra dans sa chambre qu'il venait ainsi d'éclairer.

D'un geste machinal, il posa sur un meuble son chapeau et ses gants... Mais à ce moment, son regard fut attiré vers la table de nuit, par la blancheur d'une enveloppe tranchant sur le marbre rouge.

Il s'approcha, la prit et lut cette suscription d'une écriture nette et fine :

## « Monsieur Marcel Belvayre. »

Décachetée, l'enveloppe laissa voir un simple feuillet de papier vélin, sur lequel étaient tracés ces mots :

« Non, Belvayre, vous n'aurez pas raison de nous. Vous êtes entre nos mains et quand nous le voudrons, vous ne parlerez plus. »

Une étoile couleur de pourpre remplaçait la signature.

Belvayre resta un moment stupéfait, les yeux attachés sur ce papier... Quelqu'un avait donc entendu sa conversation avec Stebel ce matin ?... Cependant, elle avait eu lieu dans le cabinet de travail, et personne n'était à portée de l'entendre, pas même Fritz, qui se trouvait en course à ce moment-là et dans lequel d'ailleurs son maître avait une confiance absolue, justifiée par de nombreuses preuves du fanatique dévouement de cet homme.

Belvayre, un instant fortement impressionné, murmura :

– Voilà qui devient de plus en plus fort !

Il se précipita vers la petite chambre que le domestique occupait, dans l'appartement, et le secoua vigoureusement.

– Fritz !... eh ! Fritz !

L'autre, réveillé en sursaut, se dressa, tout effaré, sur son séant, et bégaya :

– Quoi ?... quoi donc ?... Ah ! c'est Monsieur ?

– Dis-moi, quand est-on venu apporter cette lettre ?

Fritz, les yeux clignotants, regarda son maître d'un air ahuri.

– Quelle lettre, Monsieur ?

– Celle que je viens de trouver sur ma table de nuit... C'est bien toi qui l'avais mise là ?

Fritz, qui commençait de reprendre ses esprits, répondit d'un ton surpris :

– Je n'ai rien mis du tout, Monsieur !... Et personne n'a apporté de lettre, aujourd'hui...

– Ah ça !... Es-tu ivre ?... Ou suis-je halluciné ? Cette enveloppe que j'ai là... qui

contient des menaces à mon endroit... il faut bien que quelqu'un soit venu l'apporter... que quelqu'un soit entré dans ma chambre pour la poser sur la table de nuit ?

– Ce serait donc pendant que j'étais à dîner chez mon cousin Hilbermann, comme Monsieur me l'avait permis ?

– Ah ! c'est vrai, tu t'es absenté !... Alors, c'est évidemment pendant ce temps que les coquins ont fait le coup ! Cependant tu avais bien fermé la serrure de sûreté ?

– Parfaitement, Monsieur.

– Et tu n'as rien remarqué, en rentrant ? Elle fonctionnait bien ?

– Très bien... Tout était en ordre, dans l'appartement. Je suis allé directement à ma chambre, ayant préparé le lit de Monsieur avant de partir. C'est ce qui fait que je n'ai pas vu cette enveloppe...

Belvayre dit d'une voix étranglée par la colère :

– Ces gens-là sont décidément très forts...

Mais s'ils croient m'intimider par ces trucs de mélodrame... s'ils croient m'empêcher de les rechercher, d'avoir raison du mystère dont ils s'enveloppent... alors, c'est qu'ils ne me connaissent pas !

Dans la matinée du lendemain, il passa avec son domestique une minutieuse visite de l'appartement. À la réflexion, il concluait en effet que son entretien avec Stebel avait dû être entendu à l'aide d'un microphone installé par ses audacieux ennemis, et se reliant à l'un des appartements voisins. Or, ce microphone, il lui fallait le découvrir, sous peine de rester à la merci des curiosités dangereuses.

Mais toutes les investigations du maître et du domestique demeurèrent vaines... L'examen des murs, du plafond, des parquets, des cheminées ne révéla rien d'anormal. Quant à la serrure, elle fonctionnait parfaitement, comme l'avait dit Fritz, et l'on ne voyait aucune trace d'effraction, pas plus que l'on ne pouvait constater le moindre vol.

La situation devenait de plus en plus étrange et

inquiétante.

De toute évidence, ces inconnus disposaient de moyens occultes, d'influences cachées ; dans cette maison même, ils avaient certainement des complices... Mais qui fallait-il soupçonner ?... Était-ce la vieille dame impotente qui demeurait sur le même palier que Belvayre ?... Ou le professeur de dessin du quatrième ?... Ou bien le paisible chef de bureau qui occupait avec sa femme l'appartement du second ?... Était-ce vraiment quelqu'un de ces gens tranquilles, logeant dans le vieil immeuble bourgeois qui avait paru à Belvayre un asile de toute sécurité, en même temps qu'il lui donnait le grand avantage d'une sortie par-derrière, sur la rue de Verneuil ?

« Me faudra-t-il donc quitter ce logis ? songeait-il avec colère. Évidemment, je dois envisager cette perspective, puisqu'ils paraissent y entrer comme chez eux et entendre les conversations que j'ai avec mes visiteurs... En ce cas, ils seraient les premiers attrapés, car leur petite organisation d'espionnage autour de mon

domicile se trouverait alors sans objet... Mais voilà, ce sera la difficulté pour moi de trouver une maison présentant l'indispensable commodité de la double issue... À moins que... »

Il évoquait le souvenir d'un antique hôtel, sis dans une rue presque déserte du vieux Paris. Construit au début du règne de Louis XIII, ce noble logis avait abrité d'abord la famille des marquis de Labrèze, puis, plus tard, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait été acheté par un magistrat de vieille roche, M. Babelin d'Ancelles. Ses descendants y vivaient encore, représentés par un vieillard malade et son fils, celui-ci très lancé dans la politique... Belvayre, depuis plusieurs années, se trouvait avec lui en relations assez cordiales. À maintes reprises, il lui avait rendu visite dans son vieux logis, qu'on appelait toujours l'hôtel de Labrèze. Un jour, Joseph d'Ancelles l'avait fait visiter au romancier, des caves aux greniers. Les pièces étaient fort belles, décorées de remarquables boiseries, mais passablement délabrées... M. d'Ancelles, tout en les montrant à son visiteur, avait dit :

— L'entretien de cet hôtel est trop lourd pour nos revenus, par le temps actuel. Je cherche à le vendre... Mais ce n'est pas chose facile, dans cette rue fort triste surtout.

Belvayre se remémorait cela... et aussi revoyait la petite porte dissimulée dans la maçonnerie d'un mur, qui, avait expliqué M. d'Ancelles, donnait sur une ruelle où l'herbe poussait à sa guise, car jamais n'y passait âme qui vive.

— Au temps de la Fronde, avait-il raconté à son visiteur, un marquis de Labrèze, enragé conspirateur, introduisait par là ses amis. La belle duchesse de Longueville y vint plus d'une fois, et aussi le cardinal de Retz... Une communication existait, prétend-on, avec l'hôtel voisin, qui, après avoir appartenu pendant quatre siècles à la famille de Sombreval, est maintenant loué par appartements de quatre ou cinq pièces, à des familles d'employés ou de petits bourgeois.

Or il se trouvait que le comte Martold, ayant hérité récemment d'un oncle trois fois millionnaire, songeait à acheter un hôtel à Paris.

Aucune ville ne lui plaisait autant ; en outre, ses occupations secrètes l'y appelaient constamment. Il comptait donc y vivre une partie de l'année, et comme s'il était fort mauvais époux, il aimait par contre ses enfants, il avait résolu de les y installer pour l'hiver, sous la surveillance de sa mère — car sa femme, condamnée par tous les médecins, n'atteindrait vraisemblablement pas l'automne.

En visitant l'hôtel de Labrèze, Belvayre-Martold ne s'était pas avisé qu'il pouvait lui convenir... Mais voici qu'il y pensait maintenant, à cause de cette sortie dérobée, qui lui permettrait de continuer son double rôle. En ce cas il lui deviendrait indifférent, en tant que Belvayre, de quitter l'immeuble de la rue de l'Université, dont les deux issues lui avaient été jusqu'alors précieuses.

Il ferait acheter par un intermédiaire le vieux logis, dont son propriétaire, vu la difficulté de s'en défaire, demanderait sans doute un prix très raisonnable. Avec d'intelligentes restaurations, il aurait là une demeure fort passable, de belle

allure aristocratique et, chose plus importante encore, d'une très grande commodité pour lui.

Oui, plus il songeait à cela, plus il se disait que cette combinaison présentait de très sérieux avantages. En outre, il dépisterait ainsi ses adversaires... Car la double sortie de la maison où il avait logé jusqu'alors présentait l'inconvénient d'être connue et de pouvoir être facilement surveillée par des gens mal intentionnés à son égard, qui pouvaient le guetter, essayer de le suivre... et, un jour ou l'autre, découvrir son secret, en dépit des précautions et des ruses dont il usait, quand de Belvayre il devenait Martold, ou réciproquement.

Or, l'hôtel de Labrèze offrait ce très grand avantage que la porte dérobée, habilement dissimulée dans la maçonnerie du mur, donnait sur cette ruelle déserte où l'on ne pourrait suivre Belvayre sans qu'il s'en aperçût. De même, sortant de chez lui, le comte Martold pourrait jeter un coup d'œil au dehors avant de s'engager dans la ruelle.

Après cela, qu'on le suivît, peu importait. La

seule chose nécessaire était qu'on ne vît Belvayre ni entrer dans la demeure du comte Martold, ni en sortir.

— Oui, oui, je vous jouerai un tour de ma façon ! ricana-t-il. Et en attendant, je vais vous montrer que vos menaces ne m'inquiètent guère.

## XIV

À peu de distance de Saint-Tropez et dominant d'admirables jardins en terrasses, s'élevait une villa de marbre rose, d'allure somptueuse et altière. Elle appartenait, fictivement ou réellement, à un Anglais du nom de Percy Harving, que l'on n'avait jamais vu, d'ailleurs, dans le pays. Une grande partie de l'année elle demeurait inhabitée, gardée par plusieurs domestiques de type mongol qui ne frayaient avec personne et, dans leurs rapports obligés avec les commerçants, ne prononçaient que les paroles indispensables.

De temps à autre, subitement, arrivait un homme âgé, au teint pâle, aux yeux un peu relevés vers les tempes, au regard énigmatique et profond. Il demeurait un temps variable – parfois plusieurs mois, parfois quelques jours – dans la superbe demeure que les domestiques appelaient

la « villa du Silence », et y vivait solitaire, invisible aux regards curieux qui pouvaient l'apercevoir seulement au cours des promenades qu'il faisait parfois en mer, sur un élégant petit yacht à voile.

Puis il disparaissait tout à coup, de la même manière qu'il était venu.

On ignorait son nom, dans le pays. Les serviteurs, quand on essayait de les interroger, feignaient de ne pas comprendre... Aussi plusieurs légendes s'étaient-elles créées sur ce mystérieux personnage, dont le type même déroutait les faiseurs d'hypothèses.

Et voilà qu'un été, on vit sur les riches coussins du yacht, près de l'étranger, un petit garçon de six à sept ans, aux cheveux bruns bouclés, au joli visage mat animé par de grands yeux foncés d'une rare intensité d'intelligence. L'enfant ne ressemblait pas à l'homme ; il n'existant chez lui aucun trait dénotant, comme chez son compagnon, la présence d'une notable partie de sang asiatique... Mais les regards de ces deux êtres si différents se rencontraient sans

cesse, se pénétraient, se fondaient, pour ainsi dire, l'un dans l'autre, en une commune adoration.

Vers cette même époque, un après-midi, Li-Wang-Tsang sonna à la haute grille de la villa du Silence.

Un serviteur mongol le conduisit vers une des terrasses de marbre rose, merveilleusement fleuries, d'où l'on découvrait l'étendue lumineuse de la mer saturée de soleil.

Le Maître se promenait là de long en large, lentement, les yeux songeurs.

À la vue de l'arrivant, il s'arrêta, et demanda :

– Qu'y a-t-il ?

– Maître vénéré, Martold brave ta puissance. Furieux de voir le fils de Mancelli lui échapper, il a voulu prendre sa revanche. J'ai reçu ces jours-ci une lettre du baron de Sangeray, à qui, sur sa demande, j'avais laissé les deux filles jumelles de don Gaëtano, que sa femme et lui se chargeaient d'élever. En ce moment, ils se trouvent à

Dinard... Or, une des petites filles vient d'être enlevée, en plein jour, pendant qu'elle jouait sur la plage avec d'autres enfants.

Le Maître eut un léger froncement de sourcils.

– Comment cela a-t-il pu se faire ?

– J'ai voulu le savoir et ai été faire immédiatement une enquête sur place... Voici ce que j'ai appris : un enfant inconnu, d'une dizaine d'années, bien mis et paraissant bien élevé, s'était mêlé aux jeux des petites Mancelli et de leurs compagnons. Quand on s'aperçut que la petite Bianca avait disparu, cet enfant, également, n'était plus là... Quelques personnes disent l'avoir remarqué, marchant très vite et entraînant vers la ville une jolie petite fille brune, vêtue de blanc. D'autres prétendent qu'ils sont entrés tous deux dans une maison dont les chambres meublées sont louées aux baigneurs. Mais la perquisition faite dans ce logis n'a donné aucun résultat... Et jusqu'ici, on ne trouve aucun indice susceptible de mettre la justice sur la trace des ravisseurs.

– Mais *nous*, Li-Wang-Tsang, nous savons.

— Oui, Maître... Qu'ordonnes-tu ?... Devons-nous lui enlever cette enfant, comme nous l'avons fait de don Luigi ?

— Non. Ce n'est qu'une fille, et notre puissance peut être mieux employée qu'à la retirer des mains de ces Allemands.

Tout l'atavique mépris de l'Asiatique pour la femme vibrait dans ces paroles du vieillard.

— ... Mais cette puissance nous servira en attendant le châtiment suprême qui l'atteindra par les mains de Luigi Mancelli, à le frapper dans ce qu'il a de plus cher au monde... dans l'être qui fait son orgueil et sa joie.

Et comme Li-Wang-Tsang attendait, le regard interrogateur, le Maître ajouta :

— Je te dirai ce soir ma volonté.

À ce moment, dans l'ombre du portique de marbre ouvrant sur la terrasse, apparut le petit Luigi. Vêtu d'un élégant costume de molle soie blanche, il venait à pas posés, la mine sérieuse et pensive.

Quand il fut au bas des degrés, Li-Wang-

Tsang s'avança vers lui, s'inclina profondément et baissa la petite main qui lui était tendue.

L'enfant dit d'une voix claire et tranquille :

— Je suis heureux de vous voir, Li-Wang-Tsang, vous qui étiez l'ami de mon cher papa.

Le Maître, s'approchant, mit sa main sur la tête bouclée.

— Il vient de m'apprendre que le misérable auteur de la mort de tes parents, ne cesse de poursuivre ta famille de sa haine. Mais je vais l'en punir si cruellement qu'il se repentira jusqu'à son dernier jour d'avoir bravé nos menaces et insulté à notre pouvoir.

Le charmant petit visage se durcit tout à coup... Et Luigi dit, d'une voix tremblante de colère :

— Oh ! oui, oui, punissez-le, Père !... Mais laissez-moi venger tout à fait mes parents, quand je serai grand !

— Sois sans crainte, je te laisserai cette joie, mon cher enfant !

Il s'assit, et prit Luigi sur ses genoux. La tête

bouclée s'appuyait sur sa poitrine, et les doigts minces du vieillard caressaient lentement ces belles boucles brunes, comme autrefois le faisait Gaëtano.

Pourtant, cet homme, qui semblait chérir Luigi Mancelli, qui le traitait comme un aïeul son petit-fils... cet homme abandonnait froidement la sœur de ce même Luigi au meurtrier de ses parents, sans rien tenter pour la retrouver.

On pouvait voir en ceci l'indifférence de l'Oriental pour l'enfant du sexe féminin... Mais Li-Wang-Tsang, lui, savait que le Maître avait encore une autre raison, en dédaignant d'enlever la petite fille à ses ravisseurs.

L'enfant qui hériterait de ses prérogatives et de son formidable pouvoir occulte devait être peu à peu détaché de toute attache d'affection, de sentiment, de tout lien de famille. Il fallait, que, parvenu à l'âge d'homme, le futur Maître du Silence eût une âme impassible, capable de dominer, de diriger à son gré tous les mouvements de la nature, tout le bouillonnement des passions... Et, patiemment, le vieillard

commençait son œuvre sur le cœur vibrant de Luigi, sur cette nature ardente, qui déjà savait aimer profondément. Quand le petit garçon lui parlait de son père, de sa mère, de ses sœurs, il le laissait dire, puis détournait la conversation. Il fallait que Luigi oublât tout, peu à peu, de son court passé. Il fallait qu'il s'attachât uniquement à celui qu'il appelait « Père » et dont il serait la continuation.

Déjà l'énigmatique personnage voyait le résultat de son travail sur l'esprit, sur le cœur de l'enfant. Luigi avait pour lui une affection profonde et sa précoce intelligence ressentait vivement la puissante séduction qui se dégageait de cet être supérieur au point de vue intellectuel, doué, en outre, de facultés extraordinaires – utilisation, par des procédés secrets transmis d'âge en âge à quelques initiés, des forces secrètes que le Créateur a répandues dans la nature.

Toutefois, l'enfant pensait encore souvent à sa famille. Il demandait parfois :

– Quand reverrai-je mes petites sœurs. Père ?

Et le vieillard répondait :

– Plus tard, enfant.

Mais il avait résolu en lui-même que son disciple reverrait Huguette et Bianca seulement quand serait achevée l'éducation morale du futur Maître du Silence... Et au cas où la mort le prendrait avant ce moment, le vieillard avait chargé Li-Wang-Tsang de veiller à ce que sa volonté fût remplie sur ce point.

On trouvait là l'explication de l'indifférence absolue que lui causait le sort de Bianca. Le seul point qui le touchât, en cet incident, était le défi ainsi lancé par Martold à son adversaire mystérieux... Mais ce défi, le Maître se préparait à le lui faire payer chèrement, si bien que l'Austro-Allemand ne verrait plus qu'une amère dérision, dans la possession de la petite Bianca que lui laisserait son ennemi.

Tout ceci, Li-Wang-Tsang ne l'ignorait pas... Mais tandis qu'il regardait l'enfant blotti entre les bras du vieillard, sa pensée troublée se reportait vers le comte Mancelli... vers cet homme qui lui avait confié ses trois enfants parce qu'il lui avait

assuré : « Je les ferai élever selon vos idées... » Or, si le défunt sortait à ce moment du tombeau, n'aurait-il pas quelque motif de lui dire avec indignation : « Qu'as-tu fait de mon fils, en l'abandonnant à cet homme étrange, qui l'entraînera en des voies si différentes de celles où marchèrent ses pères ?... Qu'as-tu fait de ma fille, en ne cherchant pas à l'enlever au misérable qui fut l'auteur de ma mort ? »

Cette voix d'outre-tombe, Li-Wang-Tsang l'entendait réellement au fond de son âme qu'elle troublait profondément... Mais pas un instant il n'eut la pensée de s'élever contre la décision de l'homme dont il accomplissait toutes les volontés avec une aveugle soumission, dont il subissait, comme tous, la puissante emprise.

Cependant il songea : « Don Gaëtano avait raison, quand il craignait d'engager la liberté de son âme et d'être amené à des actes contraires à sa conscience, en s'engageant parmi les Fils du Silence... Oui, nous sommes, au fond, les esclaves d'un homme. »

## XV

Le comte Martold, en septembre, se trouvait à Biarritz où il menait joyeuse vie, selon sa coutume, quand un soir son valet de chambre lui remit une dépêche, à son retour du Casino.

Il la prit et l'ouvrit sans surprise, ni inquiétude... Chaque jour, en effet, il s'attendait à recevoir la nouvelle de la mort de sa femme, qui, sous les apparences d'une amélioration sensible, était en réalité à la merci d'un accident subit.

Mais quand il eut jeté les yeux sur le télégramme, il poussa une exclamation sourde, tandis que son visage s'altérait soudainement.

La dépêche contenait ces mots :

« Aloys disparu. Viens vite.

« Comtesse Martold. »

Aloys était le second fils de Martold, et son préféré. Il venait d'atteindre ses sept ans et montrait une intelligence beaucoup plus éveillée qu'Egon, son frère aîné. De plus, fort joli enfant, il flattait ainsi doublement la très grande vanité paternelle, tandis que sa grâce câline, enjôleuse, savait tout obtenir du comte Ludwig.

Aussi la nouvelle que lui télégraphiait sa mère atteignait-elle celui-ci dans la partie encore sensible de son âme endurcie.

Disparu, Aloys ?... Comment ?... Il pensa aussitôt à l'étang qui existait dans le parc de Stennlau, le domaine patronymique, où les enfants passaient l'été avec leur mère et leur aïeule.

Le petit garçon, malgré la sévère défense qui en était faite, s'était peut-être hasardé de ce côté, et il était tombé dans l'eau profonde... La comtesse Augusta n'avait sans doute pas encore songé à le faire chercher là... Ou bien, au contraire, on y avait retrouvé le corps de l'enfant, mais on n'avait pas voulu télégraphier au père ce malheur...

« J'aurais mieux aimé pourtant savoir tout de suite la complète vérité ! » songeait Martold avec une angoisse mêlée d'irritation, tandis que le train, dans la journée du lendemain, l'emportait vers l'Autriche.

Il n'atteignit Stennlau que le surlendemain, vers la fin de l'après-midi. Une voiture l'attendait à la gare la plus proche du domaine.

Aussitôt, il interpella le domestique, un vieux serviteur de la famille Martold :

- Eh bien, l'a-t-on retrouvé ?
- Hélas, non monsieur le comte !
- A-t-on cherché partout ?... Dans l'étang ?

L'autre eut un regard surpris.

– Dans l'étang ?... Mais, monsieur le comte... personne n'a pensé qu'il pouvait y être !... Il a été enlevé en pleine nuit, dans son petit lit...

- Il a... été enlevé ?

– Oh ! sûrement !... C'est une chose extraordinaire, monsieur le comte ! Toutes les portes étaient bien fermées, comme d'habitude,

rien ne se trouvait dérangé... Mais sur l'oreiller de l'enfant, il y avait, piquée, une petite étoile de corail.

Martold bégaya :

- Une étoile ?... tu dis une étoile rouge ?
- Oui, monsieur le comte !
- Alors, je sais... je...

Il s'interrompit, devant le regard étonné du domestique et, se raidissant contre sa violente émotion, ordonna :

– Partons vite, Élias.

Oui, maintenant, il savait !... Comme il le répétait à sa mère, un peu plus tard, dans le salon où il l'avait entraînée, loin des oreilles curieuses, ses mystérieux adversaires répondraient ainsi, du tac au tac, au rapt de la petite Bianca Mancelli.

Et ceci prouvait en outre que, pour eux, la double personnalité de Martold était dévoilée.

La comtesse fit observer :

– Mais alors, rien n'est perdu ?... Ils nous rendront Aloys en échange de cette petite, qui,

après tout, ne représente pour toi qu'une satisfaction de vengeance – à laquelle d'ailleurs je ne t'ai pas encouragé, car tu me parais pousser trop loin l'audace, mon cher ami.

Martold dit entre ses dents serrées :

– Soit, puisqu'il le faut, je la leur rendrai.

– Il est probable que tu recevas bientôt une offre en ce sens.

– Oui, sans doute... Allons à la chambre des enfants. Je veux voir par moi-même si vraiment on ne découvre aucun indice.

– J'ai donné l'ordre de la laisser telle qu'elle était au matin, quand Martha, en entrant, s'aperçut qu'Aloys n'était plus là... Jusqu'ici, je n'ai rien dit de ce malheur à Wilhelmine. Elle est plus fatiguée, depuis quelques jours, et ne quitte pas son appartement. Nous pourrons peut-être éviter de lui donner cette émotion, si, comme je l'espère maintenant, le cher enfant nous est bientôt rendu.

Martold approuva d'un air indifférent, et gagna la chambre des enfants où, pas plus que les

autres avant lui, il ne trouva le moindre indice au sujet de ce mystérieux enlèvement.

Sur l'oreiller blanc se détachait l'étoile de corail, que la comtesse Augusta avait ordonné d'y laisser jusqu'à l'arrivée du père... Ludwig la prit entre ses doigts, l'examina longuement... Mais elle non plus ne lui révéla rien. C'était un joli bijou, monté en or, formant une courte épingle facile à piquer rapidement. Les ravisseurs l'avaient laissée là comme une signature – la même que celle apposée au bas des avertissements adressés au baron de Falsten et au comte Martold... la même que celle trouvée sur le front de So-Phung et de Karl Verhmann.

Cette fois, Ludwig Martold eut conscience qu'il n'était pas le plus fort... qu'il devait s'avouer vaincu. La rage au cœur, il pensa :

« Eh bien, je ne m'occuperai plus d'eux... Qu'ils me rendent mon fils, voilà tout ce que je veux maintenant. »

Cependant les jours passèrent sans que les

ravisseurs donnassent signe de vie... Martold, pour ne pas exciter l'étonnement de l'opinion publique, avait porté plainte au sujet de la disparition de l'enfant. Mais il ne pouvait, sans se compromettre lui-même, confier à la justice les quelques éclaircissements qu'il possédait. D'ailleurs, il n'attendait rien d'une enquête policière. Ses ennemis inconnus lui donnaient l'impression d'être trop habiles et trop puissants pour qu'on pût espérer les découvrir.

Il avait bien fallu apprendre à la comtesse Wilhelmine la disparition de son fils... Trop faible pour supporter ce coup, elle mourut quelques jours plus tard, pieuse et résignée, en attachant sur son mari un regard triste qui semblait dire : « Je te pardonne... mais ne te repentiras-tu donc jamais ? »

Non, Ludwig n'avait aucune velléité de repentir. La mort de sa femme ne le toucha pas, et le rapt de son fils, opéré dans des conditions d'analogie frappante avec celui du petit Luigi, éveillait dans son âme, non le regret et le remords, mais seulement la fureur impuissante.

Toutefois, en voyant le temps s'écouler, il commença de se demander si l'échange de son fils avec la petite Bianca lui serait proposé.

Peut-être attendait-on une démarche de sa part ?... Mais à qui s'adresser, puisqu'il ignorait tout des ravisseurs ? Sa mère lui suggéra :

– Tu pourrais faire mettre une note dans les principaux journaux allemands, autrichiens et français. Elle tomberait peut-être sous les yeux de ces misérables, qui n'attendent sans doute que cette démarche de ta part.

Une note ?... Il ne restait en effet que cette ressource. Mais la difficulté était de la rédiger de façon assez claire pour que les intéressés la comprirent sans toutefois découvrir ni Martold ni Belvayre.

La mère et le fils tombèrent enfin d'accord sur la rédaction suivante :

« L'étoile rouge est informée qu'on accepte l'échange. Toute discréction promise, pour le présent et pour l'avenir. »

La note fut envoyée aux journaux... Puis

Martold partit pour Paris où, au cours de l'été, il avait acheté, par l'entremise d'un homme d'affaires d'une discréction éprouvée, le vieil hôtel qui réalisait décidément tous ses désirs.

Mais pour la première fois depuis qu'il tenait ses deux rôles, avec tant de maestria, il ne se sentait plus si sûr de lui. La certitude que ses adversaires connaissaient tout de son existence, et qu'il était à leur merci, le tenait dans un état d'inquiétude et d'irritation qui venait s'ajouter à son angoisse au sujet d'Aloys... Toutefois, sa grande force de volonté avait assez vite raison des moments de dépression. Il s'occupait beaucoup, se surmenait presque, en attendant la réponse des mystérieux inconnus...

Les d'Ancelles, père et fils, ayant quitté l'hôtel de Labrèze – sans avoir jamais aperçu le nouveau propriétaire – celui-ci conférait avec les entrepreneurs pour les restaurations nécessaires, avec les décorateurs et tapissiers pour l'arrangement intérieur – « de telle sorte, écrivait-il à sa mère, que mes journées se passent sans presque un moment de repos ».

La note avait maintenant paru dans les journaux... Et Martold regardait chaque jour avec une frémissante anxiété les lettres contenues dans son courrier.

Mais il s'attendait surtout à recevoir un message mystérieux comme le précédent. Ces gens-là se plaisaient, visiblement, à frapper l'imagination... Et de fait, ils y réussissaient assez bien.

Un après-midi, comme il rentrait à l'hôtel où il occupait un appartement, en attendant que sa nouvelle demeure fût prête, Martold croisa dans le hall trois personnes qui produisirent sur lui la plus vive impression... D'abord venait un homme âgé, qui tenait par la main un petit garçon de six à sept ans. Dans la face blanche, à peine ridée, les yeux lumineux et pénétrants projetaient une vie intense. Ces yeux s'arrêtèrent au passage sur le comte... Et, pareillement, les belles prunelles foncées du petit garçon, dont la tête fine s'ornait d'épaisses boucles brunes. Sous ce double regard, Martold eut un frémissement... Puis, presque aussitôt, il remarqua, venant à quelque distance

du vieillard et de l'enfant, un homme dont le type ne pouvait lui laisser de doute sur sa nationalité, en dépit de son costume européen.

Celui-là aussi, en passant, regarda fixement l'Austro-Allemand, avec une expression de haine froide et implacable qui, à nouveau, fit tressaillir le comte.

Saisi d'un soupçon subit, Martold s'avança vers un domestique occupé à regarder sortir les étrangers.

– Qui sont donc ces personnes ?

– Le monsieur âgé, je ne sais pas, monsieur le comte. Il est venu avec le petit garçon chercher le Chinois, qui occupait ici une chambre depuis deux jours.

– Savez-vous comment s'appelle ce Chinois ?

– J'ai bien entendu son nom, mais je ne me souviens pas bien... Si monsieur le désire, je puis regarder sur le registre ?

– Oui, oui, regardez...

Il ajouta, comme explication :

— Il me semble que j'ai déjà vu cette figure-là, et je voudrais savoir si c'est bien la personne que je crois.

Tandis que le domestique allait chercher le registre, Martold revint à la porte et l'entrouvrit pour jeter un coup d'œil au dehors.

Les étrangers, à cet instant, montaient dans un riche landau attelé de deux superbes bêtes. Le vieillard passa le premier, puis l'enfant, et enfin le Chinois, qui s'assit en face d'eux... Le valet de pied, un vigoureux garçon au type caucasien, ferma la portière et sauta sur le siège, tandis que le bel équipage s'éloignait rapidement.

Martold le visage crispé, revint au domestique... Celui-ci, le registre ouvert, parcourait une colonne de noms...

— Ah ! voici... M. Li-Wang-Tsang, de Pékin.

Martold maîtrisa un vif tressaillement... Il se pencha pour regarder à son tour, et répéta d'une voix un peu changée :

— M. Li-Wang-Tsang, de Pékin...

Puis, après un court instant de réflexion, il

ajouta :

– C'est bien en effet celui que je pensais... que j'ai connu autrefois... Je voudrais être prévenu quand il rentrera, pour renouer connaissance avec lui.

– Mais il ne reviendra pas, monsieur le comte. J'ai vu qu'il a réglé sa note, tout à l'heure, et donné les pourboires.

– Ah ! il ne reviendra pas... C'est... c'est regrettable...

Et, rapidement, Martold se dirigea vers l'ascenseur.

Il avait une hâte fébrile d'arriver à son appartement... Ces étrangers, ce Li-Wang-Tsang n'étaient pas venus ici pour rien. Sans doute lui avaient-ils apporté leur réponse... Et celle-ci, qu'était-elle ?

Au troisième étage, il bondit hors de l'ascenseur et s'élança vers la porte du petit salon précédant sa chambre. Ayant ouvert, il entra dans la pièce étroite où flottait une odeur de tabac.

Ce fut en vain qu'il l'explora, et après elle, la

chambre voisine. Aucun message n'y avait été déposé à son intention.

Alors, qu'étaient venus faire ici ces gens-là ?... Fallait-il penser que leur présence dans cet hôtel n'avait aucun rapport avec celle du comte Martold ?

Mais celui-ci restait persuadé du contraire. La façon dont les étrangers l'avaient regardé, d'ailleurs, était à elle seule une preuve qu'ils venaient là pour lui... Avaient-ils l'intention de l'impressionner, par une sorte de défi ? Cette explication paraissait plausible à Martold. Ses mystérieux adversaires avaient ainsi voulu lui signifier : « Où que tu sois, nous serons là aussi, dès que nous le voudrons. Prends garde à nous ! »

Mais cette réponse... cette réponse, ne la lui donneraient-ils donc jamais ?

Pendant un long moment. Martold se promena comme un fauve en cage à travers la chambre... Il songeait : « J'aurais dû me jeter sur cet homme, le sommer de me rendre mon fils... »

Puis, levant les épaules, il murmurait avec une

rage sourde :

— Quelles preuves aurais-je données, à l'appui de mon accusation ?... Je n'en ai aucune... pas plus que n'en avait le comte Mancelli, quand il est venu me dire : « C'est vous qui avez fait enlever mon fils. »

Tout à coup, il interrompit son mouvement de va-et-vient... Une soudaine pensée venait de jaillir en son esprit.

Cet enfant que le vieillard tenait par la main... cet enfant qui l'avait regardé avec une sorte de haine... ne serait-il pas le petit Luigi Mancelli ?

Quelque chose en cette physionomie l'avait frappé... un air de famille, une ressemblance avec des visages connus. Oui, ce devait être le fils de don Gaëtano et de Fabienne !

Mais en ce cas, l'insolence du défi dépassait toutes bornes !... Ils osaient, ces individus, amener jusque sous le toit où il habitait cet enfant qu'il avait fait rechercher, dont il tenait tant à s'assurer la possession !... Ils osaient le faire passer près de lui, comme pour le narguer, en

hommes sûrs de leur puissance !... Oui, certes, il fallait qu'ils fussent bien persuadés de n'avoir rien à craindre, pour ramener ainsi Luigi à Paris et le montrer à son pire ennemi, comme pour dire à celui-ci : « Tenez, le voici... Mais vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez jamais. »

Il rugit sourdement :

– Si, je l'aurai... Je l'aurai !... Ah ! vous me bravez, misérables !... Pour le moment, je suis obligé de patienter, jusqu'à ce que vous m'ayez rendu mon fils. Mais après !... après, il faudra bien que j'arrive à savoir qui vous êtes !... Avec du temps, de la ruse, j'y parviendrai... Alors...

Il fut interrompu par un coup frappé à sa porte. Le chasseur lui apportait le courrier.

Ce courrier consistait en une seule lettre. L'enveloppe de vélin satiné frappa aussitôt l'attention de Martold... Il la décacheta rapidement et en sortit une feuille sur laquelle il lut ces lignes, tracées d'une large et ferme écriture :

« Gardez la fille du comte Mancelli, nous gardons votre fils, à qui nous donnerons le sort que vous réserviez à Luigi Mancelli... Vous appartenez à la religion chrétienne, comte Martold, et vous ne craignez pas cependant de fouler aux pieds ses préceptes les plus sacrés, en poursuivant des buts de basse vengeance, en usant des pires moyens pour contenter à la fois l'avidité pangermaniste et vos mauvais instincts. Eh bien, soit ! Ce sera, de vous à nous, la loi du talion... Œil pour œil, dent pour dent ! Et le châtiment suprême vous atteindra un jour, inéluctablement – le jour que choisira celui qui sera le justicier. »

Au bas de la feuille, une étoile mettait sa tache de pourpre sur le blanc vélin.

Martold bégaya :

– Ils ne me rendront pas Aloys !... Ils ne me le rendront pas !

Pendant un moment, il resta immobile sous l'effet du saisissement et de la fureur... Puis, pris d'une rage sourde, lui, si maître de ses

impressions pourtant, il déchira le papier en disant sourdement :

– Eh bien, je vous le reprendrai !... Oui, nous verrons qui de nous sera le plus fort !

Ce roman a pour suite :

*Le secret du Kou-Kou-Noor.*



Cet ouvrage est le 281<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.